Anne-Laure LEROUX

La représentation de la haute montagne entre Lumières et Romantisme : le cas atypique de l'Oisans dans la découverte des Alpes

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations et des échanges culturels internationaux

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2009-2010

Anne-Laure LEROUX

La représentation de la haute montagne entre Lumières et Romantisme : le cas atypique de l'Oisans dans la « découverte » des Alpes

Volume I

Mémoire de Master 1 ou 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations culturelles et échanges internationaux

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2009-2010

Dédicace

A Bruno Girard, qui connaissait par cœur le massif des Ecrins et me la fait découvrir, au gré de nombreuses randonnées. Si mon choix s'est porté sur l'Oisans en tant qu'étude de cas c'est un peu grâce à lui…

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire, M. Gilles Bertrand, qui m'a orienté quant au choix du sujet et a été présent pour répondre à mes nombreux questionnements.

Un merci à ma famille et mes proches, qui m'ont soutenu dans les moments de doute.

Je tiens à remercier M. Raymond Joffre, éditeur aux éditions de Belledonne et propriétaire de la librairie des Alpes qui m'a fait profiter de son savoir impressionnant sur les Alpes et le sentiment de la montagne. Il m'a aussi fait profiter de ses ouvrages personnels, sur mon sujet, contenant maintes gravures et cartes d'où la plupart de mes annexes sont issus.

J'aimerai remercier les conservatrices de la bibliothèque municipale d'Etude et d'Information, à Chavant, qui m'ont guidé dans mes recherches notamment en m'expliquant le fonctionnement de la réserve et du fond dauphinois et en étant à l'écoute des mes attentes et besoins.

Enfin, je voudrais remercier ici M. Bernard François, auteur de nombreux ouvrages sur l'Oisans, qui m'a enseigné son savoir sur ce territoire.

Sommaire

PARTIE 1 - LA CONQUETE DU MASSIF DE L'OISANS EN RAPPORT AVEC LA DECOUVERTE DES ALPES : REPERES CHRONOLOGIQUES 16

CHAPITRE 1 – L'OISANS, UN MASSIF QUI NE FAIT PAS EXCEPTION AU SENTIMENT DE REPULSION ET DE PEUR QUE PROVOQUE ORIGINELLEMENT LES MONTAGNES 18

Une peur ancestrale de la montagne qui perdure 18

La perception de la montagne : un changement progressif dans la mentalité collective 21

L'Oisans, un massif qui effraie mais pas totalement vierge 23

CHAPITRE 2- FIN XVIII^{E} SIECLE, LES PREMIERES APPROCHES DE L'OISANS, EN PARALLELE AVEC LA DECOUVERTE DU MONT-BLANC 26

Les premiers pas de l'homme dans les Alpes 26

Les ressources de l'Oisans, une richesse pour les savants issus de la branche des sciences naturelles 28

CHAPITRE 3 – DE L'EXPLORATION ALPINE A LA CONQUETE DES SOMMETS 36

L'exploration et la conquête du Mont-Blanc 36

La phase d'exploration de l'Oisans : la première moitié du XIX^{e} siècle. 38

La conquête des sommets de l'Oisans, dernière phase d'appropriation de l'Oisans 46

PARTIE 2 - LES REPRESENTATIONS DE LA HAUTE MONTAGNE : HISTOIRE, CONSTRUCTION, TECHNIQUES ET APPROCHE ARTISTIQUE 52

CHAPITRE 4 – LA NOTION DE PAYSAGE A TRAVERS LES GRAVURES 54

La gravure, mode majeur de la représentation iconographique de la montagne 54

La représentation du paysage de montagne, de l'Antiquité au siècle des Lumières. 58

La construction du paysage 63

CHAPITRE 5 – LE PAYSAGE DE MONTAGNE A TRAVERS LES GRAVURES, TEMOIGNAGE D'UN MILIEU ORIGINAL 73

Le milieu naturel de montagne, composante du paysage de l'Oisans représenté à travers les gravures 73

La société de montagne, composante du paysage de l'Oisans représenté à travers les gravures 76

Exploitation du milieu naturel par la société montagnarde 85

CHAPITRE 6 – « IMITER LA NATURE » : LE PAYSAGE DE L'OISANS DANS L'ART, ENTRE SUBLIME ET PITTORESQUE. 92

Le sublime à travers les représentations de la haute montagne au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle 92

Le pittoresque, catégorie esthétique en continuité avec le sublime ou antagoniste ? 97

PARTIE 3 - ANALYSES DES DISCOURS EMANANT DES REPRESENTATIONS ET REACTIONS DE L'ENSEMBLE DE LA SOCIETE 102

CHAPITRE 7 – LA REPRESENTATION DE L'OISANS, LES DISCOURS MARQUANTS SUR LE MILIEU A COTE DE L'APPROCHE ESTHETIQUES 104

Une des motivations du mouvement de découverte des Alpes : la montagne comme terrain d'expérimentation scientifique 104

L'approche littéraire de la montagne 108

Approches esthétiques et scientifiques : liées ou antagonistes ? 110

CHAPITRE 8 – LES DIFFERENTES VISIONS ET ANALYSE SUR LA SOCIETE UISSANE PAR LES VOYAGEURS 114

La figure du montagnard : trois visions de références antagonistes 114

Différentes analyses de la société uissane par les voyageurs : comparaison avec les analyses sur la société montagnarde suisse 119

CHAPITRE 9 – FACE A LA DIFFUSION DE CES REPRESENTATIONS, LES REACTIONS DE LA SOCIETE A L'ECHELLE LOCALE ET NATIONALE 124

Les journaux d'époque témoignent des types de discours sur la montagne 124

Du manuscrit au livre illustré: le rôle de la gravure 129

L'intérêt des lecteurs pour le thème de la montagne 131

Introduction

A la fin du XV^{e} siècle les Européens, suite à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492, ont conquis des territoires nouveaux. Quelques siècles plus tard, au cours du XVIII^{e} siècle ils se tournent, toujours dans cet esprit de conquête, vers une nouvelle forme de territoire. Il s'agit de la chaîne de montagne des Alpes, un milieu encore inexploré mais cette fois situé à l'intérieur de leur pays. Historiquement on parle de « découverte des Alpes » car bien que d'autres montagnes soient présentes sur le territoire européen c'est vers les Alpes que se tournent les voyageurs des Lumières dans un premier temps. Au XVIII^{e} siècle la montagne devient alors un objet d'étude à part entière.

Originellement, la montagne provoque au premier abord chez l'homme un sentiment d'effroi, faisant naitre chez lui, et cela depuis l'antiquité, un imaginaire développé. Un mythe autour de la montagne se créée alors au fil des siècles. Cependant, au XVIII^{e} siècle, d'effroi la montagne devient un objet de fascination, que l'homme souhaite découvrir et conquérir. Le milieu de montagne est un objet atypique et controversé en lui-même. En effet, c'est un monde à la fois fermé, replié sur lui-même, peu accessible, vivant en autarcie et une terre étonnement ouverte de par les passages et la mobilité des hommes qui de tout temps ont sillonné l'Europe.

Il n'y a pas une approche de la montagne mais une multitude. Parmi elles l'approche esthétique, scientifique ou bien encore militaire. Ainsi de ces différentes approches naissent des discours divers et, par conséquent, des représentations de la montagne variées. Au moment de la découverte des Alpes, c'est un public vaste, curieux et cultivé qui fait ses premiers pas dans ce territoire encore quasi-inexploré. Nous disons ici « quasi » car si le voyageur du siècle des Lumières croit s'aventurer dans un territoire vierge ce dernier, nous allons le voir au cours de l'étude, possède son histoire propre. Le citoyen recherche auprès de la montagne, qui est donc caractérisée à l'époque par le risque et le peu d'accessibilité, l'émotion et la connaissance nouvelle. En effet, se rendre au cœur de la montagne devient une nouvelle forme de voyage, apparaissant comme un nouvel objet d'étude au cœur du siècle des Lumières. Au XIX^{e} siècle, sous l'influence culturelle du Romantisme le regard du voyageur sur la montagne évolue.

Lorsqu'on parle de découverte de la montagne on évoque principalement les sommets, les glaciers etc. L'homme, dans le contexte des Lumières, souhaite découvrir ces sommets qui ont parut pendant des siècles inaccessibles. On parle donc de haute montagne

à différencier avec la moyenne montagne. Elle correspond plutôt aux sommets, cimes, etc. et la moyenne montagne aux alpages et zone de pâturage. Cette dernière est plus facile d'accès et est plus agréable à regarder. Pendant des siècles, elle est décrite dans des termes positifs tandis que la haute montagne suscite encore horreur et effroi. Notre étude est centrée sur la représentation de la haute montagne. Cependant, la moyenne montagne détient une place comparative au sein de l'étude. En effet, si la montagne est si imposante, elle l'est aussi parce qu'elle prend place dans une opposition avec les vallées moyennes qui structurent fortement la représentation de l'espace alpin. Elles relèvent encore partiellement du topo *horribilis* et contrastent à ce titre avec le lieu commun opposé du *locus amoenus*, c'est à dire du jardin heureux, de l'espace aimable des vergers et des bergers qui caractérisent la moyenne montagne.

La « découverte des Alpes » débute avec l'exploration des Alpes en Suisse et en Savoie où est localisé le massif du Mont-Blanc[1]. Les premières sources apparaissent vers 1730, notamment avec le poème de Haller *Die Alpen*[2]. L'anglais Windham, parmi de nombreux explorateurs, parcoure les glacières du Mont-Blanc. Cette phase d'exploration est suivie, quelques décennies plus tard, en 1786, par la conquête de son sommet. Etant le plus haut sommet d'Europe, il culmine à 4810,45 mètres. Il fascine de par sa grandeur et sa beauté. En 1786 son sommet est « vaincu » par le docteur Paccard et son guide, Balmat. L'année suivant de Saussure devient célèbre en réitérant cette ascension. Plus médiatisée que la précédente, elle est apparentée à l'exploit. Il la relate dans son ouvrage *Voyage dans les Alpes*[3] paru en quatre volumes entre 1771 et 1796. La « *montagne maudite* » devient alors le Mont-Blanc, objet de fascination. Ces événements font de ce dernier, et de la montagne en générale, un nouvel objet d'étude, tant scientifique, qu'artistique ou littéraire pour les contemporains. Cela à trois échelles différentes : locale, nationale et européenne.

Cette découverte marque le point de départ de l'attrait pour la montagne au XVIII^{e} siècle. Il s'agit là d'un mouvement culturel nouveau qui touche l'ensemble de la société, cela à différents degrés. Le Mont-Blanc et les montagnes en Suisse sont largement étudiés. Cela dans de nombreux domaines, tant au niveau scientifique, artistique, littéraire. Parallèlement, de nombreuses recherches concernent la construction et la représentation de

[1] Cf. Carte n°1, p.26, Volume II
[2] Haller (Albrecht Von), « *Die Alpen* », dans *Ode aux Alpes*, 1732
[3] Saussure (Horace Bénédicte de), *Voyage dans les Alpes*, éd. et présenté par Julie Bloch, Genève, Georg, 2002. Il s'agit ici d'une réédition. Les quatre volumes, parus entre 1779 et 1796 sont édités à Genève et Neuchâtel. Cet ouvrage clef dans la découverte des Alpes est l'objet de nombreuses réédition au fil des décennies et siècles suivants

ce type de paysage. Parmi les grands historiens, géographes, philosophes ou autres qui ont étudié ce sujet, nous nous appuierons entre autres références, sur les travaux de Claude Reichler, en nous basant sur son œuvre *La découverte des Alpes*[4], ou Françoise Chenet avec son ouvrage *Le paysage, état des lieux*[5] ou encore Augustin Bercque et sa théorie de la médiance. Cette dernière est développée, entre autres ouvrages, dans celui de Claude Reichler, cité précédemment, sur la composition du paysage, en ce qui concerne le thème de la construction de la représentation du paysage. Au niveau de l'imaginaire développé autour de la montagne et de l'évolution de sa perception nous nous baserons principalement sur les études d'Engel Claire-Elianne avec son ouvrage *Ces monts affreux, 1650-1802. Ces monts sublimes, 1803-1895*[6] ainsi que sur celles de Philippe Joutard, *Imaginaires de la haute montagne*[7]. Autre auteur de référence, Bozonnet qui a travaillé lui aussi sur l'imaginaire de la montagne avec *Des Monts et des mythes L'imaginaire social de la montagne*[8], paru en 1992. Enfin, sur les discours touchant à la montagne à travers les parutions dans les journaux d'époque, nous nous référencerons à Yasmine Marcil, qui parmi plusieurs, entre autre au cours de son article *Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780*[9]. Ce sont les références principales qui nous ont permis de fixer le cadre de notre étude.

En effet, nous procédons à une étude de cas, celle du massif de l'Oisans dans le Dauphiné au moment de l'attrait nouveau pour les Alpes. Ainsi, la bibliographie sur la découverte des Alpes, d'un point de vue général, nous a permis de comprendre comment les sources sur l'Oisans s'inscrivent dans ce mouvement culturel. La bibliographie sur l'Oisans même au sein du mémoire est peu exhaustive. Nous avons en effet principalement étudié les sources en comparaison avec le mouvement général de découverte des Alpes. Cependant, parmi les principaux ouvrages nous pouvons citer ici ceux de Laurence Fontaine, Le *voyage et la mémoire, colporteurs de l'Oisans au XIX^e siècle*[10] ou celui de

[4]Reichler (Claude), *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg Editeur, 2002

[5] « Perception et représentation du paysage alpestre à la fin des Lumières », in Françoise Chenet (dir.), *Le paysage, état des lieux*, Bruxelles, éd.Ousia, 2001

[6] Engel (Claire-Eliane), Vallot (Charles), *Ces monts affreux,1650-1802. Ces monts sublimes*, 1803-1895 Anthologie, Paris, Delagrave, 1934

[7] Joutard (Philippe), Majastre (Jean-Olivier),(dir.),*Imaginaires de la haute montagne*, document d'ethnologie régionale, vol.9, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, Musée Dauphinois, 1987, 187 p.

[8] Bozonnet (Jean-Paul), *Des monts et des mythes. L'imaginaire social de la montagne*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, 1992, 294 pages.

[9] Marcil (Yasmine), « Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780 », in G.Bertrand, A.Guyot, (dir.), *Discours sur la montagne (XVIII-XIXème siècles), Rhétorique, sciences, esthétique*, Berne, Peter Lang, revue *Comp(a)raison*, 2001, op.cit, pp.145-170.

[10] FONTAINE (Laurence), *Le Voyage et la mémoire, colporteurs de l'Oisans au XIX^e siècle*, Presses universitaire de Lyon, 1984.

Marie-Christine Bailli Maître et Florence Pissard, *Rites et croyances populaires en Oisans ou les étapes d'une vie*[11]. Les études actuelles sur l'Oisans traitent donc principalement de la manière de vivre des habitants, entre autre au moment de ces premières approches, au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle. Un élément fort ressort de la bibliographie : l'homme s'adapte à un milieu auquel il ne devrait pas pouvoir survivre, un milieu difficile.

Qu'en est-il de l'Oisans au XVIII^{e} siècle? Ce massif du Dauphiné est découvert plus tardivement, en décalage avec le mouvement initial de découverte des Alpes. C'est là un des questionnements de notre étude. Il s'agit ici de comprendre les mécanismes qui ont poussé les voyageurs vers les cimes de l'Oisans et en quoi ce massif représente un cas atypique dans le mouvement de découverte des Alpes. Traiter le sujet de cette manière comporte des avantages et des inconvénients. C'est un sujet, en comparaison avec le cas du Mont-Blanc, qui est très peu étudié, surtout sous l'angle des diverses représentations faites du massif. Il est d'une certaine manière inscrit dans le mouvement de découverte des Alpes mais s'en différencie en même temps. Cela tant par son aspect temporel que par son appropriation.

Avant d'aller plus loin dans le questionnement, arrêtons-nous un instant sur sa situation géographique, tant au sein des Alpes que du Dauphiné. La chaine de montagne des Alpes recoupe la frontière nord de l'Italie, le sud-est de la France, Monaco, la Suisse, le Liechtenstein, l'Autriche, le sud de l'Allemagne et la Slovénie[12]. Le Dauphiné se situe dans au sud est du Mont-Blanc dans les Alpes[13]. Aujourd'hui, la montagne dauphinoise s'organise en trois grands domaines touristiques qui sont source d'originalité et de diversité, même si il n'y a guère de symbiose entre eux. La haute montagne iséroise qui appartient aux Alpes du Nord, la haute montagne durancienne tournée vers le sud, ainsi moyennes montagnes préalpines iséroises et drômoises, sont caractérisées par des traits plus méridionaux. L'Oisans fait donc partie aujourd'hui de la haute montagne iséroise. Au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle, le Dauphiné n'est pas subdivisé de cette manière. Les Ecrins et le Pelvoux ne sont clairement identifiés qu'en 1830 et il en va de même pour l'Ailefroide, vingt huit ans plus tard, alors que Balmat et Paccard ont atteint le sommet du Mont-Blanc dès 1787. Ainsi, à la fin du XIX^{e} siècle, après la conquête de ces principaux sommets de

[11] Marie-Christine Bailli Maître et Florence Pissard, *Rites et croyances populaires en Oisans ou les étapes d'une vie*, 1994, 59 p., ill., Collection Musée d'Huez et de l'Oisans n°1.
[12] Cf. carte n°1, p.26, volume II
[13] Cf. carte n°3 et n°5 p.28 et 30, volume II

l'Oisans ces derniers apparaissent sur les cartes. Ils sont répertoriés..Une description précise de l'Oisans est alors possible. A travers l'ouvrage d'Henri Ferrand, *Les Alpes dauphinoises : l'Oisans et la région de la Meije, du Pelvoux et de la barre des Ecrins, la Grave, le Lautaret, la Bérarde*[14], paru en 1903, une délimitation géographique précise de l'Oisans à la fin du XIX[e] siècle nous est donnée. Le massif[15] se situe entre le celui des Aiguilles d'Arves et des Rousses au nord. Il est délimité par le massif de Belledonne à l'ouest et celui du Pelvoux au sud et à l'est. La cime *Les Trois évêchés*, d'une hauteur de 3126 mètres, est le point nodal où l'Oisans se greffe sur le système alpestre. Un de ses contreforts se dirige au nord par le col de Goléon et la crête des Aiguilles pour s'infléchir ensuite à l'ouest par l'aiguille méridionale d'Arves, le col Lombard, les aiguilles de la Saussaz, les pics du Mas de la Grave et le massif des Grandes Rousses. Une autre de ses arêtes s'abaisse au sud pour former le col du Lautaret qui culmine à 2072 mètres, se relève au pic de Combeynot, d'une hauteur de 3153 mètres, et passe par le col d'Arcines qui vient se rattacher au grand massif du Pelvoux. Au milieu de ces montagnes se trouve le bassin de la Romanche, qui avec ses deux affluents, le Vénéon et l'Eau d'Olle, constituent l'Oisans proprement dit.

Plus que n'importe quel autre massif des Alpes, pendant des siècles l'Oisans est un massif qui effraie de par ses « pics monstrueux », ses glaciers mais aussi sa difficulté d'accès. Ce n'est pas un territoire vierge, il est même habité depuis des siècles. Les peuples vivants à la base des sommets sont eux aussi longtemps effrayées par ces cimes enneigées. Dans le cas de l'Oisans, la haute montagne se caractérise de la manière suivante. Elle part de la base des sommets pour s'arrêter au point culminant des pics. Elle comprend certains villages de l'Oisans tel la Grave, Saint-Christophe-en-Oisans ou encore la Bérarde à proximité des sommets[16]. Nous évoquerons le village de Bourg d'Oisans, situé à la limite entre moyenne et haute montagne, mais qui détient un rôle central dans l'Oisans, tant au niveau administratif que de sa découverte ou de ses représentations.

Nous l'avons dit, l'appropriation de l'Oisans est tardive par rapport au début du mouvement de découverte des Alpes. Un des autres questionnements de l'étude est de montrer comment, en moins d'un siècle, les voyageurs découvrent et s'approprient progressivement les vallées puis la moyenne montagne puis les cimes de l'Oisans. Ceux

[14] Ferrand (Henri), *Les Alpes dauphinoises : l'Oisans et la région de la Meije, du Pelvoux et de la barre des Ecrins, la Grave, le Lautaret, la Bérarde*, éd. Grenoble, Gratier et Rey, 1903, in-4°,124p
[15] Cf. carte n°3, p.28, volume II
[16] Cf. carte n°4, p.29, volume II

qui les fréquentent considèrent les Alpes d'un œil particulier en fonction de l'activité qu'ils exercent. Il y'a le regard du paysan, le regard du touriste, le regard du géographe ou du géologue… En 1770, l'Oisans n'est cependant pas un pays totalement inexploré : des ingénieurs militaires la parcourent par exemple, tel la Blottière en 1709, qui s'intéressent de près aux frontières avec la Savoie. Puis des géologues et savants de la branche des sciences naturelles telles Dhellancourt ou Villars vont faire à leur tour leurs premiers pas dans l'Oisans au siècle des Lumières. Toutefois les sommets demeurent un monde alors totalement inconnu, perçu comme absolument hostile. Contrairement aux « glacières » du Mont-Blanc, aucun glacier facilement observable ne présente les dimensions de la mer de glace en Oisans. La route qui, par Bourg d'Oisans et le Lautaret, joint Grenoble à Briançon est alors peu fréquentée et l'aspect sauvage du massif n'a rien de très engageant. Toutes ces raisons découragent les explorateurs. En comparaison avec le premier mouvement de découverte des Alpes nous analyserons avec précision, au cours de notre étude les caractéristiques des différentes phases d'approches et d'appropriation de l'Oisans. Cette période s'étend de 1770 à 1860 avec la conquête des premiers sommets. Cependant, la plus grande partie de notre étude concerne les premières approches de l'Oisans, fin XVIII^{e} siècle, et le mouvement d'exploration alpine, dans la première moitié du XIX^{e} siècle. Nous parlerons cependant de la conquête des sommets car cette dernière fait partie du processus d'appropriation de la montagne.

La montagne représente donc une nouvelle forme de voyage. A nouvelle approche nous avons, par conséquent, nouveaux genres et nouvelles techniques de représentations. De manière générale, la gravure constitue un des supports principaux. Les représentations iconographiques que nous analyserons, en rapport avec d'autres sources tels les récits de voyage, les romans, les rapports scientifiques etc. sont des gravures. D'autres supports de la représentation iconographique de la montagne, telle la peinture et la photographie marquent le XVIII^{e} et XIX^{e} siècle. Concernant l'objet d'étude, l'Oisans, nous avons formé un corpus de référence de gravure.[17] Nous étudierons notamment la place qu'elles détiennent au sein des différents types de parutions, du manuscrit de la fin du XVIII^{e} siècle jusqu'au livre illustré, au XIX^{e} siècle. Les gravures sur l'Oisans ont été créées du début XIX^{e} siècle à la fin de sa première moitié. La place des gravures lors des premiers pas de l'homme dans l'Oisans à la fin du XVIII^{e} siècle est minime. Parmi les ouvrages

[17] Cf. table des illustrations, volume II

contenant des gravures du corpus celui de Roussillon, *Guide du voyageur dans l'Oisans*[18] , paru en 1854, ouvrage où sont intégrées neuf lithogravures. Nous en avons retenu huit[19]. Nous les avons classées en trois catégories. Celles représentant les sommets et la nature même, celles représentant des villages de montagnes, avec les sommets en arrière plan, de la Bérarde à la Grave en passant par Bourg d'Oisans et celles qui témoignent des traces du passé au sein du paysage de montagne. Deux autres[20] sont extraites de l'imposant ouvrage de Taylor, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*[21]. Il s'agit de deux représentations de glaciers, mais de deux points de vues différent. L'un est distant et l'autre représente les hommes au cœur du sommet. Trois proviennent du livre illustré de Brockedon dans *Illustrations of the Passes of the Alps* [22], ouvrage paru entre 1828 et 1829. Elles représentent la Romanche, un passage au val romanche et le val d'Arsines et de Guisanne[23]. Ce qui est important de noter ici est que chacun des trois tableaux représente un type de vision différente, de la représentation de la nature à l'état brut avec la cascade au sein des montagnes à la place de l'homme au sein des montagnes en passant par la vision des sommets avec en premier plan la présence de chamois. Nous pouvons ainsi plus aisément voir et analyser l'évolution du regard du voyageur sur ce dernier. A travers son ouvrage *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*[24], paru à Londres en 1865, Bonney dresse une nouvelle forme de représentation de la haute nature alpestre. Il s'agit des sommets seuls, sans leur environnement. Dans le corpus de gravure nous avons intégré une de ses représentations de la Meije[25]. Cette dernière est typique de cette manière de représenter la montagne. D'autres personnages illustres représentent les sommets du

[18] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans*, Grenoble, imp. Maisonville, 1854. Les gravures ont été consulté dans cet ouvrage mais reproduite à partir du suivant : Source : Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans,* Clamecy, imp.Laballery et Cie, 1979

[19] Cf. illustrations n°1-8, p 4-12, Volume II

[20] Cf. illustration n°9 et 10, p.13 et 14, Volume II

[21] Taylor (Isidore-Justin-Séverin baron), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Imp. de Firmin Didot Frères, 1854. Les gravures, étudiées à partir de cet ouvrage présent à la réserve de la B.M.G sont cependant reproduite dans le mémoire à partir de l'ouvrage suivant Perret (Jacques), *Les 100 livres les plus importants et rares sur les Alpes*, ed.Belledonne, 2010

[22] Brockedon (William), *Illustrations of the Passes of the Alps by which Italy communicate with France, Switzerland and Germany*, London, 1838. Les gravures, étudiées à partir de cet ouvrage présent à la réserve de la B.M.G sont cependant reproduite dans le mémoire à partir de l'ouvrage suivant : Tailland (Michel), *William Brockedon, un peintre à travers les Alpes, An English painter accross the Alps, De Turin à Grenoble par la col du Mont Genèvre, 1824*,ed.de Fournel, 2005.

[23] Cf. illustrations n°11-13, p. Annexes

[24] Bonney (T-G) *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*, in 4°, panoramas et cartes, London, 1865. La gravures, étudiée à partir de cet ouvrage présent à la réserve de la B.M.G sont cependant reproduite dans le mémoire à partir de l'ouvrage suivant Perret (Jacques), *Les 100 livres les plus importants et rares sur les Alpes*, ed.Belledonne, 2010

[25] Cf. Illustration 11, p. 14, Volume II

Dauphiné à la même période tel Forbes et son ouvrage *Norway and its glaciers*[26], paru en 1853. Au sein du corpus de gravure, plusieurs approches quant à la représentation de la haute montagne se succèdent. Du voyageur local réalisant guide de voyage pour donner envie au dauphinois de visiter leur contrée à l'Anglais, scientifique ou artiste en passant par le français influencé par le contexte culturel du romantisme, notamment au niveau artistique. Cependant, nous avons fait un choix, suivants ces raisons : en plus de la diversité des représentations de l'Oisans nous avons ici des discours différents sur la haute nature alpestre de l'Oisans. Nous expliciterons et analyserons la place des gravures au sein des guides de voyages, récits, discours scientifiques etc.

Nous travaillerons sur la comparaison entre gravure et peinture, autre mode de représentation déterminant à l'époque. Trois peintures représentant l'Oisans au cours de la première moitié du XIX^{e} siècle sont extraites de l'ouvrage de Maurice Wantellet, *La Montagne Magique*[27], paru en 1992. Elles représentent des villages de l'Oisans, entourés de ces sommets. L'ouvrage de Roussillon, *Guide du voyageur dans l'Oisans*, contient une phototypie[28]. Il s'agit d'un autre mode de support des représentations, en comparaison avec gravure. Autre outil de comparaison : les gravures sur la découverte des Alpes suisses. Nous en avons sélectionnées deux issues de l'ouvrage de Scheuchzer, *Itinera Alpina*[29], paru au tout début de la découverte des Alpes suisses, dans la première moitié du XVIII^{e} siècle. Deux gravures[30] sont retenues ici, l'une inventoriant les monts tout en les représentant de manière artistique et l'autre représentant la vision qu'a l'homme de la montagne, cela au niveau imaginaire. A travers le corpus de gravures, nous avons donc une synthèse des approches possibles de la montagne, quel soit d'ordre scientifique, esthétique, social, politique etc. D'autres sources accompagnent ces gravures tels les récits de voyages, guides, rapports scientifiques, etc. Les gravures font souvent parties intégrante de ces sources et ont une fonction à la fois illustrative et majeure. En effet ce sont-elles qui donnent envie au lecteur de découvrir à son tour ces monts merveilleux. Elles sont aussi un témoignage à part entière. En premier lieu sur la spécificité de la découverte de l'Oisans dans le mouvement de découverte des Alpes, qui est un des questionnements centraux de

[26] Forbes (James-David), *Norway and its glaciers visited in 1851, folowed by excursion in the High Alps of Dauphine, Berne and Savoy*, Edimburg, ed. Black, 1853
[27] Wantellet (Maurice), *La Montagne Magique*, les Alpes et les Peintres, Editions Curandera, 1992
[28] Cf. illustration n°19 p.23, Volume II
[29] Scheuzer (Johann Jacob), *Itinera Alpina tria : in quibus incolae, animalia, plantae…*exponuntur autore Joh. Jacobo Scheuchzero, Londini, H.Clements, (1706) La gravures, étudiée à partir de cet ouvrage présent à la réserve de la B.M.G sont cependant reproduite dans le mémoire à partir de l'ouvrage suivant Perret (Jacques),*Les 100 livres les plus importants et rares sur les Alpes*,ed.Belledonne, 2010
[30] Cf. illustration n°1er n°16 p. 4 et 20, Volume II

notre étude. De plus, dans les gravures sont représentés certains objets qui nous témoignent de la présence de la société dans les montagnes de l'Oisans mais aussi de son milieu naturel. Elles témoignent aussi de la façon dont les premiers voyageurs perçoivent la montagne et comment ce regard évolue. De plus, la construction de la représentation du paysage répond à des critères bien précis, qui révèlent l'état d'esprit du voyageur et ses différentes influences. Enfin, la façon dont la société de l'époque perçoit ces représentations révèle un pan de l'histoire culturelle. Cette multitude de témoignages fait l'objet de notre étude puisque, après les avoir explicités, nous en analysons leurs portées. Autre aspect : par les différentes phases d'approche de l'Oisans, l'homme s'approprie, d'une certaine manière, ce territoire. Une fois en « terrain conquis », il se l'approprie d'une tout autre manière en la représentant, de diverses façons, et en diffusant ces dernières au sein de la société dans laquelle il vit.

Une multitude de questionnement se pose donc autour de la représentation de l'Oisans dans la découverte des Alpes. Si nous résumons ces questionnements, il s'agit de définir, à travers l'étude de ces représentations, comment l'Oisans se caractérise dans l'attrait nouveau de la montagne, entre la fin du XVIII^{e} siècle et la première moitié du XIX^{e} siècle. Le mémoire traite donc de l'histoire culturelle puisqu'il s'agit de définir ces caractéristiques à travers les gravures, mode de représentation majeur de la haute montagne à l'époque. Cela en lien avec les sources écrites telles les comptes rendus scientifiques, les récits de voyages, les poèmes ou encore les guides de voyages. Ces diverses sources nous apportent en effet le témoignage de ce mouvement culturel nouveau. Nous nous appuyons, principalement sur les gravures en tant que mode de représentation pour répondre à ces divers questionnements. Il s'agit de comprendre le processus d'appropriation de l'Oisans, où les représentations données à la société par les voyageurs qui s'y sont rendus est une des caractéristiques. Plusieurs personnages voient alors le jour, du simple voyageur au peintre voyageur, en passant par le le spectateur des Lumières et du Romantisme et celui du XX^{e} siècle. L'étude du cas particulier qu'est l'Oisans, à travers celle des gravures, est tout au long du mémoire mis en rapport avec le cas général de la découverte des Alpes. Cette étude de cas nous permet donc de déterminer comment l'attrait pour la montagne au XVIII^{e} siècle est un mouvement culturel aussi présent dans le Dauphiné, tant au niveau des voyageurs-explorateurs que dans la société.

Dans une première partie nous montrerons comment l'Oisans, en comparaison avec le mouvement de découverte des Alpes, devient, en moins d'un demi siècle, bien que

tardivement, un lieu nouveau de découverte et d'appropriation de la montagne. Dans une deuxième partie nous expliquerons, à travers l'étude des gravures mais aussi des sources qui les accompagnent, comment le paysage est représenté, analysant les principales caractéristiques de cette notion. Il s'agit d'une analyse à un premier niveau des gravures et représentations de l'Oisans. Dans une troisième partie nous analyserons les autres types d'approches et discours sur la montagne qui transparaissent à travers les différents modes de représentation du paysage. Nous comparerons ici encore les témoignages émanant du premier mouvement de découverte des Alpes et ceux sur l'Oisans. Nous montrerons en dernier lieu la réaction de la société face à ces représentations nouvelles.

Partie 1

-

La conquête du massif de l'Oisans en rapport avec la découverte des Alpes : repères chronologiques

Nous l'avons dit en introduction, les montagnes, et particulièrement l'Oisans, sont source de peur dans l'imaginaire de la société, et cela depuis des siècles. Les premières approches de l'Oisans débutent réellement avec les naturalistes, à la fin du XVIII^{e} siècle. Au début du XIX^{e} siècle, l'Oisans devient sujet d'exploration, principalement pour les anglais. Enfin, dans les années 1840 et ce jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle, les explorateurs de la première moitié du XIX^{e} siècle changent d'objectif. Il ne s'agit plus désormais d'explorer. On vise les cimes de l'Oisans, rares sommets encore vierges dans les Alpes. C'est la course au sommet, la conquête de ces derniers. Dans cette première partie, le but est d'expliciter et d'analyser en détail ces trois phases de la découverte de l'Oisans, donnant ainsi aux lecteurs les bases chronologiques de l'intérêt et des diverses approches de l'Oisans, en comparaison avec le mouvement général de découverte des Alpes. Ce dernier débute dans la première moitié du XVIII^{e}. Une des dates marquantes dans ce mouvement de découverte des Alpes est la conquête du sommet du Mont-Blanc, en 1786. Au moment de la découverte de l'Oisans, l'attrait pour la Suisse est encore très fort et continu, même si les principaux sommets sont déjà explorés. Cette conquête est une forme d'appropriation d'un territoire par l'homme. Nous verrons par la suite les autres formes d'appropriation.

Le but est ainsi de donner au lecteur une approche chronologique de la «découverte» de l'Oisans à la fin XVIII^{e} à fin du XIX^{e} siècle mais aussi d'expliciter de manière plus précise les sources sur lesquelles l'ouvrage se base.

Nous montrerons ainsi comment, tout comme pour la découverte des Alpes en Suisse et en Savoie quelques décennies plus tôt, la montagne, qui est longtemps restée un objet de répulsion devient attractive mais aussi un terrain de conquête. Cependant, l'Oisans possède en son sein des ressources qui contribuent à faire de sa découverte, en plus du retard au niveau chronologique, un cas à part dans la découverte des Alpes. Suite à la lecture de cette première partie, les clefs essentielles seront données au lecteur pour comprendre le contexte dans lequel sont érigées les différentes représentations des montagnes de l'Oisans, de la base des sommets à leur apogée. De plus, ces représentations, qui naissent de l'appropriation de l'Oisans, sont une autre forme de possession d'un territoire.

Chapitre 1 – L'Oisans, un massif qui ne fait pas exception au sentiment de répulsion et de peur que provoque originellement les montagnes

La montagne est un milieu qui, depuis l'Antiquité, est objet de mythe. Elle effraie et attire à la fois. Le but de ce chapitre est d'aller du général au particulier en retraçant l'histoire de la perception de la montagne, dans ses grands moments, de l'Antiquité à la première phase d'attrait pour l'Oisans. Ce chapitre explique donc comment l'homme, après avoir ignoré ou craint pendant des siècles la montagne, en est venu à s'intéresser à cette dernière. Au moment où l'homme a conquit le Mont-Blanc, l'Oisans effraie encore. Nous allons tenter d'analyser ces différents phénomènes de sentiments envers la montagne au cours de ce chapitre.

Une peur ancestrale de la montagne qui perdure

Présentation

Au XVIII^{e} siècle, dans le contexte des Lumières, la montagne est regardée sous un angle nouveau. On se rend compte qu'elle peut être une ressource exploitable par la société. Cependant, quelle vision a-t-on de la montagne avant que le contexte culturel ne vienne à pousser les voyageurs vers les monts ? La montagne a longtemps provoqué un imaginaire très développé autour d'elle. Elle le fait encore, au début du XVIII^{e} siècle, au niveau de l'ensemble de la société, des rares voyageurs mais aussi habitants de ces dernières. En effet ses hauts sommets effraient de par leur grandeur. Cet imaginaire développé autour de la haute montagne traduit entre autre une peur enfuie de l'inconnu. Il serait provoqué par l'aspect peu familier et effrayant des cimes ainsi que par la difficile accessibilité des monts.

Jean-Paul Bozonnet, sociologue, a travaillé sur l'imaginaire autour de la montagne et les différents discours émis par les voyageurs sur cette dernière, entre autre au XVIIIe et XIX^{e} siècle. Dans son ouvrage *Des monts et des mythes*, présenté en introduction, il montre que l'imaginaire apparait comme une clef essentielle pour comprendre les attitudes vis-à-vis de la montagne.

Une vision mythologique et archaïque de la montagne

Evocations de la montagne auprès des peuples archaïques

Pour les peuples archaïques, la montagne évoque d'abord l'altitude et l'ascension, le contact avec l'au-delà. Les sommets, si proches du ciel, entrent facilement en

résonnance avec les astres. Cette proximité, entre astre et montagne, est logique dans l'imaginaire des peuples qui établit un lien naturel entre l'élévation et la lumière. La quête de cette lumière s'accompagne du contact rugueux avec le rocher, et fait de l'ascension le symbole de l'idéal moral. Les divinités grecques siégeaient dans l'Olympe et presque tous ces peuples ont, sur ce même modèle, des résidences en altitude. Parallèlement on pense que les montagnes sont habitées par des démons. En effet, les montagnes seraient des périphéries des mondes souterrains. On pense alors qu'elles sont habitées par les créatures qui peuplent les mondes souterrains, issues des ténèbres extérieures dans les deux cas, et signe du monde infernal.

La montagne est, à l'échelle humaine, jugée indestructible. C'est pourquoi elle offre un passage possible vers l'ère primordiale de la création mais aussi vers le temps à venir de la fin du monde. Jonction temporelle entre le passé le plus ancien, et le futur le plus lointain, frontière entre l'origine et la fin, la montagne est, selon Gilbert Durand, une « échelle dressée contre le temps et la mort »[31]. La montagne, caverne effrayante et repaire de la mort est aussi évocatrice de l'Eden. Ce dernier, réduit à un centre microcosmique, devient un symbole du ventre maternel. La montagne fécondatrice est un lieu de naissance privilégié : par exemple Zeus voit le jour au mont Lycée en Acardie.

Le rôle du mythe autour de la montagne

Selon la théorie émise par Bozonnet, dès l'origine, l'homme est arraché à son milieu, séparé de mère nature. En effet, d'après lui, dans la phylogénèse par ses origines préhistoriques, comme dans l'ontogénèse par le traumatisme de la naissance, l'être humain est saisi par l'inquiétude métaphysique. C'est pour conjurer cette angoisse existentielle que, dès l'origine, l'espace et le temps sont représentés et mis en récit par le mythe. L'espèce humaine, qui, au contraire des animaux, a rompu son attache avec la nature, doit définir son rapport à l'environnement par des représentations organisées en un discours. Le mythe permet donc de lutter contre l'angoisse primordiale du chaos. Ainsi, dans le mythe initial, la montagne symbolise la grandeur, la permanence, la difficulté, etc. en opposition avec la plaine, lieu proche et facile d'accès. Dans l'imaginaire archaïque, l'univers comprend le plus souvent trois étages superposés : la surface terrestre, monde des humains, la demeure des dieux, intercalée entre la voute céleste et le monde souterrain, repère des démons. La montagne dans cet ensemble se situe au centre, elle a en effet une position

[31] Gilbert Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, éd. Dunod, p.140

extrême à la surface de la terre et établit une sorte de pont avec le niveau céleste. Elle peut aussi définir, en analogie, la ligne d'horizon ou ériger une barrière lointaine qui coupe du monde étranger. La montagne est donc à la fois vue comme centre et périphérie, divine et infernale, masculine et féminine…

En France, de nombreuses éminicences sont des restes glorieux de Gargantua. Par exemple, les Trois pucelles, près de Grenoble, se nommait jadis « Dents de Gargan ». Les analogies formelles entre la montagne et l'anatomie humaine incitent à lui donner un sexe. D'après l'ouvrage de Bozonnet, la géographie mythique se présente comme un agrandissement merveilleux du corps humain et les différentes parties en sont idéalisées ou dévalorisées de la même manière.

Entre autres mythes populaires sur la montagne, la montagne est source et origine des eaux et fait office de dernier refuge. En effet, l'imaginaire archaïque ne conçoit pas la pierre comme un objet inerte, mais un être en devenir, soumis à la dialectique de la pétrification. Ainsi, au sein des récits mythiques, la montagne permet d'accéder aux lieux surnaturels. Plus qu'un simple décor, elle oriente l'action.

Ainsi, bien que cela soit surprenant, la montagne, entité géographique minérale, est liée dans un premier temps à l'histoire. Cela par la représentation que ce font les peuples archaïques de la montagne, vision qui engendre le mythe. Ce mythe est fondateur dans la vision qu'auront de la montagne les voyageurs et la société dans les siècles à venir.

Icare, figure emblématique du mythe autour de la montagne

Parmi les nombreuses figures mythiques autour de la montagne celles d'Icare, développée dans l'étude de Bozonnet. Par le mythe de l'altitude la montagne évoque la légèreté ouranienne, mais par les mythes eschatologiques et les fantasmes de pétrification elle est lourde de symboles telluriques. Certains scientifiques ont mis en avant une tendance nouvelle, l'ourano-tropisme. Il s'agit d'un désir de s'envoler, de voler, propre à l'espèce, et qui agit dans le sens inverse du géo tropisme. Toute ascension révèle un peu le rêve archaïque de l'envol, dont l'archétype est le mythe d'Icare. Dédale est retenu prisonnier par le minotaure en Crète dans le labyrinthe qu'il construisit de ses propres mains. Il décide de s'enfuir. Il construit pour lui-même et pour son fils Icare des ailes qu'ils se fixent le long du corps avec de la cire. Malheureusement, lors du survol de la mer, Icare s'étant approché trop près du soleil, la cire fond, les ailes se détachent et l'enfant s'abime dans les flots. L'élévation icarienne est pure, facile, aérienne, délivrée des contraintes

terrestres. Appliquée à la montagne, cette image évoque le grimpeur qui progresse sans effort et sans outillage, oubliant le rocher pour se fondre avec le ciel, dont il devient un familier, tel un ange. Mais la montagne est aussi faite de pierres, et l'ascension, chargée de pesanteur, de rigueur…est en réalité à l'opposé de la facilité ouranienne. Le ciel suggère la contemplation et les rochers à l'ascension et l'agression.

Ces nombreux mythes survivent-ils jusqu'au XVIII^{e} siècle ? Dans une autre mesure, expliquent-ils cette absence d'attrait pour la montagne pendant des siècles, et de manière plus précise?

La perception de la montagne : un changement progressif dans la mentalité collective

Une vision de la montagne qui perdure au début de l'époque moderne

Avant le XVIII^{e} siècle, la montagne n'existe pas

Avant le XVIII^{e} siècle, la montagne parait inaccessible, pleine de danger et insurmontable. Pour l'ensemble de la société, elle n'existe pas. Elle est perçu comme un obstacle aux communications, avec des gouffres insondables qui effraient l'imagination et des hauteurs toujours englacées qui dissuadent les pieds et jusqu'au regard de s'y poser. C'est une création d'une nature si brutale que l'homme peine à y imprimer sa trace.

Par exemple le *De Alpibus commentarius* de Josias Simler publié en 1574 oublie le massif du Mont-Blanc. Le climat entre en jeu. En effet, le petit âge glaciaire qui commence au XVII^{e} siècle, est responsable de l'avancée des glaciers et des crues. Cela hausse les problèmes de la région. Les habitants pensent alors qu'ils subissent une malédiction et sont abandonnés par Dieu. A cette époque les sommets des Alpes ne sont pas encore cartographiés avec exactitude.

L'imaginaire autour cette montagne qui effraie est très développé, relevant la plupart du temps de la légende. Les gens du peuple mais aussi des voyageurs occasionnels témoignent de ces faits mystiques. Scheuchzer, né en 1672 et décédé en 1733 est l'un des premiers à s'intéresser aux montagnes suisses. Ce savant consacre un chapitre sur les dragons lorsqu'il relate son voyage dans les Alpes en 1706 dans le fameux *Itinera Alpina*[32]. Il dit n'avoir eu d'autres buts que de « faire une description historique des

[32] Scheuzer (Johann Jacob), *Itinera Alpina tria : in quibus incolae, animalia, plantae…*exponuntur autore Joh. Jacobo Scheuchzero, Londini, H.Clements, 1706

dragons de Suisse »[33]. Ainsi, cette peur et cet imaginaire ancestrale se retrouvent dans les récits de voyages et poèmes du XVIII^{e} siècle. La montagne provoque donc encore auprès de la société un sentiment de répulsion.

Le XVIII^{e} siècle, un changement radical de perception de la montagne

Cette attitude envers la montagne change dans la première moitié du XVIII^{e} siècle. L'homme y voit un sujet d'étude nouveau, encore inexploré, dans le contexte des Lumières. C'est donc une époque charnière et un moment structurant. La découverte des Alpes est l'occasion d'une rencontre entre des modèles culturels en transformation dans la culture européenne et des dispositions pré-orientées en Suisse même, ou plutôt favorablement orientées, offrant à ces modèles des prises propices. Nait alors un mythe alpestre qui connait un essor considérable auprès des différentes couches de la société. Ce mythe n'est possible que par l'imaginaire de l'origine retrouvée et par l'âge d'or répondant à une inquiétude générale devant les changements historiques dont l'époque voyait les premiers effets : croissance des grandes villes, centralisme dans l'administration des Etats, création des manufactures, division du travail, mesure plus rigoureuse du temps, complexification croissante des sociétés, rupture des solidarités coutumières, modification du milieu agricole traditionnel… Tous ces phénomènes conjugués induisent une sorte de quête compensatoire. Les Alpes sont peu lointaines mais découvertes comme un monde nouveau. Les montagnes deviennent alors un des espaces de projection destinés à recevoir et à préserver les représentations du monde que les sociétés avancées de l'âge des Lumières voient disparaître.

Le premier texte entièrement consacré aux Alpes qui nous est resté est *De Prisca ac vera Alpina Rhatiae*, rédigé en 1538 par le naturaliste Aegidius Tschusdi. Cependant, le plus connu des ouvrages anciens est celui de Josias Simler, *Vallesiae descriptio*, paru en 1574, où il dépeint les mœurs et la géographie des Alpes. Cet ouvrage est lié à la découverte et au début des fréquentations des Alpes en Suisse. On s'intéresse à cette époque pratiquement exclusivement à la moyenne montagne. Albrecht Von Haller, médecin et botaniste bernois, publie en 1732 le poème, *Die Alpen*. Dès le début il connait un succès phénoménal et un retentissement considérable dans l'Europe toute entière. Il sera l'inspirateur de beaucoup, dont Rousseau.

[33] Cf. illustration n°15, p.19, volume II

Le cosmopolitisme des voyageurs européens donne dans la montagne refuge à la représentation inversée de lui-même. La culture moderne en gestation y fixe sa propre contre image. Le voyage en montagne concerne dans un premier temps les voyageurs locaux. Ce fait est en contraste avec le cosmopolitisme, qui se caractérise par les voyages à l'étranger. Cependant, l'homme y découvre un milieu nouveau. Peut-on alors parler ici de cosmopolitisme ? Au moment où Saussure gravit les sommets les montagnes sont dépossédés de croyances quasi magiques. C'est désormais un lieu de beauté inédite et un terrain d'investigation scientifique. Le XVIII^{e} siècle bouleverse ainsi les critères de beauté. On substitue une nature sauvage et montagneuse aux paysages plats et calmes du lorrain.

Cependant, dans le même contexte culturel, le cas est différent pour l'Oisans. En effet, au XVIII^{e} siècle, et cela jusqu'au début du XIX^{e} siècle, on parle de ce massif en évoquant toujours avec cette même crainte des sommets, tant par ces habitants que par les éventuels voyageurs. En quelques siècles, l'Oisans subit une série de catastrophes naturelles qui peuvent expliquer cette image d'inaccessibilité qui perdure.

L'Oisans, un massif qui effraie mais pas totalement vierge

Comment perçoit-on l'Oisans ? Pourquoi devient-il un sujet d'étude plus tardif que l'ensemble des Alpes ?

Une nature effrayante

Plus que n'importe quel autre massif, l'Oisans effraie particulièrement de par ses sommets noirs et sa difficile accessibilité, entre autre. L'Oisans est pendant des siècles perçu et décrit comme une « citadelle intérieure du Dauphiné », pour reprendre l'expression de Roussillon dans son *Guide du voyageur dans l'Oisans*, en 1854. Elle n'a donc pas un aspect enchanteur et son apparence ne répond pas à l'idée conventionnelle de la beauté. Roussillon nous parle de « nature primitive », mais aussi de « pics noirs et glaciers », ou alors « d'entassement de roches et torrents ». Des expressions similaires pour décrire l'Oisans étaient déjà présentes durant le XVIII^{e} siècle à travers les récits de voyage de Colaud de la Salcette et de Dominique Villars. Ainsi, l'Oisans représente en quelque sorte la synthèse de la haute nature alpestre.

Un accès difficile

Les vallons qui aboutissent à la Bérarde sont fermés par des chaines colossales, formant ainsi un cirque. Elie de Beaumont, dans son ouvrage *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*, extrait des *Annales des Mines* [34], paru en 1834 nous décrit ces difficultés d'accès. En effet, les communications à travers leur crêtes et leur glaciers sont des communications qui sont rendues très difficiles, au nord par la combe de Tançons avec le canton de la Grave dans les Hautes-Alpes, au sud avec le Valgaudemar, et au sud-est avec la Vallouise, dans le Briançonnais, par la combe de la Pilate[35]. Le sentier qui communique avec cette dernière contrée a été suivie par des touristes désireux de voir de près le mont Pelvoux, frère puiné du Mont-Blanc, situé à l'est et au delà des chaines de la Bérarde. Mais il faut être doué de la hardiesse des montagnards pour oser s'engager sur ces sentiers aériens suspendus aux roches et aux glaces, et où la force et l'adresse ne protège pas toujours du péril. Eux même habitués aux précipices, ils les parcourent sans effroi, soit pour communiquer avec les pays voisins, soit dans la poursuite du chamois qui est l'objet de leur chasse favorite. Cependant les hauts sommets, encore vierge, leur inspire de la crainte**.**

L'Oisans est traversé dès le XVI^e^ siècle, mais souvent par obligation

Alors que les vallées en Suisse, dont particulièrement celle de Chamonix sont bien connues et fort fréquentées au milieu du XVIII^e^ siècle, les Alpes du sud restent ignorées. Le massif de l'Oisans en fait partie. Seuls des évêques, des militaires, des intendants puis des préfets les parcourent pour les besoins de leurs charges. Par exemple, à la demande du ministère, on poursuit le relevé sur la frontière du Dauphiné. Sous la direction de Bourcet, on procède au relevé de la carte de la frontière du Dauphiné de 1749 à 1752[36]. Ce travail se poursuit jusqu'en 1754, malgré le départ de Bourcet qui quitte le Dauphiné pour des missions dans le nord de la France. Ce dernier s'est donc rendu dans l'Oisans pour réaliser la topographie de la région. Enfin les ingénieurs géographes du roi traversent, fin XVII^e^ et XVIII^e^ siècles les passages stratégiques de l'Oisans. Ainsi, des précurseurs tels Bourcet, Cassini, Villaret, illustrent la première cartographie de l'Oisans en laissant en blanc les sommets et les glacières. En 1728, Jaillot donne une représentation schématique et fantaisiste de ces montagnes qui s'étendent de Grenoble à Pignerol.

[34] Elie de Beaumont Léonce, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*, extrait des *Annales des Mines*, tome V, Carilian-Gouery, Paris, 1834
[35] Cf. Carte n°3, p. 28, volume II
[36] Cf. Cartes n°5 et 6 p.30 et 31, volume II

Ainsi l'intérêt pour la montagne au XVIII^{e} siècle est un phénomène culturel nouveau. En effet, cette dernière, objet de mythe pendant l'Antiquité, provoque la peur et le rejet jusqu'au début du XVIII^{e} siècle. Le massif de l'Oisans, sur lequel l'intérêt du voyageur se porte plus tard, fait encore, fin XVIII^{e} siècle, office de repoussoir. En effet, il est loin du modèle de la beauté alpestre représentant plutôt la synthèse de la haute nature alpestre.

Quel genre de personnage porte un intérêt pour l'Oisans à la fin du XVIII^{e} ? Pour quelles raisons ? Cette question représente l'objet du chapitre deux.

Chapitre 2- Fin XVIII[e] siècle, les premières approches de l'Oisans, en parallèle avec la découverte du Mont-Blanc

La découverte de l'Oisans s'inscrit dans le mouvement de découverte des Alpes. Cependant, les premières approches de l'Oisans et le début de la découverte des Alpes sont différents. Cela principalement au niveau temporel, au niveau des buts recherchés auprès de la montagne ou bien encore au niveau de la représentation des beautés nouvelles découvertes au sein de la montagne. Nous analyserons dans un premier temps les premières représentations que le voyageur fait du paysage qui l'entoure. Dans un deuxième temps nous expliquerons comment se caractérisent les premières approches de l'Oisans, cela en comparaison avec les toutes premières approches des Alpes, au début du XVIII[e] siècle. Pour mieux comprendre le contexte dans lequel les voyageurs se tournent vers l'Oisans nous résumerons, en quelques phrases, l'ensemble du mouvement de découverte des Alpes, des premières approches à la conquête du Mont-Blanc.

Les premiers pas de l'homme dans les Alpes

Les premières représentations de ce « monde nouveau »

Présentation des œuvres de Scheuchzer

Scheuchzer donne à voir, dès le début du XVIII[e] siècle des gravures sur les Alpes[37]. On les compte dans les premières. Elles sont présentes dans son ouvrage *Itinera Alpina*, paru en 1732, qui contient une cinquantaine de gravures parues dans la première moitié du XVIII[e] siècle. La plupart représentent des paysages de montagnes, avec l'omniprésence des sommets et contenant parfois la marque d'une civilisation.

Par exemple, une des gravures issue de cet ouvrage représente un paysage de montagne, sur plusieurs plans. En premier plan le pont, aménagement humain, en deuxième plan les voyageurs qui vont en direction des sommets et en troisième plan les sommets en question. Cette construction se retrouvera dans la plupart des gravures représentant la haute montagne au XVIII[e] et XIX[e] siècles, dont celles de l'Oisans. Au cours du mémoire, à partir de ce point de construction initial, nous pourrons donc montrer comment les voyageurs artistes décident de représenter le paysage, cela de manière plus ou moins objective et influencée par de nombreux facteurs. Issue du même ouvrage, une gravure reprend le schéma de la formation rocheuse, en trois plans. Cette formation, concerne ici l'aspect scientifique et non esthétique. Elle révèle une forme d'attrait que peut

[37] Cf. Illustrations N° 15 et 16, p.19 et 20, Volume II

constituer la montagne pour les scientifiques. Une troisième gravure présente un schéma en coupe de la flore des Alpes. La quatrième gravure[38] qui caractérise la découverte et représentation des Alpes est constituée de deux sommets, A et B avec des chamois, et les nuages, que les cimes touchent, montrant ainsi leur hauteur. Aspect esthétique et scientifiques sont ainsi mêlés. Nous avons donc, à partir de ces quatre gravures, un ensemble résumant les grands attraits qui poussent les hommes dans les Alpes.

Les Alpes dans la poésie : le poème de Haller

La montagne est une source d'inspiration inépuisable pour les poètes. De nombreuses œuvres existent. Une des plus connues et qui symbolise dans le même temps le début de la découverte des Alpes est le grand poème d'Albrecht de Haller, *Die Alpen*, paru en 1732. Ce dernier est né le 16 octobre 1708 à Berne, mort le 12 décembre 1777 à Berne est un médecin, poète et naturaliste suisse. Il est considéré comme un génie universel. En ce qui concerne *Die Alpen*, c'est un des premiers poèmes du genre, poème qu'il a conçut pendant son voyage en Suisse. Dès sa parution il a connut un succès considérable, se propageant dans l'Europe entière à partir du milieu du siècle. Au travers d'une idylle dans un paysage de rêve, il célèbre la vie simple, pauvre et vertueuse des montagnards suisses, proches de la nature. Ce « peuple laborieux tire du lait le pain des Alpes », y écrit il entre autre. Ce recueil participe à l'édification d'une image idéalisée de la Suisse qui subsiste encore de nos jours. Le mythe alpestre suisse né alors. Haller est par la suite relayé par l'artiste Caspar Wolf, né en 1735 et décédé en 1783. Ce dernier est le premier peintre à choisir les Alpes comme thème central de son art.

La conquête du Mont-Blanc en 1786, fin de la découverte des Alpes ?

Le 8 août 1786 le Mont Blanc est vaincu par deux chamoniards, Jacques Balmat et Michel Paccard. Un an après de Saussure conquit à nouveau le sommet du Mont-Blanc. Suite à cet événement, le regard des voyageurs ainsi que celui de l'ensemble de la société contemporaine change de façon certaine. Comme dit précédemment, la montagne devient un objet de fascination. Lors de la diffusion des représentations de la montagne nous observons un engouement de l'ensemble de la société pour les Alpes de Suisse et de Savoie, en particulier pour le Mont-Blanc. Le cas est différent pour l'Oisans. La découverte du Mont-Blanc, et la course au sommet entraine chez les voyageur l'envie de découvrir le reste des Alpes, encore quasi inexploré par les hommes des Lumières.

[38]Cf. Illustration n°16, p.20, volume II

Les ressources de l'Oisans, une richesse pour les savants issus de la branche des sciences naturelles

L'engouement pour la haute montagne est donc affirmé, au moment où les voyageurs commencent à se tourner vers les monts du Dauphiné. Dans ce contexte d'engouement pour la haute montagne, qui se reflète par le nombre de parutions littéraires, scientifiques mais aussi esthétiques, les voyageurs-explorateurs font leurs premiers pas dans l'Oisans. Qui sont ces voyageurs et pourquoi parcourent-ils les sentiers de l'Oisans ?

Un intérêt nouveau pour les ressources de l'Oisans qui s'inscrit dans le contexte d'essor scientifique des Lumières

Les contemporains sont imprégnés par le contexte européen des Lumières. Revenons un instant sur les principales caractéristiques de ce dernier afin de comprendre pourquoi les naturalistes trouvent dans l'Oisans les éléments qui leur permettent d'approfondir et de mettre à bien leurs recherches.

Le mouvement des Lumières est un mouvement intellectuel qui se développe dans le XVIII^{e} siècle européen. Appelé *illusmimo* en italien, *ilustraçion* en espagnol, *Aufklärung* en allemand, nous pouvons constater que ces mots évoquent semblablement le passage de la nuit au jour, de l'obscurantisme à la connaissance rationnelle, qui marque cette époque décidée à déjouer tous les jougs qui pèsent jusqu'à là sur les peuples. En France, le mot « mouvement » semble plus approprié qu'ailleurs puisque, fédéré par l'Encyclopédie, les philosophes ont conjugué leurs efforts pour une refonte de l'entendement au nom d'un attachement commun aux valeurs de la bourgeoisie. Le mouvement des Lumières est ainsi, en grande partie, un prolongement des découvertes de Copernic au XVI^{e} siècle, peu diffusées sur le moment, puis par la suite des théories de Galilée, né en 1564 et décédé en 1642. Un changement notable est l'émergence de la philosophie naturaliste en Europe, incarnée par Isaac Newton. Les Lumières se basent sur la croyance en un monde ordonné et compréhensible. Dans ce contexte d'essor au niveau des sciences nous pouvons donc comprendre pourquoi les minéraux et la faune de l'Oisans intéressent fortement les naturalistes locaux.

Des ressources naturelles extraordinaires pour les naturalistes au sein de l'Oisans

Les montagnes de l'Oisans sont riches en ressources naturelles. Parmi les ressources exploitées, la flore pour la botanique, les différents minéraux pour la minéralogie mais aussi l'étude de la terre pour l'approche géologique. En effet, sur le sol

de l'Oisans on trouve une collection immense de tous les métaux et minéraux connus. Par la beauté des genres, par la variété des espèces, le massif est ainsi placé au premier rang des localités minéralogiques du globe. Au niveau géologique, une des principales ressources est issue de sa formation même. Il s'agit de la roche granitoïde qui forme la masse des montagnes. C'est un granite talqueux dans lequel le quartz en grains amorphes, translucides et grisâtres est généralement très abondant. Ce granite à feldspath rose est amené par les glaciers mais aussi les torrents. Cette richesse en minéraux et en flore principalement est un atout pour l'Oisans, ressource de taille pour satisfaire les études des naturalistes. En effet ce sont eux qui, à la fin du XVIII^{e} siècle, dans le but d'exploiter ces ressources nouvelles, sont dans les premiers à fouler la terre du massif de l'Oisans, mettant au jour sa valeur non négligeable.

Dans un premier temps ce ne sont donc pas les cimes et les glaciers qui attirent les voyageurs, mais l'aspect scientifique. Cette approche touche tout de même la haute montagne, de par la localité des ressources au sein du massif.

Les grands savants du XVIII^{e} siècle

La mise à profit de leurs recherches dans l'Oisans, grâce à la richesse au niveau minérale, de la faune et de la flore, etc. de ce massif constitue donc la motivation principale des premiers voyageurs en Oisans. On constate que ce sont essentiellement des dauphinois, donc des personnages locaux qui s'intéressent à ce type de ressources.

Villars et la botanique

Médecin et botaniste, Dominique Villars est né au Noyer-en-Champsaur dans les Hautes-Alpes le 14 novembre 1745. Il meurt doyen de la faculté de médecine de Strasbourg le 27 juin 1814. Il commence l'apprentissage des plantes alors qu'il est berger du troupeau familial. Il devient par la suite aide-colporteur. En 1771, il quitte les Hautes-Alpes pour se rendre à Grenoble afin d'étudier la chirurgie grâce au soutien de l'intendant de la province. Il explore les montagnes du Dauphiné avec Jean-Etienne Guettard, Barthélémy Faujas de Saint-Fons ou encore Adolphe Murray. De ses voyages dans les montagnes du Dauphiné, il produit un ouvrage colossal, *Histoire des plantes du Dauphiné*[39], publié en quatre volumes entre 1786 et 1789. Voici quelques extraits de son

[39] Villars (Dominique), *Histoire des plantes du Dauphiné par M. Villars*, Ed. Grenoble, chez l'auteur, 1786-89

ouvrage, afin de mieux comprendre les buts de ses voyages en Oisans, mais aussi sa conception du scientifique. Dans un premier temps, il explicite ses motivations :

J'avois entrepris l'histoire des plantes d'une vaste province, plus difficile encore, par l'élévation de ses montagnes, par la variété de son sol et par les torrents et rivières qui la partagent, que par les richesses en histoire naturelle. La liste nombreuse des ouvrages qu'elle fournit, prouvera aux savants qu'elle renferme en son sein le climat et les productions de la Suède, de la Sibérie, de la Suisse, du Piémont, de la Provence et du Lannguedoc. Après avoir parcouru la province avec Mr Guettard, ce savant estimable dont la mémoire sera toujours chère à ceux qui ont connu ses talents et la probité, je me rendis auprès de lui à Paris pour aplanir des difficultés.[40]

Les citations extraites de l'ouvrages de Dominique Villars qui suivent sont extraites, au même titre que la précédente, de la préface du tome trois de *l'Histoire des plantes du Dauphiné*. En effet, Villars y définit la botanique, selon sa conception personnelle, mais aussi suivant la conception universelle :

La botanique présente partout obstacles et difficultés. Elle exige des voyages continuels, l'acquisition d'une bibliothèque considérable des relations, des envois, des correspondances suivies avec plusieurs savants. (…) L'essentiel du travail de botaniste commence aux genres et finit aux espèces.

Il fait référence à Linné. Pour lui, aucun botaniste ne peut se passer de ses écrits. En effet, il reprend une citation de Linné, qui définit sa conception du travail de botaniste :

Il faut qu'un système soit clair, que les classes soient précises, bien clarifiées et que l'ordre méthodique soit distribué d'après des caractères généraux bien choisis. (…) le botaniste le plus ingénieux et le plus conformé ne pourra jamais entièrement les aplanir ni les éviter. (…) Les sciences naturelles ont ce privilège : les hommes qui les cultivent peuvent sortir du sentier commun, changer de méthode sans perdre le fruit de leurs observations. Les méthodes ne sont que l'introduction à la science, tandis que celle-ci porte sur les caractères vrais de trois règnes, peint les individus qui les composent tels qu'ils sont et tel qu'ils seront toujours. La botanique jouit encore mieux de ces avantages : elle est la plus ancienne et la partie la plus cultivée des trois règnes. Dans le règne minéral, les formes se confondent avec les masses, les caractères manquent. Dans le règne minéral, ils surabondent, il est vrai, mais l'organisation, la vitalité, les passions les mœurs donnent lieu à des variétés accidentelles qui altèrent les caractères spécifiques. Les végétaux placés entre ces deux extrêmes forment le lien intermédiaire, ils nous intéressent comme le principal ornement du globe, le premier aliment de l'homme et des animaux, et comme décorés eux même d'une multitude de caractères plus constants. (…) Ces caractères épars sur la qualité physique des plantes, sur la forme, sur l'ensemble et sur la couleur, sont variés à l'infini et font l'objet de l'étude des botanistes. (…) Les botanistes ont fait tous les efforts pour abréger la science en choisissant les caractères qui distinguent une plante voisine.[41]

Il parle ensuite de son intérêt pour les montagnes du Dauphiné et les ressources qu'elles offrent, en comparaison avec la Suisse :

En 1784 j'accompagnai Mr de la Bove dans un voyage qu'il fit dans l'Oysans, le Briançonnais, Mont Dauphins, le Gapençois et je visitai les environs de Boscodons. (…) Mr de Saussure et plusieurs autres grands naturalistes nous avaient précédés dans ces pays majestueux. Il semble que la nature les a composés des plus grandes masses, et qu'elle n'a réservé que le débris de ses matériaux pour les montagnes du Dauphiné. Je comparois volontiers les montagnes suisses aux

[40] Villars (Dominique), *Histoire des plantes du Dauphiné par M. Villars* op.cit. préface, tome 3
[41] Villars (Dominique), op.cit. tome 3, préface

édifices romains et les notres aux églises gothiques. : celle là font par leur masses énormes plus unies et plus majestueuses : celle-ci aux contraire font plus légères et plus compliquées.[42]

Toujours dans le même ouvrage, la société royale de médecine fait un encart où elle montre l'apport des travaux de Villars à la science, à travers son travail sur les plantes du Dauphiné et notamment sur l'Oisans :

> Nous avons examiné (…) le second volume de l'histoire des plantes du Dauphiné, par Mr Villars. (…) On y trouve beaucoup d'espèces nouvelles recueillies dans la province, que l'auteur a recueillie avec le plus grand soin. Ces espèces sont une acquisition précieuse pour la science. (…) Ce travail prouve que Mr Villars est vraiment botaniste, qu'il connait bien les plantes d'Europe et surtout celles de la province qu'il a étudiée non seulement dans la nature, en herborisant fréquemment, mais aussi dans les livres anciens et modernes[43].

Dominique Villars parle ensuite de sa conception des sciences naturelles, donc de la botanique de manière plus générale, comprise dans un ensemble :

> La botanique, en étendant son empire, semble faire naitre chaque jour de nouvelles difficultés pour l'étudier avec fruits. L'homme, toujours curieux, ne fut jamais plus empressé d'être savant que dans ce siècle, et ne montra jamais de patience pour le devenir. (…) Les sciences, comme les arts, ne s'acquirent que par des efforts constants et opiniâtres, que par un travail répété et soutenu qui change la manière d'être de l'homme avide de savoir.(…) Celui qui s'adonne à l'histoire naturelle commence par n'apercevoir que des vérités de fait que l'attention et l'expérience lui rendent palpable ; mais ces vérités se fortifient de jour en jour à ses yeux, se lient les unes aux autres en se développant, s'unifient par des rapports nouveau, s'unissent par des rapports nouveaux, parviennent à former dans son esprit un corps, un système et, de quelques vérités isolées et stériles, l'élèvent enfin à des découvertes grandes et fécondes. Notre nation vraiment ingénieuse, mais impatiente dans ses recherches, nuit à ses tentatives dans la science naturelle, par l'abondance et la mobilité de son imagination. Ces cabinets, ces collections si brillantes de toutes les collections de la nature, que le gout et le luxe étalent dans les grandes villes, avec tant de splendeur et de vanité : ces dessins coloriés qui embellissent tout ce qu'ils imitent et ravissent l'admiration : toutes ces ressources de l'art inventées pour affranchir ceux qui étudient de la peine des recherches, n'aboutissent souvent qu'à leur faire perdre le gout de l'étude.(…) Les difficultés alimentent la flamme et le pousse impétueusement vers les découvertes[44].

Dhellancourt et la minéralogie

Autre savant ayant un rôle essentiel quant aux premières approches du Dauphiné : Dhellancourt. De son vrai nom Antoine Marie Lefebvre d'Hellancourt, ce savant minéralogiste a publié entre autre *Le Voyage de Dhellancourt en Oisans en 1785*[45], dont la réedition de 1892 contient une préface de Paul Guillemin. Il relate dans cette œuvre son étude minéralogique depuis la source de la Romanche jusqu'à la plaine de l'Oisans.

[42] Op.cit.ibid, tome 3, préface
[43] *Op.cit*.ibid. Tome 3, préface, extrait des registres de la société royale de médecine.
[44] Op.cit.ibid. tome 3, préface
[45] Dhellancourt, *Le voyage de Dhellancourt en Oisans, 1785*, publié par Paul Guillemin, extrait de l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, année 1891, Grenoble, imp. F. Allier père et fils.

Lorsque l'on parcourt la préface de Paul Guillemain, lors de la réédition de l'ouvrage un siècle plus tard, on se rend compte que les alpinistes le considèrent comme un des précurseurs de la découverte de l'Oisans. En effet :

> Les sujets d'actualité commencent à manquer à la rédaction de l'Annuaire ; aussi donne t'elle avec empressement l'actualité aux manuscrits inédits dus à nos précurseurs dans les Alpes ; toutefois cette veine est pauvre et sera vite épuisée. La collections des documents alpins, anciennement imprimés, est au contraire très riche en ce qui regarde la province du Dauphiné, mais la plupart, perdus dans d'épais recueil qu'on n'ouvre plus, n'ont même jamais été signalés dans les bibliographies modernes spéciales. [46]

Autres savants

Ainsi, en 1786, le savant botaniste Dominique Villars remonte la vallée du Vénéon et parcoure les glaciers, Dhellancourt étudie les parcours géologiques et minéralogiques de la Haute-Romanche. A côté des figures de Dhellancourt et Dominique Villars s'affirment celles de Gueymard, Guettard qui répertorient ou font cas dans leurs récits de voyages de ces ressources qu'offre l'Oisans. En effet, en 1775, le minéralogiste Guettard explore les mines et cristallières connues et passe dans presque tous les villages. Cette élite cultivée de savants et mais aussi d'administrateurs participent souvent à l'étude de la nature mais ce n'est pas l'étude des paysages ou de la société montagnarde qui y vit qui les attire réellement. Par exemple Pajot de Marcheval s'intéresse aux voies de passage pour l'armée ou aux ressources que l'on peut tirer des habitants ou encore au zèle que ceux-ci mettent au service du roi.

Un témoignage de cette approche scientifique à travers les récits de voyages de la fin du XVIII^{e} siècle

Dans le récit de voyage de Colaud de la Salcette[47], ce but est relaté. En effet, il effectue un voyage dans l'Oisans en partant de Grenoble le 31 août 1784. Passionné de botanique il fait le voyage avec Villars et Liotard le fils. De plus, l'abbé qui l'accompagne dans un autre de ces récits détient aussi un but d'origine scientifique : étudier les minéraux.

Une question se pose. L'Oisans a de tous temps possédé ces richesses touchant la minéralogie et la botanique. Certaines sont déjà exploitées depuis des siècles par le biais des mines, composantes du paysage de l'Oisans. Cependant, pourquoi ces richesses attirent-elles alors les naturalistes seulement à la fin du XVIIIe siècle? Une partie de la

[46] Dhellancourt, *Le voyage de Dhellancourt en Oisans, 1785*,op.cit. préface
[47] Colaud de la Salcette (Joseph-Claude-Louis), *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784* , in *La Société des Touristes du Dauphiné*, 1888, éd. A. Masimbert, Grenoble, imp. Allier et fils, 1889, in-8°, p.190-222

question trouve une réponse dans l'attrait nouveau que constitue la montagne, cela dans un contexte bien spécifique : celui des Lumières et de l'essor scientifique.

Rencontre avec une nouvelle société : un attrait nouveau de l'Oisans pour le scientifique ?

Même si la société de montagne ne constitue pas encore un attrait pour les voyageurs, l'homme se rend compte que l'Oisans n'est en fait pas un territoire totalement vierge, comme il tendait à le penser. Une société y vit, au cœur des plus hauts monts, au flanc des montagnes. L'Oisans possède donc une histoire qui lui est propre et qui, nous le savons maintenant, remonte à l'Antiquité. Dhellancourt découvre un milieu nouveau, et cela pas seulement au niveau scientifique. Voici comment la découverte de cette société montagnarde transparait à travers la description de Paul Guillemain quant à l'organisation de l'ouvrage de Dhellancourt :

> A côté d'aperçus géologiques, qui ont fait leur temps et que nous ne prendrons pas la peine d'annoter, on trouvera, concernant les mines, les coutumes et les mœurs, des observations qui ont gardé toutes leur valeur (…) ainsi que d'intéressante comparaisons entre l'état ancien de la montagne et l'état actuel.[48]

Cependant, Dhellancourt est un des seuls, avec Villars entre autre, à élargir son champs de recherche initial. En effet, il entame la relation de son second voyage en Oisans par une description de la « société alpicole » qui vit dans ces « grandes montagnes primitives ». Il présente cependant un tableau qui pourrait convenir à n'importe quelle montagne.

Les premières représentations de l'Oisans : très peu de gravures et une forte présence de manuscrits

Contrairement aux premières approches des Alpes en Suisse et en Savoie, les naturalistes, en parcourant le massif de l'Oisans, réalisent très peu de gravures représentant le paysage qui les environnent. En effet, nous avons décrit précédemment quelques unes des gravures du très célèbre Scheuchzer, savant qui marque les premières approches des Alpes en Suisse. Du côté de l'Oisans, Dominique Villars fait cependant des coupes de la flore qu'il inventorie dans son ouvrage *Histoire des plantes du Dauphiné,* ouvrage paru entre 1786 et 1789. On ne peut pourtant pas encore parler de gravures représentant le paysage de haute montagne, avec ses cimes, ses glaciers enneigés, ses villages au flanc des sommets etc. Plus tard, ce procédé perdure. En effet, Elie de Beaumont, qui a une approche géologique de la montagne, en fait des coupes

[48] Dhellancourt, *op.cit*. préface de Paul Guillemain,

schématiques[49] dans son ouvrage *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*, extrait des *Annales des Mines*[50], paru en 1834.

La première période de représentation de l'Oisans correspond donc à celles des manuscrits. Ces derniers véhiculent un discours d'origine scientifique, de Villars à Dhellancourt en passant par Guettard. Ce sont aussi des récits de voyage, qui témoignent de la vision des premiers voyageurs sur la montagne à travers l'étude de leur note. Concernant l'Oisans, ceux de Colaud de la Salcette, *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784*[51] et de Dominique Villars, *Précis d'un voyage à la Bérarde*[52], en 1786 sont les principaux. Cependant la diffusion de ces manuscrits ne provoque pas, auprès de la société locale et européenne, l'engouement qu'ont provoqué les premières représentations des Alpes en Suisse, notamment par Scheuchzer. Si la gravure est très peu présente dans les représentations de l'Oisans à la fin du XVIII^{e} siècle, il existe un autre type de représentation visuelle de l'Oisans à la fin des Lumières : les cartes. Nous avons évoqué précédemment le sujet avec celles de Bourcet.

La première approche de l'Oisans est donc particulière. Elle arrive en décalage avec celle des montagnes de la Suisse et de la Savoie. En effet, à la fin du XVIII^{e} siècle, au moment où Dominique Villars, Colaud de la Salcette, Dhellancourt et d'autres naturalistes de la région parcourent l'Oisans entre autre à la recherche de minéraux à étudier, le sommet du Mont-Blanc a déjà été conquis. Cela malgré le contexte des Lumières, qui influence fortement la « découverte » des Alpes. La Révolution française, marque pour certains la fin du mouvement des Lumières. Freine-t-elle le nouvel attrait des voyageurs pour la montagne ? Est-ce que l'Oisans serait touché par ce phénomène, alors que l'homme vient tout juste d'y poser son regard? A toutes ces questions on peut répondre que non, bien au contraire.

A cette première approche de l'Oisans succède, au début du XIX^{e} siècle, un mouvement d'exploration alpine, qui va en continuité avec les premiers pas faits par les naturalistes dans l'Oisans. Au cours du premier mouvement d'appropriation les anglais ne

[49] Cf. figures n°1 et 2, volume II
[50] Elie de Beaumont Léonce, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*, extrait des *Annales des Mines*, tome V, Carilian-Gouery, Paris, 1834
[51] Colaud de la Salcette (Joseph-Claude-Louis), *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784* , in *La Société des Touristes du Dauphiné*, 1888, éd. A.Masimbert, Grenoble, imp. Allier et fils, 1889, in-8°, p.190-222 Version imprimée
[52] Villars (Dominique), *Précis d'un voyage à la Bérarde* , 1786, in *Annuaire du Club alpin français*,1886, éd A.Masimbert, Grenoble, imp.Allier et fils, 1889.Version imprimée

jouent aucun rôle tandis qu'ici ils sont en quelques sortes les meneurs de cette nouvelle phase d'approche des territoires de l'Oisans.

Chapitre 3 – De l'exploration alpine à la conquête des sommets

Au début du XIX^{e} siècle, une autre phase de la découverte de l'Oisans s'opère : celle de l'exploration alpine. Il ne s'agit pas encore d'atteindre les sommets mais ces derniers sont largement présents à travers les diverses représentations que font les voyageurs de la haute nature alpestre de l'Oisans. La dernière phase d'appropriation de l'Oisans se caractérise, quant à elle, par sa conquête. Elle touche cependant plutôt la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Débordant au niveau temporel du cadre de notre étude nous nous y arrêtons cependant un court instant au fil de ce chapitre. En effet, cette phase fait entièrement partie du processus d'appropriation de l'Oisans, la concluant même. A la fin du XIX^{e} siècle, après la fin de la conquête des différents sommets de l'Oisans, jusqu'alors vierges, l'homme n'y trouve plus un intérêt majeur et se tourne vers d'autres sommets. Nous allons tout d'abord montrer qu'en ce qui concerne l'appropriation du Mont-Blanc, au XVIII^{e} siècle, l'exploration de la montagne suivie de la conquête des sommets en sont deux phases essentielles. Pour expliquer ces deux phases nous procéderons donc à un retour en arrière au niveau chronologique. Il s'agit en effet de comparer les phases d'exploration du Mont-Blanc et de l'Oisans, à des périodes différentes. Nous expliquerons ensuite avec précision le processus d'exploration alpine en Oisans et en présenteront les principales représentations. Enfin, nous montrerons comment s'opère la conquête des sommets. Nous parlerons ici de la représentation iconographique de la montagne qu'est la photographie. Ce support nous servira de comparaison avec la gravure, au même titre que la peinture.

L'exploration et la conquête du Mont-Blanc

Expliciter en détail l'exploration alpine des Alpes de Suisse et de Savoie, en particulier du Mont-Blanc, ainsi que la conquête de ce dernier peut faire l'objet d'un mémoire à part entière. C'est pourquoi nous allons nous contenter de revenir ici sur deux moments marquants et fondateurs du mouvement général de découverte des Alpes : l'exploration du Mont-Blanc par l'anglais William Windham et la conquête du Mont-Blanc par de Saussure.

William Windham et l'exploration des glacières en Suisse

Jacques Perret décrit cette phase d'exploration du Mont-Blanc de manière précise dans le *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme* [53]. Il intitule la découverte de la montagne par les élites intellectuelles pendant le siècle des Lumières la « découverte des glacières ». Cette période débute pour lui en 1740 et est marqué par la conquête du Mont-Blanc en 1786. Le Mont-Blanc et ses « glacières » continuent cependant à passionner les savants, touristes, etc. jusqu'en 1855.

Les anglais sont dans les premiers à s'intéresser et à gravir les sommets des Alpes. Pourquoi ? Une explication, quoique superficielle, est mise en avant : il n'y a pas de haute montagne chez eux. Au XVIII[e] siècle, les britanniques se rendent dans les Alpes dont ils sont les premiers visiteurs étrangers. Ces voyages ont un caractère individuel et pédagogique: ils font parti du "Grand Tour" que les héritiers des plus illustres familles de Grande Bretagne réalisent afin d'accomplir leur éducation. William Windham est né en 1717 et mort en 1761. C'est un explorateur et aventurier britannique. Il est le premier touriste anglais à visiter les Alpes. Il relate son voyage dans *Relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamonix (1741-1742)*. Il découvre la mer de glace située sur la face nord du massif du Mont-Blanc, cela avec l'aide de son ami Richard Pococke. Il est aussi le premier à établir un guide touristique sur les chemins à prendre pour se rendre à Chamonix. C'est lui qui révèle au monde l'intérêt des grands glaciers, « glacières » qui sont mentionnées jusqu'alors par les voyageurs comme dangereuses et effrayantes. Les habitants vivant à proximité de ces dernières confirment ce discours. Suite à l'intervention de Windham, entre autre, Chamonix devient alors à la mode dans les années 1760. Il est en effet perçu comme un site pittoresque, où nous avons du commerce dont celui de cristaux et de roches ainsi que le tourisme. Dans de nombreux imprimés d'époque on parle du rôle fondamental des anglais par rapport à l'impulsion de l'attrait pour la montagne. Parmi ces témoignages foisonnant, un extrait de l'ouvrage de Joanne Adolphe, *Le Dauphiné, vues au XIX[e] siècle* :

> Espérons qu'une pacifique invasion d'anglais nous apprendra que cette région de notre patrie n'est pas moins belle que bien des pays étrangers fourmillant chaque année de touristes innombrables. Il est temps que les français apprennent à connaitre la France[54]

[53] Perret (Jacques), *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Ed. de Belledonne, 1997. L'ouvrage détient la particularité de citer les principaux ouvrages sur la montagne et l'alpinisme, cela à partir du XII[e] siècle.

[54] Joanne (Adolphe), *Le Dauphiné, vues au XIX[e] siècle*, Paris, Errance, 1982 op.cit. préface

Cela montre que les français n'ont pas une vision positive des anglais mais qu'ils ont tout de même une leçon à tirer d'eux. Les anglais sont donc un élément d'impulsion quant à l'attrait des montagnes. En Oisans, le rôle des anglais dans la découverte du massif est différent mais tout aussi important et novateur.

De Saussure et la conquête du Mont-Blanc

Autre personnage essentiel dans le processus d'appropriation du Mont-Blanc au moment de la découverte des Alpes : Saussure. Il est né à Concles près de Genève le 17 février 1740. Il est issu d'une famille de réfugiés protestants venus de France mi XVI^{e} siècle. Il entreprend son premier voyage en 1760 au Mont-Blanc. C'est le 3 août 1787 que Saussure atteint, avec son équipe, le sommet. Le massif est pour lui un objet de fascination. Il décrit cette ascension dans son premier volume de *Voyage dans les Alpes,* évoqué précédemment, en 1779. C'est une pointure non négligeable quant à la conquête du Mont Blanc. Il serait le premier à avoir réussi l'ascension du Mont Blanc, en 1787. Nous disons ici « il serait » car il y'a ici controverse. En effet, le 8 août 1786, Balmat et Paccard, parviennent enfin au sommet. L'ascension de Saussure est cependant plus « médiatisée ». Elle relève de l'exploit à l'époque. On relate que c'est le premier à avoir atteint le sommet du Mont-Blanc dans de nombreux écrits. Il entreprend son premier voyage en 1760 au Mont-Blanc. C'est le 3 août 1787 que Saussure atteint, avec son équipe, le sommet. Le Mont-Blanc est en effet pour lui un objet de fascination.

Comment s'opère le processus d'appropriation de l'Oisans? Détient il, lui aussi, trois phases, des premiers pas de l'homme à la conquête des sommets, montant ainsi en altitude? Nous l'avons vu, la première phase, celle des premiers pas de l'homme en Oisans, est quelque peu différente pour la découverte des Alpes suisse et celle de l'Oisans, excepté, bien entendu, l'aspect chronologique.

La phase d'exploration de l'Oisans : la première moitié du XIX^{e} siècle.

Les ressources d'ordre minéralogiques et botaniques attirent les naturalistes dans l'Oisans dans le contexte des Lumières. Ces dernières s'éteignent avec la Révolution Française, laissant place au mouvement culturel qu'est le Romantisme. La découverte des Alpes perdure à travers le romantisme. Quelques décennies après la Révolution Française, nait une nouvelle phase d'appropriation de l'Oisans, celle de l'exploration du territoire. Qu'est ce que l'exploration alpine ? Il s'agit de découvrir la montagne, tant dans son milieu naturel que dans sa société. On ne parle pas encore de conquête de sommets, bien qu'ils

soient fortement présents dans les représentations. Cette exploration est menée dans un premier temps par les anglais. Plus tard d'autres facteurs entrent en compte comme par exemple la volonté du Conseil Général de faire découvrir l'Oisans à un plus grand nombre, cela par le biais des guides de voyages. Deux types de sources s'offrent à nous: d'une part les gravures des explorateurs anglais, qui propulsent l'Oisans sur la scène internationale et d'autre part les gravures issues des guides de voyages de personnalités locales. Ces dernières, sous l'invective du Conseil Général, ont pour but de donner à travers leurs écrits, une meilleure image de l'Oisans. Ce phénomène reste cependant au niveau local. Nous allons aussi analyser comment cette phase est une passerelle entre les premiers pas du voyageur dans l'Oisans, où les sommets terrifient encore, et la volonté de conquête de ces derniers, au cours de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. C'est pendant la première moitié du XIX^{e} siècle que le plus de représentations de la montagne, tant littéraire qu'artistique, paraissent.

Donner une image positive de l'Oisans : une volonté des autorités locales

Explications de cette volonté

Par rapport aux « glacières » de Suisse et de Savoie ou tout simplement par rapport à l'intérêt qui leur est porté par l'ensemble de la société, l'Oisans reste, au début du XIX^{e} siècle, oublié. C'est dans un but bien précis que les premiers guides de voyages sur l'Oisans sont réalisés. Ceux d'Aristide Albert et de Roussillon sont des ouvrages précurseurs dans le genre, au niveau de la description de l'Oisans.

En effet, à partir des années 1850, les élus dauphinois cherchent à faire découvrir l'Oisans pour l'ouvrir au tourisme. Cette institution dauphinoise veut réparer l'oubli de ce massif dans la découverte des Alpes au cours des décennies précédentes. Dans le même temps elle s'est rendu compte de l'attrait que peut procurer le massif de l'Oisans. En le faisant découvrir le massif peut devenir une ressource économique pour le Dauphiné, tout comme le Mont-Blanc l'est pour la Suisse et la Savoie. En 1847, le conseil municipal de Grenoble propose donc un prix d'encouragement en nominant le meilleur « guide de voyage dans le département de l'Isère ». Cette proposition est renouvelée en 1863. Deux concurrents principaux se démarquent, le docteur Roussillon avec le *Guide du voyageur dans l'Oisans* et Aristide Albert avec *l'Essai descriptif sur l'Oisans*.

L'ouvrage de ce dernier parait un an avant celui de Roussillon. En ce sens, il est précurseur sur la découverte des Alpes dauphinoises. Au cours de l'introduction, Albert se

rappelle un texte qu'il a écrit quelques années auparavant où il regrette le peu de cas que les touristes font du Dauphiné, par rapport à la Suisse. Il attribue une partie de cette méconnaissance à l'absence de littérature sur la région. Bien que futur concurrent, il y reconnaît la qualité d'un des ouvrages de Roussillon, *Essai historique et statistique, mémoire présenté à la société statistique de l'Isère, 4 avril 1846*[55]. Cependant, il appelle encore de ses vœux une « émouvante odyssée sur nos Alpes françaises » pour « éveiller fortement la curiosité et préparer les voies à la légitime admiration ». Il ne le dit pas, mais on peut penser qu'il attribue ce rôle à l'ouvrage qu'il est en train d'écrire. Les villages traversés sont l'occasion d'une évocation des charmes et des richesses du pays, complétée de quelques faits historiques, de notes sur les mœurs, la géographie ou l'histoire naturelle, le tout agrémenté de considérations au ton très personnel sur la méconnaissance du Dauphiné, l'émigration ou le charme des jeunes filles. Fidèle à son style, Aristide Albert s'attache plus à faire une description spirituelle et légère, mais parfois grave, de l'Oisans qu'une œuvre d'érudition. Remarquons que la haute montagne est particulièrement absente de cet ouvrage.

L'œuvre de Roussillon, quant à elle, est à la fois similaire dans le style mais différente. Elle connaît d'emblée un large succès. En effet, elle constitue un véritable témoignage pour notre mémoire. Cela tant dans la description sur la situation de l'Oisans, tant dans l'image que l'auteur veut promouvoir de cette dernière que par les indications historiques, géographiques, climatiques etc. qu'il nous donne sur l'Oisans. Ainsi Roussillon se propose de nous faire découvrir toutes les vallées de l'Oisans, leurs villages, leurs sites, leurs monuments caractéristiques, etc. tandis que l'ouvrage d'Aristide Albert, bien qu'intéressant au niveau des descriptions, s'en tient à la vallée de la Romanche. C'est pourquoi nous avons choisi d'étudier le guide du docteur Roussillon.

Le docteur Roussillon et son Guide du voyageur dans l'Oisans, un rôle clef quant à l'attractivité de l'Oisans

Roussillon, est docteur au Bourg d'Oisans. Son guide est un ouvrage historique sur l'Oisans, c'est-à-dire dans sa définition la plus stricte. Entendons par là la description de la région géographique et historique qui correspond au bassin de la Romanche et de ses affluents soit les cantons de Bourg d'Oisans et de la Grave. Il y dépeint à plusieurs reprises les sommets qui sont encore perçus comme effrayants. Cet ouvrage est édité avant l'entrée

[55] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Essai historique et statistique, mémoire présenté à la société statistique de l'Isère, 4 avril 1846*, imp. De prudhommes, Grenoble, 1847

en scène en masse des touristes et des alpinistes dans l'Oisans. Roussillon dénonce, dès la première page de son ouvrage, l'attrait conformiste des touristes pour la Suisse :

> C'est à la Suisse, c'est aux Alpes qui la parcourent, qu'ils vont presque exclusivement demander les plaisirs et les émotions de ces scènes sublimes. Comme si les Alpes n'existaient que pour la Suisse seule, ou que la nature réservant à cette contrée toute sa magnificence lui eut assuré le monopôle de l'admiration publique[56].

Cependant l'auteur est, malgré lui influencé par cette mode pour les Alpes de Suisse puisqu'il s'en sert à de nombreuses reprises au cours de son ouvrage comme outil de comparaison. En voici un exemple : « Le Dauphiné, qui peut s'appeler la Suisse française, possède aussi son Oberland. » Cette Oberland est pour lui, au niveau du Dauphiné, l'Oisans. Cependant, à part le fait de posséder tous deux des glacières et donc d'être qualifié de haute montagne les deux entités ont de fortes différences de climat, de relief etc. L'Oisans est comparé aux montagnes suisses car les voyageurs qui les parcourent dès le début du XVIII^{e} siècle et les représentations qu'ils en donnent caractérisent le début de la découverte des Alpes. Ils sont les précurseurs de ce mouvement, dans lequel l'Oisans s'inscrit.

L'objectif de l'ouvrage, est de vanter les mérites de l'Oisans. Ce dernier ressort clairement tout au long de la description de l'Oisans par Joseph-Hyacinthe Roussillon, où l'auteur n'est pas avare d'hyperboles pour louer les richesses de l'Oisans. Parmi ces nombreuses louanges, voici un extrait:

> Que la Suisse ait de beaux paysages, nul ne peut le contester. Mais pourquoi l'administration est elle si exclusive pour elle ? (…) Pourrait elle ne pas accepter, à cet égard, le jugement de la nation anglaise, juste appréciatrice du beau, et qui assure aux sites de l'Oisans la supériorité du grandiose sur ceux de beaucoup d'autres contées semblables en Europe, généralement visitées pour leur beauté pittoresque.[57]

Ici, le but de l'ouvrage est quasiment clairement énoncé. En effet, il s'agit de faire aimer et apprécier la grandeur de l'Oisans, qui provoque en premier lieu une réaction d'effroi, au détriment du pittoresque, notion qui s'assimile plutôt à la Suisse et qui provoque chez le voyageur un enthousiasme pour les grandes scènes de la nature. Il tente d'exalter la nature mais elle n'est pas encore vu comme grandiose, ceci viendra un peu plus tard.

Malgré le peu d'intérêt de l'ensemble de la société pour l'Oisans, les autorités locales commencent à trouver en ce dernier un attrait nouveau mi XIX^{e} siècle. L'ouvrage

---

[56]Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans*, Grenoble, imp. Maisonville, 1854, op.cit.p.2

[57] Roussillon (Joseph-Hyacinthe),op.cit.p.3

de Roussillon, de par ses descriptions, réussit d'une certaine manière à redorer le blason du massif.

Le rôle des Anglais dans le mouvement de découverte et d'exploration de l'Oisans

A côté du rôle des locaux mettant avant les richesses de l'Oisans, des voyageurs étrangers participent eux aussi au mouvement d'exploration alpine dans l'Oisans. Il s'agit des Anglais qui ont déjà posé leurs jalons au Mont-Blanc.

Comparaison avec le rôle qu'ils ont eu en Suisse

Contrairement à la Suisse, l'engouement des Anglais pour cette partie des Alpes est plus tardif. A partir de 1830 environ ce sont les glaciologues qui retiennent l'attention. Le mouvement commence en Suisse. Entre autres savants émérites, James David Forbes consacre de nombreuses études aux glaciers, et pour cela n'hésite pas à réaliser de véritables ascensions en haute montagne. C'est un des précurseurs de l'alpinisme et de son âge d'or, qui a lieu quelques décennies plus tard.

Précédemment nous avons montré que les Anglais, par le biais de William Windham notamment, détienne un rôle clef dans le mouvement de découverte des Alpes, tant dans la phase d'exploration que de conquête du Mont-Blanc. Au niveau du massif de l'Oisans, le cas est cependant quelques peu différent. En effet, ils ne sont pas les premiers à se rendre dans le massif de l'Oisans après 1800. Cependant, en ce qui concerne le mouvement d'exploration alpine, ils jouent un rôle important.

James-David Forbes

Parmi les Anglais qui ont participé à l'exploration alpine de l'Oisans, deux sont à mettre en avant. Tout d'abord, James David Forbes. Né en 1809, c'est un physicien d'origine écossaise dont les travaux sur la conduction de la chaleur et l'écoulement des glaciers font de lui un physicien émérite et célèbre au niveau international. Forbes voyage plusieurs fois en Suisse et en Savoie. De ce voyage il publie en 1843 *Travel in the Alps*. Venu en pèlerinage sur les lieux sanctifiés par les martyrs vaudois, Forbes découvre le massif de l'Oisans en 1841. Il publie de ce voyage, en 1853, *Norway and its Glaciers*, présenté précédemment, qui comporte de nombreuses gravures. Un passage est réservé à la représentation des sommets de l'Oisans. James David Forbes est en 1839 un des premiers Anglais à parcourir l'Oisans. Il revient en 1841. Il publie ses impressions dans la *Revue des*

Alpes en 1858. Il est l'élément déclencheur de l'intérêt porté par les Anglais pour l'Oisans. En effet, son ouvrage connait un grand succès en Angleterre. Une soixantaine d'Anglais investissent alors l'Oisans. Il est important, en ce qui concerne le rôle des Anglais, de faire la différence entre l'exploration alpine et la conquête des sommets. En effet, les anglais visitent très tôt l'Oisans, mais non dans le but de conquérir les sommets.

Brockedon et le Dauphiné

William Brockedon est né en 1787 près de la ville de Devon et mort à Londres en 1854. Après avoir suivi les traces de son père en devenant horloger, il s'oriente rapidement vers la peinture et le dessin, domaine dans lequel il devient vite célèbre. Dans les années 1820, il parcourt les Alpes. Il aurait traversé les Alpes cinquante-huit fois, passant par plus de quarante cols différents. Fruit de ses voyages dans les Alpes, il fait paraître un premier ouvrage entre 1827 et 1829, *Illustrations of the Passes of the Alps*[58]. Devant le succès rencontré, il publie en 1833 le fameux *Journal of Excursions in the Alps*[59].

Le 5 septembre 1824, Brockedon, qui est un artiste de talent quitte Turin en direction de Grenoble accompagné de William Clarkson Stanfield, un ami peintre. Ils sont accompagnés de Jean Garda, propriétaire de l'auberge des *Trois rois* à Chatillon dans le Val d'Aoste, qui accepte de les conduire tout au long de la route. Il voyage avec une sorte de cabriolet qui appartient au guide. Entre autre ils franchissent le col du Montgenèvre et arrive à la ville de Briançon au soir du 7 septembre. Stanfield décide alors de rejoindre Grenoble par Embrun et Gap en compagnie de Guarda, tandis que Brockedon poursuit sa route par les vallées de la Guisanne et de la Romanche accompagné d'un guide anonyme et d'un cheval de bât. Le lendemain il arrive à la Grave après avoir passé le col du Lautaret. Descendant la vallée de la Romanche il dort à Bourg d'Oisans avant de rejoindre Grenoble, le 10 septembre. C'est grâce au journal de voyage que Brockedon a tenu pendant ce périple mais aussi aux dessins qui serviront de bases à de multiples gravures, qu'il nous apporte ainsi un témoignage de taille sur la façon de percevoir et de représenter l'Oisans à l'époque. Le voyage continu par la suite pour les deux amis à travers les Alpes, en terme d'exploration alpine, mais nous nous arrêtons à ce niveau. A travers son journal et ses descriptions il fonde le stéréotype du regard du voyageur anglais du XIX^{e} siècle. On y

[58] Brockedon, *Illustrations of the Passes of the Alps by which Italy communicate with France, Switzerland and Germany*, London, 1838.
[59] Brockedon (William), *Journals of excursions in the Alps, the Pennines, Graian, Cottian, Rhetian, Lepotian and Bernese*, London, J.Duncan,1833

décèle une admiration extraordinaire pour la nature accompagnée accompagnée d'une attitude détachée et parfois méprisante sur les hommes, à travers un jugement durablement négatif sur la vie les coutumes et les habitudes de certains habitants.

Parmi les grands noms, à côté de celui de Forbes et Brockedon : Coolidge, T.G Bonney, William Matthews, Edward Whymper, etc. Avec les Anglais, une autre vision de l'Oisans est transmise. Moins effrayant, le chaos devient en effet merveille à travers leurs représentations.

Les autres protagonistes de l'Oisans dans la première moitié du XIX^{e} siècle

Influence du romantisme ?

Au début du XIXe siècle, l'Europe est influencée par le contexte culturel du Romantisme. Afin de comprendre ses impacts sur les représentations que les divers types de voyageurs font de l'Oisans, il est important de faire un point sur ce mouvement culturel.

Le Romantisme est un courant artistique qui touche toute l'Europe et donc la France aussi entre 1820 et 1848, c'est-à-dire sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Elle voit le jour en réaction à la régularité classique, courant littéraire de la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, jugée trop rigide et le rationalisme philosophique des siècles antérieurs. Il s'esquisse par la valorisation du « je » et du « moi » afin de faire connaitre ses expériences personnelles et faire cesser cet aspect fictif autour attribué aux poètes et romans. Il se caractérise aussi par une volonté d'explorer toutes les possibilités de l'art afin d'exprimer l'extase et les tourments du cœur et de l'âme. C'est une réaction du sentiment qui l'emporte sur la raison, exaltant le mystère et le fantastique et cherchant l'évasion et le sentiment dans le rêve, le morbide et le sublime, l'exotisme et le passé. Ces valeurs esthétiques et morales nouvelles ne tardent pas à influencer d'autres domaines, telle la peinture et l'art. Ainsi, l'Oisans, de par sa variété de paysage, des vallons agréables à ses « noirs pics » attire les peintres et poètes romantiques. La montagne est en effet un terrain propice pour représenter le paysage selon les catégories esthétiques du sublime et du pittoresque, propre au romantisme. Ces deux catégories esthétiques nouvelles seront analysées au cours de notre étude.

Le Romantisme n'est pas sans influencer la vision qu'ont de la montagne les explorateurs voyageurs. L'impact de ce mouvement culturel apparait clairement à travers le guide de Roussillon sur l'Oisans. Il est important ici de s'arrêter un instant sur ce dernier afin de comprendre non pas comment le romantisme transparait dans la vision que les

voyageurs donnent de la montagne mais plutôt de quelle manière le contexte romantique a pu être un facteur qui pousse les hommes de la société contemporaine à vouloir découvrir, via l'exploration alpine, un nouvel objet d'étude, qu'ils s'approprient ainsi.

On remarque en effet dans l'écriture du *Guide du voyageur dans l'Oisans* l'empreinte du romantisme. Son style est fait de périodes charpentées et balancées, de termes recherchés et parfois archaïques. Cependant cette écriture a son charme, c'est à dire celui des remarquables calligraphies du siècle passé que l'on retrouve aussi bien dans les peuples des montagnes que dans les milieux lettrés, le charme du romantisme qui imprègne aussi bien la littérature et les gravures. On trouve à chaque page des exemples caractéristiques de cette écriture influencée par les écrivaines de renom, de Rousseau à Châteaubriand en passant par Victor Hugo. Par exemple, il se complait dans le goût du contraste :

> Nulle part on ne voit un tel mélange de fertile campagne et de roches abruptes, de glaciers et de prairies, de forêt et de monts dépouillés. A côté de sites pleins de grâce et de vigueur, se montrent des lieux tristes et sauvages (…) Souvent des tableaux de l'effet le plus suave sont opposés à des scènes de désolation et d'effroi.[60]

Du côté de l'Angleterre, ce ton romantique du récit est en train de s'estomper au profit d'une littérature d'action sobre, directe, teintée d'humour. En France la littérature pittoresque va encore connaitre de beaux jours avec Michelet par exemple.

En 1854 le décor est fait pour l'exploration alpine. Les gîtes et modestes hôtelleries sont inventoriés. Une autre phase de « découverte » des Alpes attend l'Oisans, celle de la conquête des monts. La Suisse correspond à la période de la découverte des Alpes, pendant les Lumières tandis que la découverte des sommets du Dauphiné correspond quant à elle à l'époque romantique et aux prémisses du tourisme.

Les guides issus de l'Oisans et exclusivement de ce massif sont des personnages à ne pas négliger dans ce mouvement d'exploration alpine. Roussillon en fait mention, toujours dans son ouvrage *Guide du voyageur dans l'Oisans*.

Voyageurs locaux ou issus de contrées lointaines ?

Le capitaine Durand, en 1828 et 1830, gravit le Pelvoux, découvrant ainsi un point culminant oublié qu'on appellera les Ecrins. Cependant, l'ascension du Pelvoux et du Goléon ne font pas partie de l'activité touristique.

[60] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans*, Grenoble, imp. Maisonville, 1854, op.cit.p.5

Outre les Anglais et les voyageurs locaux, d'autres types de personnalités participent à ce mouvement d'exploration alpine. Parmi eux, Isidore-Justin-Séverin Taylor, dit le baron Taylor. Il est né à Bruxelles en 1789 et est mort à Paris en 1879. C'est un auteur dramatique, précurseur du mouvement romantique, homme d'art et philanthrope français. Ce pourquoi nous parlons de lui dans ce mémoire est pour son œuvre sur les Alpes, qui parle aussi de l'Oisans. Il s'agit de *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*[61], publié en 1854. A travers cet ouvrage nous détenons un exemple de livre illustré qui montre la façon de voir le paysage des Alpes par les Européens, cela sous l'influence et le point de vue des romantiques.

Succède à la phase d'exploration, la troisième phase d'appropriation de l'Oisans. Il s'agit de la conquête des sommets qui, pour le cas de ce massif, n'ont pas encore été marqués par l'homme.

La conquête des sommets de l'Oisans, dernière phase d'appropriation de l'Oisans

Une particulière difficulté d'accès aux sommets

L'accès aux sommets est difficile. Elie de Beaumont est géologue mais aussi entre autres nobles titres, respectivement professeur à l'école de Mines et président du Conseil général des mines. Il parle de cette difficulté d'accès aux sommets quelques décennies plus tôt dans son ouvrage *Fait pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*[62]. En effet, il propose un autre chemin pour arriver à Saint Christophe et à la Bérarde par une autre voie que celui qui longe le torrent du Vénéon. C'est une entreprise difficile et hasardeuse, même lorsque le temps est propice. En effet les cimes et les crêtes les plus élevées de l'Oisans forment un cirque rocheux qui entoure presque circulairement la Bérarde. A l'exception de l'ouverture par laquelle les eaux du Vénéon s'écoulent vers le Bourg d'Oisans, les cirques ne présentent que quelques petites échancrures. Parmi elles, le col de la Pisse, qui conduit directement à Valjouffrey. Il y'a aussi un passage qui conduit du Lautaret à la Bérarde par le vallon de Larp d'où sort une des sources de la Romanche. Le sol des passages pour aller à la Bérarde présentent un profil escarpé vers ce village. A l'intérieur de l'ouvrage d'Elie de Beaumont plusieurs carte. Parmi elle une qui présente la coupe de la montagne, où on

[61] Taylor (Isidore-Justin-Séverin), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Imp. de Firmin Didot Frères, 1854

[62] Beaumont (Elie de), *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*, extrait des *Annales des Mines*, tome V, Carilian-Gouery, Paris, 1834

peut apercevoir les différents sommets.[63] La position de la Bérarde y est indiquée, en figurant par une ligne ponctuée, une verticale supposée élevée au centre de ce hameau. Un peu à gauche on aperçoit dans le lointain la pointe du massif du Grand-Pelvoux, symbolisé par la pointe des Arsines (ou pointe des Ecrins) qui est la plus élevée de tout le groupe puisqu'elle s'élève à une hauteur de 4105 mètres. Plus à gauche nous avons la montagne d'Oursine et plus à gauche encore, sur le côté du dessin, la cime, en forme de crête de coq, de l'Aiguille du Midi de la Grave, dite la Meije. Elle s'élève quant à elle à une hauteur de 3985,6 mètres. Elle est située entre Arcines et les Etages.

Pour Elie de Beaumont,

> Les montagnes de l'Oisans ne présentent, il faut en convenir, que des beautés géologiques : le voyageur ordinaire n'y trouvera que de belles horreurs. Il y cherchera vainement ces paysages, à la fois gracieux et grandioses, qui l'attirent à si juste titre à Grindelwald ou à Chamouny.[64]

Il rejoint ainsi ici les avis des hommes des Lumières sur l'Oisans, évoqués précédemment. Quelle analyse fait-il de ce rejet ? Je cite :

> Le fond des vallées est trop élevé pour que la végétation puisse embellir de son luxe les bases de leurs flancs glacés. Quelques maigres pâturages y cèdent bientôt la place à la neige ou à la roche nue ; quelques trembles, quelques frênes parsemés ombrages presque le vallon de la Bérarde. La Combe de Malaval et les vallons de Beauvoisin et d'Entraigues sont entièrement nus. Des bois de Mélèze mal fournis. Les neiges et les glaciers de ces montagnes sont leurs seules décorations et il faut se donner quelques peines pour atteindre d'où on est une reculée suffisante pour les bien voir. Moins hautes sans doute que le Mont Blanc (…) les montagnes de l'Oisans paraissent sans doute bien moins hautes qu'elles ne sont, à cause de l'élévation absolue des vallées, et à cause de leur encaissement qui ne laisse voir les cimes que d'un petit nombre de points. Il faut essayer d'y monter pour bien se persuader qu'elles son hautes, et même alors l'œil à peine à se rendre au témoignage des jambes. Il ne trouve pas (…) les vastes développements de quelques parties des Alpes, de la Suisse et de la Savoie. Il ne rencontre que des contours polygonaux, des lignes brusquement brisées, qui donnent à tout l'ensemble un air fragmentaire et petit.[65]

Cette comparaison avec le Mont-Blanc est dans ce premier temps négative pour l'Oisans. Cependant, dans une deuxième partie, Elie de Beaumont souligne les quelques aspects positifs qu'il trouve au sein de l'Oisans, et pas seulement du point de vue du géologue. En effet,

> Mais aussi quelle instruction pour l'observateur, dans ces profils en deux ou trois temps ! Transporté au pied de ces murailles, de ces obélisques, dont chaque face est souvent une fente unique de quelques centaines de mètres de hauteur, quel géologue de cabinet songerait à plaider en leur présence la cause de l'influence exclusive des agents qui opèrent sous nos yeux ? On voit dans le cours des choses beaucoup d'effets semblables à une nature que nous décrivons ici, mais ils sont beaucoup plus petits et ce

[63] Cf. figure n° 1 et 2, Volume II
[64] Elie de Beaumont, op.cit. Préface
[65] Op.cit. Ibid. Préface

n'est pas par analogie, en raisonnant du petit au grand, qu'on peut s'en servir pour remonter à l'origine de ceux que nous parlons.[66]

Ainsi, Elie de Beaumont note la spécificité de l'Oisans par rapport à l'ensemble des Alpes et plus précisément du Mont Blanc. Le massif est certes moins attrayant que le Mont-Blanc mais dégage des intérêts divers, outre celui des géologues et des naturalistes. A cette époque, ces sommets deviennent un attrait majeur, cela après la phase de découverte alpine évoquée précédemment.

Description des événements

La conquête des sommets de l'Oisans est tardive par rapport au reste du mouvement de découverte des Alpes. Cependant, ces caractéristiques font de cette dernière une des particularités de l'Oisans. La montagne est un espace critique. L'ascension, et plus généralement les rapports à la montagne, sont le moyen d'établir des différences, de justifier un ordre social. En somme, la géographie et l'histoire symbolique servent de support à une sociologie imaginaire. Henri Ferrand, au début du XX^{e} siècle, décrit la vague de conquête des sommets de l'Oisans dans son ouvrage *Les Alpes dauphinoises : l'Oisans et la région de la Meije, du Pelvoux et de la barre des Ecrins, la Grave, le Lautaret, la Bérarde.* En ce qui concerne cette partie, nous nous sommes largement inspirés de son récit pour décrire la vague de conquête des sommets.

Le capitaine Durand et le Pelvoux, origine d'une vague de conquête ?

Comme dit précédemment, le capitaine Durant gravit le premier les sommets de l'Oisans dans le but de les cartographier. Il réalise l'ascension du Pelvoux, ascension difficile qui transforme cependant la vision qu'il a de la montagne. D'après les notes laissées par cet officier[67] il a mis vingt heures de Ville-Vallouise au sommet rocheux, haut de 3937,59 mètres, sur lequel il érige un signal, le 6 août 1830. Une tempête de neige l'oblige à rester trois jours. C'est une ascension qui est inspirée par les sciences et non par l'amour des montagnes. En 1848 Victor Puiseux cherche à son tour à gravir les sommets. A la base, le but de son voyage est d'ordre botanique. Il est professeur de la faculté des sciences à Besançon. Arrivé à Ville Vallouise il entend parler de l'ascension de Mr Durand. Il retrouve un des guides de la première expédition, Barnéou. Ainsi, le 9 août 1848, seul avec ce dernier, il l'escalade à son tour. Voyant du signal un sommet neigeux un peu supérieur, il s'y rend et atteint ainsi le point culminant du Pelvoux, à 3954 mètres.

[66] Op.cit. ibid. préface
[67] Notes que le lieutenant colonel Arvers a publié en 1887

Dans la lettre qu'il adresse le 28 janvier 1877 à Guillemain, que celui-ci publie en 1898 dans *les Annales des Alpes*, Puiseux mentionne qu'il remarque au nord-ouest, à quelques kilomètres, une cime plus élevée. Cette remarque s'apparente à la première manifestation de la barre des Ecrins.

Les Anglais et la conquête des sommets

Pendant des décennies, la seule vue de la Meidje suffit à décourager les touristes. Lorsque les grimpeurs anglais, formés à l'école des grands pics de la Suisse, commencent à aborder le massif de l'Oisans, c'est le Pelvoux qui est l'objet de leurs premiers efforts. Le 6 août 1861, Whymper et Mac Donalds en font la troisième ascension avec un français, Jean Reynaud. Cette fois la Barre des Ecrins et plus précisément la pointe des Arsines attire leur attention. L'année suivante Tucket attaque directement la cime et lui donne, le 12 et 16 juillet, deux assauts infructueux. Revenus en Oisans en 1864, avec deux nouveaux compagnons, Moore et Walker, et sous la conduite du meilleur guide de l'époque, Michel Croz, Whymper arrivant de Maurienne par l'aiguille de la Saussaz est frappé par la grandiose vision des dentelures de la Meije et cède un instant à leurs attractions. Le 23 juin il réalise la première ascension de la Meije. En effet, il passe le premier passage de la brèche de la Meidje à la base occidentale de l'aiguille. Cependant, de ce côté-là, il est confronté à son inaccessibilité. Le 25 juin Whymper conquit ainsi la barre des Ecrins. Par la suite, les Ecrins seront vite vaincus.

L'Oisans est alors à la portée de tous et est bien vite sillonné par les voyageurs et ses sommets escaladés les uns après les autres. La pointe des Grandes rousses, la vallée d'Arves et l'Etendart en Oisans succombent en 1863. La cime de l'Ailefroide, de 3959 mètres, troisième en hauteur des crêtes du massif, est vaincue en 1870. Cependant, l'homme subit tout de même des défaites. Par exemple la même année, l'alpiniste subit la défaite du Râteau, qui culmine à 3754 mètres.

Coolidge et Miss Breevort

Le 28 juin 1870, Miss Breevort et Coolidge font l'exploit d'atteindre le sommet de la Meije, par le pic central, qui s'élève à 3970 mètres. En 1874 Coolidge réalise la première ascension de l'Aiguille centrale d'Arves, à 3509 mètres, celle du pic de la Grave, 3673 mètres et en 1875 celle de la Roche de la Muzelle, 3459 mètres. Mais une autre pointe de la même montagne, reconnue plus haute, est toujours inexplorée. L'attention est donc par la suite attirée sur cette dernière. Elle excite notamment de par son caractère

inaccessible. Cependant, l’homme parvient à prendre le dessus sur la nature et, le 16 août 1877, elle est vaincue par Castelnau. Ce dernier est en grande concurrence avec Duhamel sur ce sommet.

Cette ascension marque la fin de vague de conquête des sommets. Par la suite, l’homme se tourne vers d’autres sommets, ou tente d’explorer les arêtes et autres domaines de l’Oisans.

Ainsi, la découverte de l'Oisans se termine fin XIX^{e} siècle avec la conquête des sommets, laissant ensuite place à l'alpinisme, marqué entre autre par la naissance du C.A.F. (Club Alpin Français). Il est important de parle de cette période dans cette étude car elle est l'aboutissement des deux autres et fait partie du mouvement de découverte de l'Oisans. Cela nous permet ainsi de comprendre, en comparaison avec les Alpes de Suisse, le processus de d'approche et d'appropriation d'un milieu nouveau. La gravure est un des modes de représentation principal de ce milieu nouveau.

Conclusion de la partie 1

La première partie a donc une portée chronologique, est un repère pour comprendre et apprécier davantage la suite du mémoire. Elle fixe le lieu de l'étude, l'Oisans, en comparaison continue avec les Alpes suisse. La période étudiée en ce qui concerne le massif commence dans les années 1770 et se termine en 1860. Cependant, s'inscrivant dans le mouvement général de découverte des Alpes, qui débutent dans la deuxième moitié du milieu du XVIII^{e} siècle, les limites chronologiques du mémoire sont donc plus étendues et correspondent à deux visions de la haute montagne chez le voyageur. Ainsi, les différents stades d'une forme d'appropriation de la montagne ont été mis à jour. L'exploration alpine concerne la première moitié du XIX^{e} siècle. La conquête des sommets concerne davantage la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. La phase essentielle dans la découverte de l'Oisans est celle de l'exploration alpine, période où s'opèrent les changements de perception de l'Oisans, en comparaison avec les premières approches scientifiques. C'est cette dernière sur laquelle s'appuient les gravures. Il s'agit là d'une toute autre forme d'appropriation du territoire.

Partie 2

-

Les représentations de la haute montagne : histoire, construction, techniques et approche artistique

Le but de cette partie est centré sur l'analyse de la gravure. En effet, dans un premier chapitre nous en expliciterons les caractéristiques, au côté de celle de l'objet qu'elle représente, c'est-à-dire le paysage. Dans un deuxième chapitre nous verrons comment les gravures portent la marque du milieu naturel et de la société présente sur le territoire. Elles nous procurent ainsi un témoignage du milieu de haute montagne à l'époque. Enfin, dans un troisième chapitre, nous analyserons le discours le plus évident donné par les voyageurs lorsqu'on analyse les sources et principalement les gravures: celui portant sur l'art qui traduit une approche esthétique de la montagne

Chapitre 4 – La notion de paysage à travers les gravures

Le but de ce chapitre est d'analyser les principales caractéristiques des représentations des paysages de l'Oisans au siècle des Lumières puis du Romantisme. Dans un premier temps nous montrerons les principales caractéristiques de la gravure au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle, en comparaison avec d'autres modes de représentations de la montagne tel la peinture et la photographie, qui apparait à la fin de la période étudiée. Par la suite nous montrerons, à travers l'étude des gravures, comment la montagne peut être analysé à partir de son paysage, ou plutôt de ses paysages. Ces derniers possèdent leur propre histoire à travers les âges, histoire qui transparait à travers les représentations qu'en donnent les voyageurs. Ensuite, en nous appuyant sur les réflexions d'historiens, géographes, ou encore philosophes nous expliquerons quelles sont les différentes théories émises autour de la construction du paysage.

La gravure, mode majeur de la représentation iconographique de la montagne

En parcourant les montagnes de Suisse, de Savoie puis du Dauphiné, les touristes veulent en ramener les souvenirs des beautés découvertes. Pour répondre à une énorme demande, les paysagistes appelés « védutistes », sont contraints de fabriquer des estampes en série, qu'ils colorient parfois une à une. La gravure trouve son essor dans ce mouvement culturel en temps que support de la représentation de la montagne.

Le XVIII^{e} siècle : la gravure à l'honneur

La gravure est un genre qui symbolise la représentation des Alpes lors de sa découverte. C'est une technique à la fois nouvelle et ancienne. Les représentations, telles que les gravures, sont des cadres sociaux de la perception. Ce système de représentation varie suivant les individus, groupes sociaux, cultures et époques, en fonction de l'expérience et de l'histoire de chacun. La gravure est à la base un document pédagogique et de vulgarisation. C'est un art spécifiquement français il se répand dans toute l'Europe. Les « connaisseurs » les collectionnent et manifestant ainsi leur goût du luxe. Au XV^{e} et XVI^{e} siècle, on utilise le bois gravé comme support pour la gravure, ce qui donne en résultat des images assez frustres. Au XVII^{e} siècle les gravures traitées au burin et à l'eau forte sont de plus en plus fréquentes. Ces techniques donnent des images beaucoup plus fines. Le XVIII^{e} siècle quant à lui est celui de l'estampe. En effet, elles sont produites à la

chaine dans les officines, sous la direction d'un maitre. Les compagnons se spécialisent et sur un même document, chaque composante est traitée par un artiste différent.

Le XVIII^{e} siècle est donc celui de la gravure, qui devient un mode de support de représentation des paysages de montagne à part entière, et y trouve là son essor. Comment réalise-t-on la gravure dans les officines, une fois le dessin fait?

Des procédés divers

Un travail qui relève de l'œuvre de plusieurs artistes

Pour réaliser une gravure, de son dessin sur place au travail dans l'officine, le résultat est soumis à une étroite collaboration. En effet nous avons un dessinateur, un amateur, qui est allé sur les lieux, d'où il a réalisé quelques croquis. Puis on a confie ceux-ci a un lithographe de métier qui les recopie sur la pierre, mais en les complétant, les agrémentant de personnage et de scène. Le plus souvent le lithographe ne se rend même pas sur place, il se contente de travailler dans l'atelier de l'imprimeur.

Les différentes techniques de gravures

Pour cette partie du mémoire nous nous sommes appuyés sur les descriptions de Maurice Wantellet, présentent au sein de son ouvrage *La Montagne Magique.* Il retrace l'histoire de la représentation du paysage de montagne au niveau de la peinture mais aussi de la gravure. Nous avons tout d'abord les procédés en relief qui consistent à tracer sur la surface d'un bloc de bois le dessin à reproduire. On creuse les blancs du dessin avec des gouges, des canifs. Et on « ménage » les parties correspondant aux noirs de l'image qui apparaissent ainsi en relief. Le bois est le matériau le plus employé, pour la gravure sur bois de fil et la gravure sur bois de bout.

A côté des procédés en relief, ceux en creux. Parmi ces procédés nous avons la gravure en taille douce directe, où l'artiste utilise une plaque de métal ou de cuivre qu'il creuse avec un burin. Elle est entièrement recouverte d'une encre assez grasse, puis essuyé avec un chiffon. L'encre ne reste donc que dans les creux. Une feuille de papier poreux légèrement humectée est posée sous la presse. L'encre retenue dans les sillons est absorbé par le papier. Par rapport à la plaque, le dessin est reproduit à l'envers. La gravure obtenue est très fine, toutes les nuances en sont possibles. Ainsi, le dessin semble plus spontané mais le nombre d'épreuves à tirer est très limité. Autre type de procédé en creux : la gravure en taille indirecte ou a l'acide. Cette dernière peut être réalisée avec l'eau forte, le

vernis mou ou l'aquatinte. L'eau forte est une technique qui consiste à recouvrir la plaque de cuivre d'un vernis protecteur ôté par le dessin de l'artiste. La plaque est ensuite recouverte d'acide qui attaque et creuse le cuivre dans les parties misent à nues par le dessin. L'artiste pose sur la plaque, recouverte d'un vernis mou, une feuille de papier sur laquelle il dessine normalement. La pression du crayon fait adhérer le vernis sur l'envers du papier. On retire la feuille. Un bain d'acide érode alors les parties du cuivre mises à nu. En ce qui concerne l'aquatinte, il s'agit de déposer une très fine poussière de résine légèrement surchauffé sur la plaque de cuivre. Elle est alors plongée dans l'acide, qui attaque le métal entre les grains de résine et lui donne une surface couverte d'une multitude d'aspérité. La plaque est nettoyée et le dessin est tracé à l'aide d'une pointe arrondie qui aplatit légèrement les aspérités obtenues. Après un premier tirage, le graveur recouvre la partie qui lui donne satisfaction de vernis et prépare de nouveau la partie qui ne lui convient pas. Ce procédé permet de nombreuses nuances du gris au noir et rappelle le lavis qu'il cherche parfois à contrefaire. Souvent, les artistes utilisent plusieurs techniques sur la même plaque : l'eau forte par exemple pour obtenir le dessin, l'aquatinte pour obtenir des dégradés. Tous les tirages en creux à taille douce se font entre deux cylindres. Le papier utilisé est assez épais et poreux. La pression exercée par la plaque de métal aplatit le papier et forme une « cuvette ».Ces diverses techniques donnent toutes des estampes d'une seule teinte. Pour obtenir plusieurs couleurs, l'artiste a le choix entre coloriage des gravures à l'aquarelle, encrage à la poupée ou l'impression par repérage

Le troisième grand type concerne les procédés à plat. Parmi eux, nous avons la lithographie. Il a connu un grand succès au XIX^{e} siècle. L'artiste emploie un calcaire à grain très fin sur lequel il dessine avec une encre ou un crayon gras. Un liquide à base d'acide nitrique est passé à la surface de la pierre qui l'attaque et la creuse légèrement sauf là où elle est recouverte par le dessin qui la protège. Il est nécessaire de graver autant de pierre et de faire autant de passages précis sur la machine que le nombre de couleurs désirées. Antérieurement, la mise en couleur s'effectue manuellement par coloriage ou par peinture à l'aquarelle. En 1796, l'allemand Senefelder découvre la lithographie. C'est un procédé qui consiste à graver une pierre calcaire qui, une fois ancrée, reproduis le dessin par simple application. Il présente le double avantage de faciliter les dessins en couleur, et de permettre un grand nombre d'impressions. Il a été introduit par Engelmann en France au début du XIV^{e} siècle. Bien que la qualité de reproduction soit inférieure à celle des techniques antérieures, ce procédé rapide et économique s'est rapidement généralisé,

concurrencé surtout par la gravure sur acier moins couteuse que la gravure sur cuivre. Cette évolution technique peut être observée tout au long de la période, c'est-à-dire de 1780 à 1786.

La peinture et la photographie, autres modes de représentation iconographique de la montagne: concurrence ou complémentarité ?

Différences majeures entre estampe et peinture

Pour réaliser une gravure, il y'a une partie dédiée à la peinture. Cependant si cette dernière n'est pas inscrite dans un des matériaux évoqué précédemment, il s'agit d'une simple peinture. Parmi celles représentant l'Oisans, les plus connues sont issue de l'*Album du Dauphiné*[68], de Cassien et Debelle. Bien que cet ouvrage soit majeur au niveau de la représentation du Dauphiné nous ne nous arrêterons dessus que sommairement. En effet les rares représentations de l'Oisans qui y sont présentes traitent plutôt des vallées et non des sommets. On tend plus à représenter, en peinture, la moyenne que la haute montagne, qui semble être un domaine réservé à la gravure Nous avons sélectionné trois peintures[69] sur l'Oisans, peintures reproduites dans l'ouvrage de Maurice Wantellet, *La Montagne Magique, les Alpes et les peintres,* 1992. Elles représentent des villages principalement des villages des hauts alpages de l'Oisans, tel Saint Christophe et Oisans mais aussi des vues de la vallée du Vénéon. Le cadre, avec les sommets autour, est intéressant ici.

Les objectifs et les points de vue semblent différents d'une technique à l'autre. En effet, pour Camille Dunant, le peintre ne devrait pas dépasser les lacs de montagnes. Il reprend les études de Töpffer[70] qui décrit les différents étages alpins que peut saisir le peintre.

Cependant, la peinture s'inscrit, parallèlement et parfois de manière complémentaire à la gravure, dans le mouvement de découverte et de représentation de la montagne.

---

[68] Cassien (Victor-Désirée) et Debelle (Alexandre), *Album du Dauphiné ou recueil de dessins représentant les sites les plus pittoresques, les villes, bourgs et principaux villages; les églises, châteaux et ruines les plus remarquables du Dauphiné, avec les portraits des personnages les plus illustres de cette ancienne province,* Grenoble, Prudhomme, imprimeur-libraire, rue Lafayette, 1839

[69] Cf. Illustrations n°17-19, p.21 à 23, volume II

[70] Rodolphe Töpffer est né le 17 janvier 1799 et décédé le 8 juin 1846. Très jeune, sur les traces de son père, il est attiré par la peinture, mais une affection des yeux l'oblige à changer de voie. En 1820, il fonde une école, utilisant des méthodes très actives, il amène pendant les vacances ses élèves dans les montagnes et notamment dans le Dauphiné. De ces expériences il rédige deux ouvrages: *Voyages en zig –zag*, illustré de ses propres dessins.

Apparition de la photographie à la fin de la période étudiée

A partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, un autre mode de représentation de la haute montagne apparait : la photographie[71]. Cependant, il s'agit d'un procédé qui, d'une part, dépasse de quelques peu la période étudiée, et d'autre part apporte un témoignage moins riche que la gravure. En effet, ce dernier est crée par la main du dessinateur, sa vision n'est pas objective. Cela rend son analyse aussi passionnante que complexe. La photographie, quant à elle, représente la montagne au moment où le cliché est pris, la vision donnée est donc plus objectif, seul l'angle de vue ne l'étant pas forcément.

Ainsi, la gravure serait le mode de représentation majeur du paysage de montagne au siècle des Lumières puis du Romantisme. Cependant, comment en est on arrivé a ce type de représentation du paysage ? Voici l'évolution historique de la représentation du paysage alpestre, qui permet de comprendre comment les contemporains de la société des Lumières et du Romantisme représentent la montagne.

La représentation du paysage de montagne, de l'Antiquité au siècle des Lumières.

Cette sous partie fait référence aussi référence à l'ouvrage de Maurice Wantellet, *La montagne Magique, les Alpes et les peintres*. En effet, il y étudie la représentation des paysages au niveau de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné. Au niveau chronologique, il remonte à l'Antiquité.

La genèse du paysage

Maurice Wantellet nous apprend que dans l'Antiquité, on peint déjà les paysages. On a en effet retrouvé quelques traces d'œuvres en Grèce et à Rome, mais à ce moment là les paysages ne servent alors que de décor à la scène décrite par l'artiste. La montagne en est généralement absente. En effet, comme vu au cours de la partie précédente, elle symbolise à l'époque le repaire du surnaturel soit divin, soit diabolique.

Le monde chrétien, quant à lui, s'intéresse très peu au paysage et les moines byzantins l'occultent complètement. Les préoccupations de la chrétienté, éloignées de ce monde, sont ailleurs. Il faut attendre la fin du XIII^{e} siècle pour retrouver en Italie avec Giotto, des paysages ayant quelques consistances plastiques et le XIV^{e} siècle pour apercevoir un espace en profondeur, mais leur rôle n'est autre que de remplir les arrières

[71] Cf. Illustration n°20, p 24, Volume II

plans de la composition. Au XV^e^ siècle, les artistes peignent parfois de petites natures pour montrer le labeur des hommes. Au XVI^e^ siècle, les artistes des pays germaniques contribuent à la naissance de paysages autonomes : goût de la topographie, vues perspectives cavalières.

Le XVII^e^ siècle

Dans la région des Alpes, et plus précisément du Dauphiné, qui est alors tenue à l'écart des courants artistiques, il faut attendre le XVII^e^ siècle pour avoir des représentations du paysage alpestre. En effet, on ne peint pas encore les paysages. De plus, les régions alpines n'attirent pas encore les peintres paysagistes. La montagne, pays rude, rebute l'homme, elle ne peut donc être belle. Cependant des artistes commencent à planter leur chevalet dans la périphérie des villes. Ils les dessinent soit dans un cadre grandiose soit de plus près en vues cavalières. Ces peintures sont remises aux rois ou aux puissants maitres des lieux représentés. L'artiste se veut pédagogue, il accompagne la vue d'un texte assez naïf, flatteur pour l'autorité.

Les changements opérés au XVIII^e^ siècle

L'esprit d'une société ne se transforme que lentement, sous l'impulsion de la philosophie, de la vie politique, de l'avancement des techniques, de l'évolution économique. La représentation du paysage se modifie parallèlement. Au début du XVIII^e^ siècle, l'homme vit encore loin de la nature. Le maniérisme, qui a profondément marqué les artistes français, représente plutôt des parcs ou des jardins bien organisés. Le paysage est alors un décor de théâtre qui prolonge l'architecture des bâtiments et des jardins. La nature n'est belle que domestiquée par l'homme et mise à son service. A part pour les paysages proches des monastères, la montagne n'est représentée que vue de la plaine.

Le retour à la nature est incarné par Jean-Jacques Rousseau et *La Nouvelle Héloïse*, paru en 1761, à l'apogée du siècle des Lumières. L'approche de la nature résonne comme une quête de liberté et la connaissance des villageois comme un appel à la fraternité. Cependant, bien que précurseur dans l'histoire du paysage de montagne, l'ouvrage de Jean-Jacques Rousseau dépeint un paysage de moyenne et non encore de haute montagne. Il y'a cependant un progrès quant à l'intérêt pour la paysage de montagne, qui s'inscrit dans le mouvement de découverte des Alpes. Voltaire lui-même, pourtant peu attiré par le paysage, écrit en 1775 dans *Mémoire sur le pays de Gex : «* Je vois la Savoie au-delà de cette petite mer et par delà la Savoie les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre et sur

lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumières. » Bien que portant plus d'intérêt au paysage de montagne, le regard du spectateur se situe encore dans la plaine. Cependant, avec l'œuvre de Rousseau entre autre, le ton est donné pour les artistes : les Allemands, les Suisses, les Français mais surtout les Anglais vont se mettre à dessiner les paysages qu'ils découvrent. En effet ces derniers sont les grands voyageurs de l'Europe, avides de beaux paysages. Chaque curiosité, chaque particularité d'un site va être saisie. Ainsi, les régions de montagnes oubliées jusque là, vont connaitre dans le mouvement de découverte des Alpes, leurs heures de gloires. Cela au niveau de la représentation iconographique de ses paysages.

L'école du paysage moderne

Jusque là on représente le paysage à l'aide d'estampes, suivant les procédés mis au point au siècle dernier. Le mouvement romantique, si proche de la nature, aboutit à une nouvelle façon de voir. Dès 1827 les paysagistes français venus de toutes les provinces à Paris se retrouvent dans la forêt de Fontainebleau. C'est là qu'est créé l'école du paysage moderne aussi appelée l'« Ecole française de 1830 ». Ils admirent les Néerlandais du XVII^{e} siècle dont les compositions sont très équilibrées et les motifs traités avec un grand souci de vérité. L'artiste s'éloigne désormais du rêve et se rapproche de la réalité, la nature n'a pas besoin d'être embellie. La vision, la sensation et la compréhension du paysage se transforme complètement. Les peintres du XVII^{e} siècle dessinaient « sur nature », séparément des arbres, des rochers, des ruisseaux. Ils recherchent le détail en voulant imiter. Ils recomposent ensuite au sein de leur atelier. Cependant, la nouvelle école consacre l'art du paysage et lui donne ses lettres de noblesse. Travailler, c'est d'abord regarder, réfléchir, méditer… Les artistes s'appliquent, grâce à un dessin très fin, à restituer la beauté du motif. Ils reproduisent fidèlement ce qu'ils voient. L'espace n'est plus suscité par la juxtaposition de plans successifs, mais par la vibration de l'atmosphère. Les artistes forment entre eux une véritable confrérie.

Les écoles de peinture de paysage

Au début du XIX^{e} siècle, des « écoles » d'un genre nouveau naissent en plusieurs lieux. Elles n'ont rien à voir avec celles d'antan dans lesquelles des élèves travaillent sous la direction d'un maitre. Il s'agit plutôt d'une réunion d'artistes qui confrontent leurs idées. Parmi les nombreuses écoles, l'« Ecole de Genève » et l' « Ecole de Proveysieux » sont celles qui ont certainement fait progresser l'art alpin. Pour la première, vers 1772, sous

l'impulsion de de Saussure, est fondée une « Société pour l'avancement des arts », qui comporte une classe de dessin d'après nature. Les artistes représentent dans un premier temps le lac Léman et les environs de la ville, ce n'est que plus tard qu'ils s'intéresseront à l'Oberland bernois. Bourrit, le premier, peint les glaciers avec le Mont-Blanc comme modèle. Une fois encore, la Suisse devance le Dauphiné. Mais bientôt né, dans le même genre, l' « Ecole de Proveyzieux » où les artistes grenoblois suivent un chemin semblable. Théodore Ravenat est professeur de mathématique à l'Ecole de dessin de Grenoble. Il invite trois de ses amis dans sa grange : Jean Achard, le maitre incontesté et deux jeunes dotés de talent : Diodore Rahoult et Henri Blanc Fontaine. Ils aiment la nature à l'état brut. Tous ont été romantiques. Ils recherchent la lumière, cette richesse immatérielle donnée par le Créateur. Ils ont l'ambition de montrer la nature telle qu'elle est sans l'embellir. Le motif est choisi avec un soin méticuleux ; ils le représentent mêlé à leur sensibilité poétique. Ils savent simplifier, ne choisir que l'essentiel. Cependant, on ne s'aventure pas encore au delà des alpages.

Les débuts de la représentation de la haute montagne

Alexandre Calame est le maitre incontesté et le précurseur de la peinture représentant la haute montagne. Pendant la belle saison il abandonne sa vie bourgeoise pour se rendre dans les hauts alpages. Dans ce domaine aussi, l'art du paysage de montagne s'est développé plus tôt en Suisse qu'en France. Le Suisse est aussi très admiratif de sa patrie et il aime la contempler, dans ses intérieurs, des tableaux de ses chères montagnes.

L'abbé Guétal est issu de l'école du paysage moderne. D'origine dauphinoise, il fera de nombreux voyages dans l'Oisans. De la plaine il va lui aussi lentement s'élever vers la moyenne montagne, puis vers les glaciers. C'est sa façon d'être révolutionnaire et de faire progresser l'art. Il est pauvre, il n'a pas les moyens de se déplacer. Il est cependant autodidacte. Fils de paysan, il connait la nature. La direction des vents, la couleur du soleil couchant, le halo de la lune etc. sont autant de signes qu'il sait interpréter. Dans une lettre adressée à son ami l'abbé Devaux, il décrit la rudesse du milieu du massif de l'Oisans :

> 18 novembre 1881 : J'ai sur mon chevalet, une Bérarde de plus de deux mètres de large (ce qui est bien peu pour le pays) et cela à l'intention des parisiens. Dieu veuille que je réussisse et que je ne tombe pas malade. Il me semble que j'ai tendance à expier les nuits que j'ai passé dehors au dessus de 3000 mètres d'altitude.

18 juillet 1879 : il s'agit d'éviter toute cause de rhumatisme ; est ce bien possible avec mon métier de paysagiste surtout aujourd'hui ou je commence à comprendre que faire un tableau dans son atelier est aussi impossible que d'analyser une œuvre sur titre des chapitres[72]

En 1887, Camille Dunant, président de la section du club alpin français d'Annecy, membre fondateur de la société des peintres de montagne, livre les réflexions que lui suggèrent la représentation des paysages de montagne, et particulièrement des sommets

La nature alpestre peut elle être l'objet d'une œuvre artistique ? Je le crois, mais dans une certaine mesure. C'est un dogme artistique généralement admis en France que la représentation de la nature alpestre n'est pas du domaine de l'art… Si le public aperçoit, par hasard, dans une exposition un site appartenant de près ou de loin aux Alpes, il s'en détourne comme d'une monstrueuse excentricité…Ce n'est point parce que le public dédaigne la nature alpestre, c'est parce qu'elle offre de trop grandes difficultés aux artistes. Or, la beauté existe dans nos régions[73].

La zone moyenne et la zone supérieure, pour être moins riche que la zone inférieure, offrent cependant de grandes ressources pour le genre de la peinture. Elles ont des perspectives dégradées, dans les profils des montagnes, dans les mers de glace et de rochers, dans les avenues d'arbres interrompues par les clairières, dans les cimes chenues, les chaines neigeuses etc. Au milieu du désordre apparent qui semble régner dans les régions supérieures on constate une grandeur qui ne laisse pas les voyageurs froids. Nulle part le peintre ne peut rencontrer une atmosphère plus transparente, des couleurs plus éclatantes, des jeux d'ombre et de lumière plus puissants. La gravure n'est pas une photographie et c'est donc à ce titre que le peintre doit saisir le caractère spécial des hauts sommets, le sens caché de leur poésie, qu'il doit faire saillir et mettre en lumière. C'est à lui d'élaguer les détails inutiles, de donner à telle montagne, qui joue le rôle principal dans l'esprit du spectateur, un développement plus considérable que celui qu'il a en réalité, d'après les lois de la perspective, afin de rendre l'impression reçue et qui reste gravée dans l'imagination en dépit de l'optique.

Les Anglais et la représentation du paysage alpestre

A la fin du XVIII^{e} siècle nait en Ecosse un tourisme à la fois romantique et sportif. Les britanniques découvrent la montagne. Leur formation scolaire, riche en séance de culture physique, leur a donné force et endurance. La publication de guides et d'album aux illustrations évocatrices les incite à mieux connaitre le monde. Une petite colonie britannique vie à Genève. William Windham, évoqué précédemment, en est un des acteurs,

[72] Citation relevée dans l'ouvrage de Wantellet (Maurice), *La Montagne Magique*, les Alpes et les Peintres, Editions Curandera, 1992

[73] Citation relevée dans l'ouvrage de Wantellet (Maurice), *La Montagne Magique*, les Alpes et les Peintres, Editions Curandera, 1992. Elles sont aussi présentes dans l'Annuaire du Club Alpin Français, 1878, p.557.

lors de l'expédition à Chamouni le 19 juin 1741. Ces touristes veulent emporter dans leur cabinet les souvenirs de leurs émerveillements. Les ateliers de gravures vont tirer des paysages par série complètes. Le paysage est encore une partie essentielle de l'art de dessiner ; quelque imagination qu'ait un artiste, il est difficile qu'il ne se répète s'il a recours à la nature, cette source inépuisable de variété.

L'école anglaise de peinture née dans la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle. Parmi ses artistes, Richard Wilson, Thomas Gainsborouth ou encore Turner. Leur goût les porte vers la « wild nature » en réaction contre l'art maniériste de Versailles. Les védutistes ont inondé le marché de Londres de vues pittoresques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Dès 1802 on estime que 12000 anglais parcourent la France et particulièrement les Alpes. Les guerres napoléoniennes détournent cependant ces voyageurs vers d'autres lieux et la deuxième vague arrive en 1815, une fois la paix revenue. C'est lors de cette deuxième vague que l'Oisans devient un sujet d'étude attrayant pour eux.

La construction du paysage

Nous avons montré comment le voyageur s'est intéressé, petit à petit, à la représentation du paysage alpestre. Suivant quels critères se construit cette représentation? De nombreux chercheurs, historiens, géographes, ou encore sociologues ont travaillé sur la question. Les travaux de Claude Reichler, notamment à travers *La découverte des Alpes et la question du paysage*, étude publiée en 2002, tente de répondre à cette question. Dans cette sous-partie nous nous sommes largement inspirés de ses recherches.

Les facteurs autour du voyageur qui jouent sur la construction de la représentation de la montagne

L'impact du contexte culturel

La perception des paysages et l'usage qui en est fait varie suivant les cultures. Les traces de ces variations sont manifestes dans les langues, où les mots qui se rapportent au paysage, quand ils existent, ne sont pas des équivalents sémantiques. Le paysage français est apparu au XVI^{e} siècle, essentiellement pour désigner une représentation picturale. Ce n'est qu'ensuite qu'il a désigné un espace naturel qu'on peut voir d'un seul tenant, comme dit Littré. On peut penser qu'il y'a des cultures sans paysages, et d'autres où le paysage appartient à une tradition plus ancienne que la notre. Les perceptions et les significations du paysage dans l'Europe moderne elle-même varie esthétiquement et historiquement : les concepts de « beau », de « sublime », de « pittoresque », qui tous ne sont pas appliqués au

paysage qu'il soit naturel ou peint, ne relèvent pas des mêmes valeurs au XVIII[e] et XIX[e] siècle.

Le contenu des croyances religieuses influe ainsi sur la perception. Par exemple un déiste convaincu que la Terre à été faite par un « Grand Architecte » ne verra pas la haute montagne qu'un romantique imprégné de la religiosité à la fois diffuse et intime. Le passage des Lumières au Romantisme, à la fois seuil épistémique et modification de la sensibilité, se marque de manière clairement lisible mais sans solution de continuité dans les représentations paysagères de la montagne.

De plus, des changements sociologiques importants apparaissent dans les voyages, et par conséquent dans les perceptions et les usages du paysage, puisque les classes nouvelles parvenues à la richesse par le commerce colonial et la première industrialisation affluent en Suisse, d'Angleterre mais aussi de France. Ces modifications sociologiques sont contemporaines d'innovations techniques dans les transports et l'accueil, qui vont, quelques décennies plus tard, changer radicalement les conditions du voyage.

Chez Rousseau et sa *Nouvelle Héloïse*, c'est le sujet percevant qui veut être maitre du parcours. Il est omniprésent et se regarde lui-même autant qu'il regarde le monde. Le chemin devient alors l'occasion d'une phénoménologie du moi. La structure du déroulement révèle alors une autre de ses potentialités. On passe des sensations aux sentiments, de la polysensorialité qui ravit les voyageurs des Lumières aux « états de l'âme » qui enchantent ceux de l'âge nouveau. Cette dernière formule, proposée par Amiel, a été retenue pour caractériser la relation des romantiques au paysage. Cependant, lorsqu'on parle de culture européenne on ne pense pas en général aux grands mouvements esthétiques ou philosophiques. On pense au gothique, à la Renaissance, aux Lumières, au Romantisme, à la démocratie, aux droits de l'homme, aux idées et pratiques qui se sont diffusées du sud au nord et de l'ouest à l'est, ou inversement. D'une manière différente, parce qu'il a traversé des courants esthétiques divers, des philosophies politiques opposés, des contextes historiques et nationaux variés, le mythe alpestre et son noyau emblématique le paysage, constituent un bien commun de la culture européenne. Il est à la fois un réseau de référence littéraire et picturales dans différentes cultures nationales, un ensemble de pratiques et de jouissances partagées, un carrefour où ces cultures se sont rencontrées et reconnues, où elles ont communiqué et d'où elles se sont redéployées. Cela autour d'une notion centrale : son paysage.

L'impact de la montagne sur le corps humain

Au moment de la découverte puis de la représentation des paysages de montagne, pratiquement tous les sens participent à la perception. L'ouïe, qui permet de différencier le proche et le lointain, et qui forme toute une expressivité sonore. Le toucher, essentiel s'y on y inclut la marche, la qualité du sol, la perception de l'air et des vents, le chaud et le froid. L'odorat même et surtout les sens qui fournissent des indicateurs directionnels et la connaissance de la situation propre aux objets environnant, à la profondeur, au vide et au plein. Tous ces sens externes mais aussi internes accompagnent, soutiennent et parfois précèdent la vision du voyageur sur la montagne. Ils en constituent l'appui charnel, faisant du paysage un phénomène qui ne peut être réduit au scopique et au mental mais qui est un fait anthropologique complet, concernant tous les sens dans leur interactions, se produisant pour et par le corps tout entier. Pour Claude Reichler, on peut donc dire que le paysage est un événement qui arrive au corps et dont le réglage mental se fait par une visée de la conscience. Il est nécessaire de faire abstraction de l'effet des modèles visuels préformés dans le moment de la perception pour comprendre celle-ci comme telle et éviter de la réduire à une reconnaissance.

Par exemple Saussure s'observe lui même. Il relate ses sensations au cours de son œuvre *Voyages dans les Alpes*, paru à la fin du XVIII^{e} siècle en quatre volumes. On le constate, cet ouvrage constitue un excellent guide pour comprendre les enjeux historiques et esthétiques de la découverte de la haute montagne, et pour réviser la théorie du paysage. En effet, il voue notamment au corps une attention aiguë. Il observe le jeu des muscles, le réglage de la respiration, l'effet des variations de la température. Il note avec précision les troubles produits par la raréfaction de l'air et la diminution de la pression atmosphérique, et tout autant le bien être procuré par la marche et l'élévation modérée. Mais le plus intéressant pour nos propos réside dans la corrélation qu'il effectue entre la cénesthésie perceptive et l'échelle des émotions esthétiques. Par là il relie la dimension culturelle et la perception singulière. Les paysages, faciles d'accès et beaux, sollicitent peu le corps puisqu'ils correspondent à des lieux aisément accessibles. Imprégné des conceptions de son temps, qu'il parachève par l'observation rigoureuse de la nature et de lui-même, Saussure est merveilleusement attentif au détail, au concret, à la menue monnaie de l'expérience quotidienne. Seul le genre du récit de voyage peut lui permettre de mêler ces apports divers et de fondre en un même livre plusieurs projets, d'intégrer la théorie et l'événement, la surprise et la généralité, les sciences et l'émotion. C'est avec l'altitude que

la physiologie prend toute son importance. Le paysage est partout autour du voyageur, devant, derrière, au dessus et au dessous de lui. Son corps est au centre de tensions auquel il réagit, sur lesquelles il règle ses besoins et ses moyens. Saussure mesure avec une précision toute médicale les phénomènes dont le grimpeur est affecté. Il compte les variations du pouls, échafaude des hypothèses sur la circulation sanguine, indique les moyens d'éviter, sinon de maitriser le vertige. Enfin plus on monte, plus le corps apparait faible, inadapté aux défis que lui lance la nature, menacé. Cependant, c'est à ce moment là de l'ascension qu'il se révèle à la fois indispensable et problématique.

Les facteurs personnels : un impact sur la construction de la représentation du paysage de montagne ?

Les réactions d'ordre physiques ressenties par le voyageur pendant qu'il parcoure la montagne influent sur la perception qu'il a du paysage et la représentation qu'il en donne. Quels autres facteurs personnels jouent aussi sur la construction de ces représentations?

Dans la perception des paysages interviennent des phénomènes qui appartiennent au corps du sujet et qui suspendent les données culturelles. Ce qu'on pourrait appeler un privilège scopique dans la théorie du paysage est rarement interrogé. Sans doute fait-il partie de notre culture au point de n'être plus repéré, puisqu'il nous vient de la Renaissance et de la représentation en perspective. La prééminence de la vision picturale a été relayée par la conception du pittoresque propre au XVIII^{e} siècle anglais, par cette « culture du regard » qui a triomphé dans les parcs paysagers de l'âge des Lumières. Mais le privilège scopique est aussi légitimé, dans la tradition occidentale, par l'identité posée entre voir et comprendre. Saussure lui-même va très loin dans cette voie puisque son désir d'accéder au sommet du Mont-Blanc répond à un désir de compréhension totale de la structure de la chaine. Il est loin pourtant de donner tout au regard.

Suivant ces facteurs, des manières diverses de représenter la montagne

Le peintre représenté

La beauté de la montagne inspire l'homme et le pousse à représenter ce qu'il voit. Cependant le voyageur est soumis à l'influence de son passé quant à la construction du paysage. En effet, ces paysages sont engendrés par le jeu de sensations actuelles et passées. Ainsi le voyageur trouve le long de son chemin qui le mène au sommet des aspects qui le rappellent à des sensations personnelles perçues antérieurement mais aussi à des faits historiques ou religieux intégré en société. Les voyageurs découvrent alors les

lieux qu'ils visitent les espaces qu'ils contemplent à travers des images convenues. C'est là précisément ce qui se produit, à l'époque romantique. Le voyageur s'y représente dans ses activités, il donne à voir les conditions d'exercice de son travail et la genèse des images que le spectateur contemple. Il livre par là des indications sur la manière dont il conçoit son art et la fonction de celui-ci dans la culture de son temps. Lui et ses compagnons indiquent ainsi l'échelle, le paysage apparaissant d'autant plus vastes qu'eux-mêmes sont minuscules, à presque être niés par la grandeur de la nature, effet qui appartient en propre au style sublime. Ils font plus : ils introduisent le spectateur à une réflexion sur l'art et la connaissance. Si mince et perdu qu'il paraisse dans le monde immense de la haute montagne, le peintre à le pouvoir de s'approprier ce monde, de le donner à percevoir en le configurant selon des règles. Par conséquent, au niveau de la description littéraire des paysages des Alpes, ses chemins se transforment en pèlerinage littéraire, au cours desquels les grands écrivains et les grands artistes sont identifiés avec les paysages.

L'endroit d'où le paysage est représenté : explications

Lorsque le spectateur contemple la gravure réalisée il le fait d'un certain point de vue mais ce dernier n'est pas objectif. En effet, la gravure est la vision que donne à voir le voyageur de la montagne. Des études, dont celle de Claude Reichler, on cherché à comprendre le point de vue de ce dernier lorsqu'il dépeint le paysage qui l'entoure. Quel élément sélectionne t'il ou met il de côté ? Pourquoi ? Selon Claude Reichler, la représentation construit un point de station idéal où est censé se tenir le spectateur qui veut jouir en un seul coup de la totalité du paysage déployé devant lui. Ce point est une fiction optique, qui suppose un spectateur flottant quelque part devant le tableau, suffisamment en retrait pour maitriser toutes ses lignes et tous ses dynamismes. Ces paysages de haute montagne sont marqués par des disproportions, des déséquilibres et des ruptures. Ce mode de représentation s'inscrit dans le contexte des Lumières. La vision exhaustive manifeste la volonté de compréhension globale qui meut la raison scientifique éclairée. Elle la symbolise dans un dispositif pictural. L'œil idéal est un regard de loin, géométrique, un regard encyclopédique qui porte à concevoir la nature sauvage de la montagne comme une organisation rationnelle accessible à la connaissance humaine. Un tel point de vision, purement théorique, serait atemporel.

Prenons pour exemple la construction du paysage de l'abbé Guétal, à travers une de ces nombreuses représentations de l'Oisans. Il y dépeint le lac Lauvitel[74], lac situé en haute montagne. Pour juger un tableau, il faut se mettre à l'époque où il a été crée et se demander comment les peintres de montagne travaillent. Sur place ils ne prennent que des dessins au crayon ou des pochades rapides qui leur permettent de saisir « l'effet » qui les a impressionnés. C'est dans leur atelier qu'ils recomposent la toile. Le tableau de Guétal ne correspond que de loin à la réalité. Il est composé de trois parties différentes. La partie 1 met en évidence le fond de la vallée montant vers le col de la Muzelle, or, pour saisir cette partie, l'artiste doit se placer tout à droite du lac, en A, partie non visible sur le tableau, ainsi, tout en respectant la nature, il obtient une ligne droite transversale coupant le paysage en oblique. La montagne de droite forme, elle aussi avec les blocs de rochers de gauche peint dans le sens désiré, une seconde ligne traversant plus discrètement le tableau en oblique de la base de gauche vers le haut à droite. Les deux lignes se recoupent dans une petite prairie au bout du lac. Une grande profondeur est ainsi obtenue. La partie 2, le déversoir, est en réalité situé tout à gauche du lac et ne doit pas se voir ici, l'artiste doit se placer en B pour le saisir. En la déplaçant en 2, le peintre double visuellement la surface du lac. Les deux blocs de rochers n'existent pas sur les lieux mais l'artiste en a besoin pour donner du relief à la lumière du lac et construire ces deux lignes transversales. Un tel travail ne peut être que le fruit d'une mure réflexion et de la connaissance parfaite des règles de la perspective.

Une vision de totalité ou de détail ?

Pour Claude Reichler, le peintre représente en effet une potentialité qui appartient à tout voyageur et le pousse à faire halte devant un objet ou un spectacle exceptionnel, à se figer dans une sorte « d'extase matérielle ». Les composantes du paysages tel ne sont plus alors que des détails arbitrairement choisis dans un flux d'impression, mais s'impose comme la réalité même, la nature prise pour absolu dont la révélation provoque une véritable commotion sensible et esthétique. Le détail devient alors tout le paysage. L'artiste voyageur, ordonné et discret, est cependant comme illuminé. Lorsqu'il représente la montagne, le peintre est lui-même spectateur.

[74] Cf. Illustration 2, p.26, Volume II. Il s'agit d'une gravure, représentation du lac Lauvitel par Roussillon dans le *Guide du voyageur dans l'Oisans*, 1854. L'œuvre de Guétal représente le même lieu, mais le mode de représentation n'est pas le même : il s'agit d'une peinture.

Ainsi, le peintre, influencé par des phénomènes externes et interne, donne à voir à la société un paysage qui n'est pas forcément objectif. Ceci est d'autant plus intéressant que l'analyse de ces témoignages nous permet de comprendre comment le peintre est poussé à représenter de tel ou tel manière le paysage. Nous pouvons ainsi déceler le milieu culturel dont il est imprégné. De nombreuses études ont été réalisées au cours du XX^{e} siècle pour comprendre comment l'homme construit la représentation du paysage. On parle ici du paysage en général. En voici les principales.

Les différentes théories autour de la construction du paysage : historiographie

Différentes théories sont appréhendées pour comprendre les représentations du paysage montagnard émanant des voyageurs. Pour Claude Reichler, concentrer l'enquête historique sur une période même particulièrement féconde ne suffit pas. Il faut fixer aussi des points de méthode, une ligne de questions. Il faut avoir une théorie du paysage. Il se réfère donc dans son ouvrage à quatre conceptions différentes dont la plus complète parait être celle du géographe Augustin Berque. Afin de mieux comprendre cette dernière nous allons dans un premier temps exposer et analyser les trois autres.

La théorie culturaliste émise par Alain Roger

La théorie la plus répandue aujourd'hui, du moins en France, peut être nommée culturaliste. Elle est représentée de la manière la plus affirmée par Alain Roger, philosophe et écrivain français né en 1936. Il a à son effigie un certain nombre de recherches sur la notion de paysage. En effet, il donne des cours, de 1991 à 2001 au DEA sur « Jardins, paysages et territoires », de l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-la-Villette puis est membre de la collection « Pays/Paysages » aux Editions *Champs Vallon*. Il est l'auteur de *La Théorie du paysage en France*[75], paru en 1974 et 1994. Selon lui il y'a paysage lorsque l'homme découpe dans la continuité du monde naturel des morceaux qui correspondent à des schèmes présents dans son esprit. Ces schèmes proviennent des images présentées par la peinture où l'art en général : d'où le terme d'artialisation proposé par Roger pour désigner cette opération mentale qui constitue la nature en paysage. L'esprit d'un homme contemplant la nature serait ainsi comme une galerie de tableaux ou de photographies dans laquelle il pourrait faire apparaitre des vues qui seraient autant de paysages, destinés d'ailleurs à devenir des clichés stéréotypés. Les géographes, historiens ou encore philosophe qui ont travaillé sur la notion de paysage partagent peu ou prou cette

[75]Alain Roger, *La théorie du paysage en France*, Seyssel, Champs Vallon, 1995

théorie. En effet, ils ne se réservent pas exclusivement aux arts de l'image, mais plutôt aux représentations en général ou des éléments venus de la tradition intellectuelle ou de la mythologie. Pour les uns et les autres, on ne peut voir le paysage qu'à partir de structure et de contenus constitués culturellement.

Cette conception trouve une application parfaite dans la « culture du regard » caractéristique du XVIII^{e} siècle anglais. La notion de « picturesque » exprime cette dépendance du paysage à l'égard du pictural. Cependant, généralisé et formulée radicalement comme le fait Alain Roger, la théorie culturaliste peut être critiquée. On peut résumer en trois points les objections qu'elle suscite. D'abord elle suppose une prééminence, voir une exclusivité, du visuel et du visible : le paysage est avant tout l'affaire du regard. Deuxièmement, le paysage n'est pas une catégorie qui relève du sujet, au sens philosophique du terme, mais de la culture. L'homme n'a pas besoin d'une conscience qui découvre et donne forme, mais d'un mécanisme de reconnaissance. Troisièmement le concept d'artialisation n'accorde presque aucun rôle à la nature, même pas celui de constituer un habitat ou un milieu, et donc d'imposer des limites ou de produire des événements absolus. Malgré ces critiques il reste certain que la culture et l'art ont une fonction importante dans la question du paysage, fonction rendue évidente par le fait que les sociétés s'identifient à leurs paysages et que ceux-ci sont caractérisés comme des patrimoines et des lieux de mémoire.

La théorie de la phénoménologie, d'après Husserl et Merleau-Ponty

Une des autres théories majeures en ce qui concerne l'étude d'un point de vue historiographique du paysage : la phénoménologie. Inspiré par la philosophie de Husserl et de Merleau-Ponty, elle se situe aux antipodes de la conception précédente. Elle fait du paysage une expérience corporelle complète, plutôt qu'une reconnaissance visuelle. Elle met au premier plan la subjectivité, qui s'accomplit dans l'acte par lequel une conscience donne sens au monde, nouant entre l'homme et la nature un lien à chaque fois unique. Dans le vocabulaire de la phénoménologie, le paysage nait dans un mouvement où une intentionnalité soustrait au hasard une part au monde naturel pour lui conférer une forme significative. Il constitue une structure d'appel, un horizon, qui demande à être investi par l'imagination, le souvenir, l'affect. Le paysage est ainsi marqué par son caractère humain, ni simplement naturel, ni complètement culturel, et par conséquent jamais entièrement objectivable. Plus complexe et plus nuancé que la théorie culturaliste, cette conception du paysage laisse cependant sans réponse certaines questions. Parmi celle-ci il y'a le problème

de l'historicité des paysages et des sens différenciés que les hommes leur ont donné. Il y'a aussi l'évidence du caractère social du lien que l'homme établit avec la nature. Le paysage n'est pas une donnée universelle : pour en rendre compte plus complètement il faut tenir compte des apports de l'histoire et de la géographie culturelle.

La théorie de la médiance, selon Augustin Bercque

Enfin, la troisième grande théorie du paysage est celle élaborée par Augustin Berque, géographe français né en 1942. Selon Claude Reichler, cette théorie est la plus complète, n'ignorant ni l'histoire, ni la phénoménologie, ni le rôle des modèles culturels. Elle ajoute à ces apports théoriques la capacité d'analyse spatiale d'un géographe et une expérience comparatiste. Le paysage n'est qu'un des objets de son travail, relié à plusieurs autres dans un champ de recherche relevant d'une analyse géographique élargie qui permet de tenir compte autant des territoires que des représentations. Il s'agit de la théorie de la médiance. Elle se qualifie par le rapport, que le paysage manifeste, entre l'homme et l'espace naturel. L'homme est alors sujet et appartenant à une collectivité. Elle constitue l'équivalent géographique de ce qu'est « l'historicité » dans le rapport au temps. Elle est « le sens du milieu » dit Berque, une dimension ou le subjectif et l'objectif se rencontrent et dans laquelle leur antinomie est levée. En d'autre terme le paysage relève en même temps de trois dimensions : l'une biophysique, c'est-à-dire qu'elle correspond à une réalité déterminée par des conditions naturelles, la seconde naturelle ce qui signifie que c'est un lieu de mémoire et la troisième subjective. Le XVIII^{e} siècle formule la médiance qui lui est propre en nouant un lien nouveau et singulier avec l'espace naturel, les sociétés humaines et la conscience individuelle. Cette médiance donne au paysage une immense importance, faisant des Alpes un *paysage absolu*. On ne peut donc parler de paysage absolu, que lorsque les trois échelles du paysage sont présentes et solidaires, lorsqu'elles renvoient l'une à l'autre dans un mouvement de représentation réciproque. Que l'une vienne à manquer, que l'un des côtés du triangle paysager soit marqué par un déséquilibre, que par exemple le sens de la dimension sociale se trouble, et le caractère de la médiance n'apparait plus aussi pur.

Ainsi, la notion de paysage peut être utilisée comme un instrument qui permet à différentes approches théoriques et pratiques de tracer entre elle des lignes de convergence. L'histoire et la géographie culturelle, l'herméneutique textuelle, l'analyse des images et l'histoire de l'art dialoguent entre elles pour décrire les représentations paysagères. Les voyageurs du XVIII^{e} et XIX^{e} ont plutôt représenté la montagne suivante la théorie de la

médiance. Ils ont ainsi perçu et représenté le paysage comme un fait social total, en établissant une relation entre les conditions naturelles, approchées à la fois esthétiquement et scientifiquement, la structure de la société, vivre ensemble et habitat et la capacité perspective et cognitive des individus. Les voyageurs les plus remarquables de ce temps se rendent compte qu'aucun de ces élément n'est complet à lui seul, n'a de sens en lui-même. Ainsi, c'est leur mise en relation qui fait sens et constitue donc une médiance. C'est ainsi qu'est construit et diffusé un modèle, à partir duquel on s'est mis à théoriser les paysages alpestres. Il s'approche plus ou moins de la perfection, selon le dosage des trois « échelles » et les relations qu'elles entretiennent entre elles.

Ainsi, le paysage est une notion centrale dans la manière de construire les représentations des Alpes. Au cours de ce chapitre, nous avons tenté d'en définir les principales caractéristiques, de son origine à sa place au sein de la gravure, au moment de la découverte des Alpes. L'analyse de sa construction est très complexe, comme nous l'avons vu à travers les travaux de Claude Reichler.

Dans le chapitre suivant nous allons analyser les composantes du paysage au sein d'une gravure représentant un paysage de montagne. Ces dernières nous apportent, en plus du témoignage de la vision du créateur lors de ces premiers pas dans l'Oisans sur ce massif, celui de la marque d'un milieu spécifique.

Chapitre 5 – Le paysage de montagne à travers les gravures, témoignage d'un milieu original

A travers l'étude du paysage de l'Oisans dans les gravures, suivi des descriptions faites de ce derniers dans les sources écrites diverses tel les récits de voyages, poèmes, guide de voyage etc. un milieu naturel et une société atypique se profile. Les représentations de l'époque nous offrent donc un témoignage rare. En ce qui concerne la représentation de la haute nature alpestre l'Oisans, de quelle manière ce témoignage nous est-il transmit ?

Le milieu naturel de montagne, composante du paysage de l'Oisans représenté à travers les gravures

Entre milieu et milieu naturel, définition de celui de montagne

Le milieu peut-être considéré comme l'ensemble des relations qu'une société entretient avec l'étendue de la nature. Pour Bercque ces deux réalités n'ont de sens « ni par ni pour l'homme » mais « dans l'homme et autour de l'homme »[76]. En effet, avec l'intervention de l'homme qui habite l'étendue et dépend de la nature, se constitue un milieu. Le paysage est un des aspects de cet ensemble de relations. Il médiatise la perception que l'homme a du milieu, à la fois subjectivement, puisqu'un paysage apparait à une personne en particulier, qui a son ressenti propre et collectivement, puisqu'il répond à des schèmes culturels et suscite des sentiments d'appartenance.

On peut décrire un milieu suivant plusieurs perspectives, en mettant en évidence d'autres aspects : l'espace, qui est rendu manifeste par le rapport des objets dans l'étendue, les lieux, qui sont toujours singuliers et concrets, le territoire, qui est une étendue que des hommes se sont appropriés, etc. Voulant comprendre les manières dont l'homme occupe ces espaces où ils vivent autant que ces espaces eux même, l'étude du milieu se traduit entre l'intersection de la géographie, de la biologie, de l'histoire, de la sociologie etc.

Le milieu et ses composantes sont des notions qu'Augustin Berque appelle « trajectives », c'est-à-dire qu'elles ne peuvent être comprises et misent en œuvre que dans

[76]Berque (Augustin), *Médiance, de milieux en paysages*, 1990. Reed. Berlin 2000

un trajet, une tension entre deux points situés alternativement sur une triple dimension. Elle concerne l'individuel et le collectif, le subjectif et l'objectif, le naturel et le culturel.

Cette partie du chapitre traite du milieu naturel et uniquement naturel. Nous montrerons ensuite comment le milieu naturel entre en interaction avec les autres composantes du milieu.

L'attrait des glaciers

Au moment de la découverte des Alpes, ce qui attire ce sont les cimes, qui paraissent inaccessibles et qui sont donc, pour qui sait les atteindre, un objet de prestige, puisque l'ascension relève de l'exploit. Mais avant de les atteindre, les voyageurs les observe d'en bas, non plus des plaines mais à leur flanc. Au sein du milieu naturel de montagne, lorsqu'on atteint les cimes on atteint les glaciers. Il s'agit là d'un milieu encore quasi inconnu de l'homme. Cependant, les glaciers sont représentés dans les gravures et décrits dans les guides et récits de voyage. Il est intéressant de voir l'évolution du discours et de la représentation iconographique de ces derniers sur la période étudiée.

De nombreuses gravures représentent les glaciers, mais de loin. Taylor détient la spécificité de les avoir représentées de loin mais aussi au moment de leur exploration par les savants anglais. Son point de vue se situe à ce moment là au cœur du glacier[77]. Elles sont présentes dans son ouvrage *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, paru en 1854.

Au niveau des représentations écrites, les glaciers transparaissent à travers les récits de voyages, sources manuscrite apparentée au XVIII^{e} siècle. Ils sont aussi présents dans les descriptions que font de l'Oisans les guides de voyages au XIX^{e} siècle. En effet, les glaciers sont des composantes majeures du milieu naturel de montagne. Dominique Villars les évoques au cours de son récit de voyage relaté dans *Précis d'un voyage à la Bérarde*. Pendant le mois de septembre il visite en effet, avec messieurs l'abbé de Ducros et de Bournon, les glaciers de la Bérarde, en Oisans. Selon sa description, ces glaciers avoisinent d'un côté la chapelle en Valgaudemar, de l'autre la Vallouise et le Briançonnais. Ils forment le centre des Alpes dauphinoises. Le glacier du Chardon, qui de la Bérarde aboutit par le col de Saix au Valgaudemar, a près d'une lieue d'étendue. Il écrit qu'il faut marcher plus de trois heures pour parvenir à la sommité, où le baromètre se tient à 19 pouces ½ ligne, ou à 1700 toiles environ. La base de ce glacier correspond à 1100 toiles. Les pics

[77] Cf. Illustrations n°9 et 10, p.13 et 14, volume II

voisins s'élèvent à deux ou trois cent toises au dessus de l'extrémité du glacier, ce qui donne deux milles toise environ d'élévation à nos montagnes.

Une autre personnalité décrit les glaciers: Joseph-Hyacinthe Roussillon, mi XIX[e] siècle, entre la fin de l'exploration alpine et le début de la conquête des sommets, les décrits lui aussi, dans le fameux *Guide du voyageur dans l'Oisans*. En effet, il y consacre un chapitre entier. Il les situe par rapport à la Bérarde. En effet, pour lui, les glaciers les plus accessibles dans le voisinage de la Bérarde sont celui de la Bonne-Pierre, le moins grand de tous, à l'est, celui du Chardon, au midi, et celui du Giberney, à l'ouest de ce dernier. Le glacier du Chardon, le plus remarquable des trois, est situé au fond du vallon de la Pilate. Il dispose de quatre mètres d'étendue. Sa base, qui est au niveau de la Gorge, est à 2000 mètres et sa sommité à 3400 mètres au dessus des mers. De la Bérarde à ce glacier il faut trois heures de marche, un temps égal serait nécessaire pour monter le glacier et le franchir par le col de Saix, si on voulait aller de l'autre côté de la montagne, dans le Valgaudemar, contrée intéressante du département des Hautes Alpes. En contournant le glacier on aperçoit celui du Giberney, et en traversant leurs champs hyperboréens, on pourra descendre à l'ouest dans la combe de la Lavey, et de là, revenir directement à Saint-Christophe.

Les glaciers, un milieu vide de toute vie ? D'après le témoignage de Roussillon, toujours dans le même ouvrage, ce ne serait pas le cas. Au flanc des glaciers, un animal bien spécifique rattaché au milieu de montagne gravite : il s'agit du chamois. En effet, selon la description d'époque du docteur Roussillon :

> Le chamois est une espèce de chèvre sauvage de la famille des antilopes, qui habite, sur les Alpes, les points où finit la végétation naturelle. Son pelage et sa chair giboyeuse font de cet animal une capture assez importante pour le montagnard. Doué d'une étonnante agilité, le chamois se tient sur les rochers inaccessibles, renfermant dans leurs intervalles quelques points de végétations, ou sur les pacages voisins, des glaciers. On le voit, dans ses courses, franchir des précipices d'une largeur démesurée, bondir de rochers en rochers et s'arrêter tout court sur une pointe étroite, où il peut à peine tenir ses pieds rapprochés. Ses sens sont très délicats, il entend, voit de très loin et jouit d'une finesse d'odorat merveilleuse. Naturellement, craintif, et très attentif a tout ce qui peut lui nuire, il ne marche guère isolement et recherche la société de ses semblables. C'est ordinairement par bande de dix, vingt, trente que ces animaux sont réunis. Lorsque la troupe fait halte pour se reposer, une ou deux sentinelles sont placées dans différentes directions, chaque factionnaire regarde autour de lui avec une sorte d'inquiétude, et si l'un d'eux vient à donner l'alarme au camp, toute la troupe fuit avec une extrême vitesse.[78]

Les habitants de la montagne ont, quant à eux, pendant longtemps peur des sommets et des glaciers qui les entoure.

[78] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans*, Grenoble, imp. Maisonville, 1854, op.cit. p. 82

La société de montagne, composante du paysage de l'Oisans représenté à travers les gravures

A travers les gravures, en plus du témoignage d'un milieu naturel spécifique, qui nous permet dans le même temps de comprendre l'intérêt des voyageurs pour les montagnes, une autre composante du paysage, la société de montagne entre en interaction avec le milieu naturel, créant ainsi le milieu, suivant la définition d'Augustin Bercque. Il s'agit de la présence d'une société qui interagit avec le territoire, cela au niveau historique mais aussi au moment de la découverte de l'Oisans.

En observant plusieurs gravures nous décelons les traces d'une civilisation passée, cela par la présence de ruine. Le voyageur les intègre au paysage de montagne qu'il dépeint. Autre traces visibles de civilisation, mais cette fois contemporaine aux voyageurs : la présence de villages, près des sommets, tel Saint Christophe-en-Oisans, la Grave ou encore la Bérarde. Les voyageurs ont côtoyé ces populations et ont donc pu en faire un tableau précis. Au cours de cette partie du mémoire nous analysons, avec l'appui des sources autour des gravures, la façon de vivre de la société, dépeinte par les voyageurs. Dans le chapitre huit, nous verrons comment ces mêmes voyageurs utilisent la façon de vivre des habitants pour en émettre et diffuser plusieurs théories au sein de la société contemporaine.

Un massif habité depuis des siècles

Les romains dans l'Oisans

En observant les différentes gravures sur l'Oisans nous apercevons à plusieurs reprises des marques de cette présence historique. Pour commencer celle des romains. Entre autres artistes, Roussillon en a relevé les marques à travers deux lithographies[79] insérées dans son ouvrage le *Guide du voyageur dans l'Oisans*. Il s'agirait de ruines remontant à l'époque romaine. Jusque près des glaciers eux-mêmes, on est en effet étonné de rencontré ça et là des ruines d'anciennes habitations agglomérées ou isolées, et répandues en grand nombre le long de ces gorges. Certaines situées au milieu de pâturage, rappellent les chalets, d'autres, s'entourant de parcelles où se reconnaissent des traces de culture, encore délimitées et traversées par des canaux d'arrosages, semblent indiquer d'anciens villages. Ces vestiges, et les souvenirs du pays lui-même, attestent que les villages de l'Oisans, de Saint-Christophe à Bourg d'Oisans en passant par la Bérarde ou la

[79] Cf. illustrations n°7 et 8, p.11 et 12, volume II

Grave, étaient autrefois beaucoup plus peuplés qu'aujourd'hui. Plusieurs de ces vallons renfermaient alors une population nombreuse, actuellement éteinte. Alors, il faut le conclure, ces lieux que l'ont dit avoir anciennement été garnis de forêts, étaient bien moins inhospitalier pour le climat qu'aujourd'hui. Mais suite au climat ayant changé peut-être par suite de la destruction des forêts et les glaces étant venues à descendre sur ces vallées la population d'abord, la culture ensuite, reculent pas à pas devant elles.

Henri Ferrand, dans son ouvrage *Les Alpes dauphinoises: l'Oisans et la région de la Meije, du Pelvoux et de la barre des Ecrins, la Grave, le Lautaret, la Bérarde* décrit longuement cette présence ancienne des romains en Oisans, qui serait entre autre la source de la voie principale qui traverse l'Oisans. Voici dans un extrait de son récit une explication de la présence romaine en Oisans :

> Quand l'organisation de Rome fut achevée, et que le génie de ses consuls eut porté à sa perfection son admirable centralisation commença pour elle, comme toute puissance arrivée a ce degré de maturité, l'ère de l'expansion et des conquêtes. Mais après avoir vaincu et asservi Carthage dont la marine l'enserrait au sud, elle vint se heurter au Nord à cette barrière des Alpes, dont les gorges et les replis difficilement accessibles à ses légionnaires étaient gardés par une population brave et tenace. Quant, à force de temps et de génie, elle fut arrivée à dompter les montagnards et à soumettre les Alpes, Rome, consciente de l'effort, voulut en perpétuer le souvenir par un monument dont l'ampleur fut proportionnée au travail accompli. En l'an 7 avant JC s'élève, sur une terrasse des Alpes, face à la mer, le gigantesque monument de la Turbie, le trophée des Alpes dont nous ne voyions aujourd'hui que la charpente.[80]

La première trace que nous trouvons dans l'Oisans est donc celle qui rappelle les efforts que fait la puissance romaine pour triompher du patriotisme de ces habitants. Des chemins antérieurement suivis par les migrations des peuples, utilisés par les mouvements militaires, comme ceux d'Hercule dont la tradition vivace est recueillie par les écrivains anciens ou de la célèbre armée d'Hannibal, migrations entretenues par les communications et les échanges d'alors, comme les chemins du sel ou de l'étain, traversent toute la région des Alpes. Les ingénieurs romains régularisent et élargissent les routes.

C'est ainsi que, grâce au concours du roi Cootius, deux grandes voies, pour ne parler que de celles là, conduisent de l'Italie en Gaule par le Petit-Saint-Bernard et le Montgenève. Une voie secondaire est tracée au milieu du pays des Uceni qu'elle traverse de part en part et cet instrument de civilisation est si bien conçu qu'il demeure pendant dix-sept ans la route de Grenoble à Briançon. Suivant une direction toute naturelle, la route remonte le cours de la Guisanne, et vient créer sa première station, Stabation, à l'emplacement occupé au XIX^{e} siècle par les ménestriers de Briançon. Elle gravit alors la montagne par une ligne directe et sans lacets, les romains étant peu ménagé des pentes,

[80] Ferrand (Henri), *Les Alpes dauphinoises : l'Oisans et la région de la Meije, du Pelvoux et de la barre des Ecrins, la Grave, le Lautaret, la Bérarde*, éd. Grenoble, Gratier et Rey, 1903, in-4°,124p, op.cit. p.5-6

parvient au col du Lautaret ou elle s'élève aux dieux topiques. On y trouve en effet un petit autel et une *mansio*, sortes de refuge. Elle descend rapidement à la première station, Durotincum, très probablement aujourd'hui un des villages de Villard d'Arène.

De ce point de vue, les savants épigraphistes ne sont plus d'accord sur l'emplacement exact de la voie, d'autant plus que des fragments de route de traverse ou d'exploitation viennent encore compliquer cette recherche. Il est cependant un point ou son passage est à l'abri de toute controverse. Un peu en aval du village du Mont-de-Lans[81], au dessous du hameau de Bons, l'escarpement qui domine la rive gauche de la Romanche est encore coupé par un encorbellement coupé dans le roc, où les rainures pratiquées pour les roues de char sont conservées. La route descendant avec une pente assez forte, passait sous une sorte d'arc-de-triomphe, appelé dans le pays la « Porte Romaine ». Les grandes difficultés ainsi surmontées, la route romaine gagne l'entrée des gorges de Livet, dans lesquelles elle pénètre par une corniche taillée dans le rocher, qui a conservé le nom de Rochetaillée et que les habitants appellent au XIX^{e} siècle "le chemin d'avant le déluge". Ce magnifique ouvrage d'art franchit ainsi la seule brèche praticable, que le grand pays des Uceni apporte aux communications entre Vienne, l'un des centres le plus important de la domination romaine en Gaule, et le Mons Matrona. Jules César estime cette route comme la plus courte et la meilleure pour se rendre dans la Province. La voie ouverte est fréquentée en raison des nombreuses relations qui existent entre Rome et Vienne. Ainsi jalonnée, gardée par quelques postes fortifiés, comme ceux du fort des Têtes du Chatelard et de la Porte Romaine, la grande voie offre autant de sécurité que de facilité aux mouvements des troupes ou aux transports des voyageurs. Elle est bientôt complétée par des voies divergentes, chemins de traverse ou voie d'exploitations, que les sollicitations des habitants ou les nécessités de communication imposent aux romains. Il est en tout cas établi qu'une voie importante est escaladée dans les premiers contreforts des Rousses pour le service des mines de Brandes. Ce sont les vestiges de ce passé ou de ses embranchements qui servent de preuve à ceux qui veulent faire passer la voie militaire par Mizoen et par la Garde, des siècles plus tard.

Les romains exploitent les mines de Brandes, activité qui est prospère pendant un moment. Cependant, l'exploitation est conduite avec une hyperactivité qui amène à sa ruine. En effet, sous l'effort de cette immense corvée, les forêts protectrices disparaissent peu à peu. Rappelons que si les romains n'exploitent pas les mines chez eux, en Italie, c'est

[81] Cf. Illustration 8 p.12, Volume II

car ils craignent justement cette conséquence néfaste de l'exploitation. En effet, les arbres employés aux boisages des galeries, comme ceux dissipés pour la calcination de la roche et le traitement du minerai, ne peuvent, devant la fièvre des travailleurs, se renouveler à temps. Ils reculent donc au fur et à mesure que les galeries s'enfoncent et que les filons s'appauvrissent. La rupture de l'administration romaine ne peut manquer d'être fatale au pays des *Uceni*. Les *mansions* qui ne sont plus subventionnées ferment les portes, les *substratum* de la voie, formé de trois couches savamment superposées, ne sont plus entretenus, aux prises avec la fureur des éléments et les causes de la désagrégation de la montagne. Sa magnifique unité se brise, et, au lieu de la grande route il ne subsiste que des chemins de communication de village à village, suffisants aux besoins de la circulation et s'écartant, suivant les circonstances, de l'ancienne œuvre romaine recouverte par les éboulis. Ainsi, du V^{e} au X^{e} siècle, l'Oisans se replonge dans « la nuit de la barbarie », selon l'expression d'Henri Ferrand.

Sous les rois bourguignons, l'idiome de la province ayant changé avec les maîtres, l'antique dénomination d'*Uceni* donnée à la peuplade est remplacée par le terme *Uissan* que porte la contrée elle-même jusqu'au XV^{e} siècle, date où est définitivement adopté celui d'Oisans qu'elle porte aujourd'hui.

L'Oisans et les sarrasins

L'invasion des Arabes, si désastreuse soit-elle, tire l'Oisans de l'engourdissement et de l'oubli. A l'abri de ses remparts naturels le pays de l'Oisans peut se croire protégé contre les hordes sarrasines qui menacent la France. Mais cette situation, qui semble devoir le sauver, est précisément celle qui lui attire l'ennemi. En effet les bandes pillardes arrivent sans cesse des rivages de la Provence, dans les Alpes, fuyant l'armée de Charles Martel, après leur défaite. Les gorges montagneuses leur sont de sur refuges contre les armées de la chevalerie, et c'est ainsi qu'en 906 ils pillent et y détruisent la célèbre abbaye de Novalaise. Face à cela, le Dauphiné, morcelé et sans cohésion, ne peut offrir une grande résistance. Cependant ils reprennent les choses en main et vaincus et chassés de la plaine les Sarrazins se replis alors dans les montagnes. Ils y reprennent et restaurent les travaux romains, abandonnés et tombant en ruine. Ils remettent en état les principales parties de la voie et rouvrent l'exploitation des mines de Brandes. Leurs procédés, sans doute plus violent que ceux des anciens maitres, frappe davantage l'esprit des populations et, dès lors, la tradition attache leur nom a toutes ces grandes œuvres qu'il n'avait en fait que restauré. On ne sait pas combien de temps exactement à duré leur domination mais des le XII^{e}

siècle, l'autorité des Dauphins s'étend sur l'Oisans. Ces derniers font entretenir les routes, relever les hospices du Lautaret, etc.

Une série de catastrophes naturelles plonge l'Oisans dans le noir

L'Oisans est cependant, peu après l'épisode des sarrasins, couvert de deuil par la submersion de sa vallée principale. En effet, le Bourg d'Oisans, un des villages central en Oisans, doit son salut à la positon qu'il occupe alors sur le coteau au dessus de la plaine. A l'époque, le village porte le nom de Saint-Laurent-du-Lac. Au XIII^{e} siècle, les eaux du lac débordent. Le niveau atteint par l'inondation gagne plus de dix mètres de hauteur sur le pied de ce coteau, ainsi que cela peut se constater, encore aujourd'hui, par la position toujours respectée d'un bloc granitique témoin de cette inondation, bloc auquel viennent s'amarrer les barques de Saint-Laurent-du-Lac. Comme preuve de cette destination, on remarque sur la face apparente du bloc une rainure très importante, le long de laquelle les amarres vont se fixer à un anneau de fer, et qui semble elle-même avoir été creusée par le frottement. Il est difficile de dépeindre la stupeur dans laquelle est plongée le Bourg d'Oisans par ce désastre. Les péripéties lui succèdent pendant près d'un demi-siècle. Par le débordement général, toute communication avec la vallée est détruite, toute relation avec le Bourg rompue. Le chef lieu, devient alors presque désert et il n'est plus rien pour le reste du pays. Le commerce et les affaires chassés de cette localité mourante se sont réfugiés dans un village voisin que sa position, la route qui le traverse et certains avantages, rende plus propice que tout autre. Il s'agit de la Garde, village situé en face du Bourg, un peu au dessus des plaines et presque au centre des communautés du mandement. Il devient dès lors le point de réunion administratif et commercial, et, tant que dure le lac, ce village rempli un rôle prédominant à l'égard du reste de la contrée. Parmi les vingt-deux communautés dont se compose le mandement, une quinzaine peut accéder à la Garde par la montagne, les autres, séparées par le lac, se voient obligées de recourir à la navigation. Les barques des pécheurs de Saint-Laurent-du-lac deviennent donc le moyen de transport. Tout autour du lac, certains points de passage servent de ralliement aux passagers et de-là vont et viennent des esquifs improvisés. Le commerce du bétail, le plus essentiel pour le pays, a besoin, pour se soutenir, des foires et de marchés, qui s'opèrent dès lors à La Garde. Dès que, par l'écoulement d'une plus grande partie du lac, la plaine est rendue à elle-même, on songe tout aussitôt à l'assainir et à y rétablir la culture, mais les rares habitants du lac Saint-Laurent ne peuvent y suffire, et les bras manquent pour cette tâche importante. Le Dauphin fait donc appel aux cultivateurs des contrées voisines, en leur assurant la

concession du sol qu'ils viendraient travailler. Attirés par cette promesse il en accoure de tous les pays environnants, et en particulier de la Savoie, qui se partagent avec les habitants, l'œuvre de la restauration. En même temps, les nobles de la communauté voisine envoient à la plaine leurs vassaux de la montagne pour y faire rétablir des terrains qu'ils se réservaient ensuite. Ainsi remué et fécondé ce sol répond bientôt avec largesse aux espérances des laboureurs.

Après cette période d'effroi, la population bannie revient aussi peu à peu se rassoir à ses foyers déserts, et quelques années après l'évacuation des eaux, le bourg Saint-Laurent du-lac reprend déjà lieu parmi les chefs lieux des mandements voisins. Le Dauphin vient le visiter au mois de juillet 1227, et par un acte public dressé par le bourg même, il déclare tous les habitants présents et futurs de Saint-Laurent-du-Lac libres et affranchis de leur taille. Il doit cette récompense à la bonne foi avec laquelle non seulement les habitants de la bourgade mais aussi ceux de l'Oisans tout entier, ont reconnu leurs redevances delphinales dont les titres ont été détruits par les eaux tandis que d'autres feudataires les ont niés. Acte de probité que sanctionne l'opinion publique du temps, en donnant la qualité de Preux aux habitants de l'Oisans. De leur côté les communautés de l'Oisans reprennent bientôt le chemin de leur centre primitif. Avec elle revient le commerce et les affaires. L'administration y rétabli son cours et des liens nouveaux sont venus rattacher au pays environnant l'existence de ce bourg, si fatalement brisée. Il conserve néanmoins encore le nom de Saint-Laurent-du-Lac, comme un souvenir de salut, et ne le quitte qu'environ deux siècles après lorsqu'il descend sur son emplacement actuel.

Les richesses du sol de l'Oisans : un territoire attractif pour les dauphins

Les richesses du sol du pays ne tardent pas d'attirer l'attention des Dauphins. Ils songent bientôt à les mettre à profit d'une manière particulière. Dans ce but, ils se constituent dans la plaine de l'Oisans un domaine patrimonial, indépendamment de leur droit de fief sur tout son territoire. Elles sont composées de terres, vignes, forêt, usines, maisons et métairies. Ils y ajoutent plus tard une maison comtale, située au Bourg d'Oisans, et qui, avec une tour ou château leur appartenant, non loin de là dans la plaine, sont chargés de recevoir ces princes lors de leurs visites en Oisans. Ce qui provoque surtout leur intérêt est la richesse de ces montagnes et le désir d'utiliser le trésor de toutes espèces qu'elle contient. Pour cela les Dauphins entreprennent d'abord, sur les traces d'anciennes exploitations romaines, des travaux considérables qu'ils étendent ensuite sur

toute la contrée. Par l'impulsion qu'ils leur impriment, par les encouragements qu'ils leurs donnent personnellement, en même temps que par la durée des travaux, ils font revivre pour le pays une partie des avantages dont il a joui sous les romains. Les mines nombreuses, objets de ces exploitations, ainsi que d'autres appartenances delphinales de l'Oisans, sont plus d'une fois, de la part de leur maitre, l'objet de transactions. L'acte de transport du Dauphiné à la couronne de France, par le dauphin Humbert II, en 1349, fait définitivement annexer les unes et les autres au domaine de l'Etat.

Voici donc les grands moments de l'histoire du massif de l'Oisans. Cette dernière, qui refait surface à travers la présence de ruines sur tel ou tel moment de son existence, montre avec l'étude d'autres sources évoquées précédemment, qu'elle a été mouvementée. Ce n'est donc pas un territoire complètement vierge, comme la société tend longtemps à le penser. Lorsqu'au XVIII^{e} siècle les hommes s'intéressent à l'Oisans ils découvrent, à l'instar des montagnes de Suisse et de Savoie, que ses monts sont peuplés d'une civilisation atypique. Nous allons voir à présent comment, à travers les gravures et sources environnante, une société nouvelle, adaptée au milieu naturel, apparait au grand jour dans l'Europe des Lumières puis du Romantisme.

Les gravures du XVIII^{e} siècle montrent que les montagnes sont habitées

Au sein des gravures sélectionnées pour l'étude, on retrouve dans beaucoup la représentation de villages. Ils sont caractéristiques de ce milieu et interagissent avec le milieu naturel. En effet, à travers ces gravures et les sources qui les complètent et explicitent, nous obtenons des renseignements sur les activités de la société mais aussi sur ses coutumes, rites, et la manière dont elle met à profit l'environnement qui l'entoure pour survivre et se développer.

Etude comparative de deux villages « clefs » de l'Oisans au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle : Bourg d'Oisans et la Grave

Pour mieux comprendre la civilisation uissane, il nous a paru intéressant de faire une étude comparative de deux de ces villages, l'un en moyenne montagne mais étant le chef lieu, Bourg d'Oisans, et l'autre situé en haute montagne, la Grave. Ce sont en effet deux villages typiques au niveau de la représentation de l'Oisans. J'ai cependant choisi de parler de Bourg d'Oisans dans mon étude pour des raisons que je vais vous expliquer dès à présent. L'exemple de ces deux villages, à travers l'étude de leur caractéristiques et leur différences, mais surtout à travers leur rapport avec le paysage montrent que leurs

habitants s'intègrent parfaitement au milieu naturel dans lequel ils évoluent. Nous travaillons à partir de trois descriptions, celle de Colaud de la Salcette à travers son récit de voyage, *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784* fin XVIII[e] siècle, celle de Brockedon, à partir de son ouvrage *Illustrations of the Passes of the Alps* paru dans la première moitié du XIX[e] siècle et celle de Roussillon, à travers le *Guide du voyageur dans l'Oisans*, mi XIX[e] siècle.

Voici la première description de la Grave de Colaud de la Salcette :

> Nous arrêtant à la Grave, il nous pris fantaisie de voir le revers de la montagne au bas de laquelle ce village est situé ; nous eumes alors toutes ces horreurs en face, ; chaque pas que nous faisions nous en faisant découvrir de nouvelles : ce n'était que masses énormes placées en bancs les unes sur les autres (…), celles qui étaient différemment construite, mais d'une manière moins régulière, et pour le moins aussi frappante ne ressemblent pas moins à des débris de immenses de vieilles fortifications que le temps aurait détruites. Je dominais sur tout. » « Nous nous suffisons enfin, nous dominons sur tout ce qui nous entoure [82]

Succède à la vision de Colaud de la Salcette celle de Brockedon. Voici deux extraits issues de son récit de voyage:

> The plain of Bourg d'Oysans is surrounded by high and rugged mountains, and bears strong evidence of having formely, and at no very distant period, been the lake; this was formed in the 11th century by the debris of mountains, brought down by torrent and forming an embakment in the Combe of Gavet, near the entrance of the plain of Bourg d'Oysans. (…) In the scenary around Bourg d'Oisans, the grandest feature is Mont Lens, over a part of wich the old roman road passed, of which many trace may be distinctly seen.(…) Below Bourg d'Oisans, for about two leagues, the valley is highly cultivated, and its produced is considerable.[83]

Il parle de la Grave en ces termes:

> The scenes from the descent toward the Val Romanche are scarcely less savage than those on the side of the Guisanne. The immense glacier of Tabuchet, from which the river Romanche issues present itself on the left. (…) A little beyond the village of Villard d'Arène, the travelers descends abruptly to a part of the road where the vast overhanging rocks close in (…) which falls into a deep and dark defile.[84](…)
> After descending by a narrow path, and passing under an enormous mass of slate rock, the village of La Grave is seen at a little distance of a hill. (…) At La Grave, the weather is so severe in winter, that in the event of a death in village at that season, the inhabitant cannot make a grave during the frost, but suspend the corpse in a granary, or place in on the roof of a house, until returning spring. [85]

Dans le guide de Joseph- Hyacinthe Roussillon, est présente une gravure de la Grave[86], accompagné d'une description très détaillée de ce village :

---

[82] Colaud de la Salcette, *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784,* op.cit. p.202

[83] Brockedon (William), *Illustrations of the Passes of the Alps by which Italy communicate with France, Switzerland and Germany,* London, 1838 op.cit.p.28-29

[84] Brockedon traverse le passage de Villard d'arène à la Grave à la lumière de la lune ce qui augmente la profondeur et les effets d'ombre

[85]Brockedon (William), *Illustrations of the Passes of the Alps by which Italy communicate with France, Switzerland and Germany.* op.cit. p.25-26

[86]Cf. Illustration n°4, p.8, volume II

Caché d'abord par une saillie de roches, ce village se montre tout à coup, en haut de la rampe, assis sur un monticule que domine le clocher de l'église, et sur la pente duquel se groupent ces habitations. Chef lieu du canton de ce nom, la Grave forme une agglomération assez populeuse et possède, pour le service du voyageur, plusieurs auberges aussi confortables que les lieux peuvent le permettre.[87]

Ainsi, par sa position, par l'ensemble et l'architecture alpestre de la plupart de ces maisons, le village de la Grave s'harmonie avec le paysage dont il est le centre. Celui-ci,

Assez resserré et comme oppressé sous le poids de rochers gigantesques, ressent quelque chose de glacial de la présence de neige éternelles, descendant comme un linceul funèbre jusque vers le milieu des pentes voisines. A leur pied, un petit plateau, couvert de cultures et de beaux taillis, s'étend sur les bords de la Romanche, et au delà se voient quelques petits coteaux cultivés (…). L'air d'étiolement et de souffrance dont est empreinte toute cette végétation inspire de l'intérêt.[88]

C'est pour ne pas être privées comme les terrains inférieurs du soleil d'hiver que les maisons de la Grave, au lieu de descendre dans les vallons, sont venues se percher sur la colline. A 1500 mètres d'élévation elles sont soumises à un climat assez rude et souvent, pendant l'hiver, aux fureurs de la tourmente. L'homme s'est accommodé à ce milieu aride. En effet, les maisons sont construites en conséquence. Les habitants s'habillent d'étoffes épaisses de laine et éprouvent, particulièrement les femmes, le besoin de ces sortes de vêtement en toutes saisons. Il est cependant essentiel de noter que la Grave connait aussi de beaux jours.

L'activité des habitants de la Grave, actifs et industrieux, se voue plus spécialement encore au commerce hivernal, c'est-à-dire au colportage. C'est pour eux une nécessité à laquelle les enfants eux même aspirent à se soumettre. Une fois entrés dans la carrière ils la suivent avec ardeur. Il faut savoir que, parmi les émigrants, si la plupart, fidèles à l'amour natal, reviennent annuellement au village, il y'en a qui trouvent affaire ailleurs et ne reviendrons jamais.

Une vocation nouvelle pour les uissans avec l'arrivée des voyageurs: les guider vers les sommets.

De nombreux voyageurs témoignent de la présence et de l'aide de ces derniers. Parmi eux Colaud de la Salcette, Forbes et Roussillon. Tout d'abord Colaud de la Salcette, lors de son arrêt à Villard d'Arène, périple qu'il relate à travers son récit de voyage:

Nous avions en face et d'assez près ces glaciers inaccessibles dont nous brulions d'approcher. Nous trouvons au Villard un homme d'une mine qui annonçait un drôle dégourdi et qui connaissait parfaitement les Alpes énormes qui nous environnaient. Impossible à vous et à moi, surtout en cette saison, nous dit il, de parvenir à ces glaces qui nous étonnent : personne n'ose les traverser qu'il ne risque de la vie ; elles

[87] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans,* Grenoble, imp. Maisonville, 1854. op.cit.p.124

[88] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans* op.cit.p.143

s'étendent depuis l'Alpes d'Arène jusqu'à l'Alpes de l'An, tiennent à d'autres glaces qui aboutissent aux montagnes de Vallouise ; il nous montrait du geste et de la voix tout ce qu'il avait l'air de posséder à merveille, il nous parlait de pays qui étaient peu connus et notre curiosité s'accroissait de toute l'impossibilité qu'ils mettaient à la satisfaire. Eh ! bien, nous dit il ne pouvant y parvenir, vous êtes les maitres de vous élever au dessus de ces rocs de glace infiniment plus encore qu'ils ne paraissent l'être de vous[89].

Il les oriente ensuite. En effet, plus loin Colaud de la Salcette revient sur la description du guide :

Enfin, le lendemain, samedi 4 septembre, à six heures du matin, nous devions être à cheval. Nous fûmes réveillé par le guide dont nous avions fait connaissance la veille, petit bonhomme bien bâti, l'œil vif, parlant bien, connaissant parfaitement le pays où il allait nous conduire ; il nous promit de ne rien laisser échapper de ce qu'il serait intéressant de voir. Mon impatience m'avait à peine laissé dormir, mon imagination m'avait devancé partout ou je voulais aller et je fus vivement alarmé d'un ciel couvert de nuages épais et noirs, à laquelle perçait une pluie bien fine tombant avec rapidité et que le vent du nord rendait d'un froid presque glacial. Malgré cela nous partîmes. D'ailleurs nous devons l'avouer aussi, nous sommes quelques heures satisfait de laisser à notre tour le compagnon qui nous avait abandonné et qui, nous sacrifiant un jour de pluie, ne nous avait pas privé du plaisir que nous aurions partagé en parcourant le lendemain, avec lui, les montagnes curieuses en cristaux, coquillages, pétrifications, ruines et traces de volcans, dont le moine nous avait dit que l'Oisans était rempli. [90]

Une autre personnalité parle de la présence des guides de montagne. Il s'agit de Forbes, dont la description du guide transparait dans son ouvrage, *Norway and its glaciers*, paru en 1853. Il fait référence en effet au cours de son récit au guide de montagne qui l'ont aidé. Il parle du fameux Joseph Rodier:

We found Joseph Roudier, the guide to whom we had been recommended, busily engaged in securing his hay crop, which he and his son carrying in heavy bundle on their back from the field to the hay loft. Finding that no one in the village has ever crossed to the Val Louise, and that the practicality of such a feat was altogether doubtful, we enquired whether, by leaving Mont Pelvoux on the left, we could pass by the extreme head of the valley of the Val Godemar. Rodier had twice performed this, and engaged to conduct us across the glacier which lay in the way next morning.[91]

Exploitation du milieu naturel par la société montagnarde

Les activités et coutumes de la société habitant les montagnes de l'Oisans au XVIII[e] et XIX[e] siècle peut largement faire l'objet d'un mémoire. C'est pourquoi nous ne définissons ici que les principales activités de l'époque dont certaines transparaissent à travers les gravures. Les montagnes de l'Oisans sont riches en ressources naturelles, et ce sont ces ressources qui attirent les premiers voyageurs. A travers les gravures, mais aussi les récits de voyages et autres sources, ces ressources, qui sont des composantes du paysage, apparaissent clairement. Nous allons étudier les principales et les plus

[89] Colaud de la Salcette (Joseph-Claude-Louis), *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784* , in *La Société des Touristes du Dauphiné*, 1888, éd. A.Masimbert, Grenoble, imp. Allier et fils, 1889, in-8°,op.cit. p.190-222
[90] Colaud de la Salcette (Joseph-Claude-Louis), op.cit.ibid.p.195
[91] Forbes (James-David), *Norway and its glaciers visited in 1851, folowed by excursion in the High Alps of Dauphine, Berne and Savoy*, Edimburg, ed. Black, 1853, op.cit.p.181-182

importantes aux yeux des voyageurs de l'époque. En effet, bien avant que naturalistes et géologues parcourent les sentiers de l'Oisans, à la fin du siècle des Lumières, l'homme a su tirer parti des ressources naturelles présentes. Parmi elles l'exploitation du gibier, tel le chamois, l'exploitation de l'eau du lac ou encore l'exploitation du charbon à travers les mines.

La chasse au chamois

Roussillon, lors de son voyage dans l'Oisans, a remarqué et analysé cette activité dont il fait part à ses lecteurs dans *Le guide du voyageur dans l'Oisans*. En effet, l'auteur décrit cette dernière avec précision. C'est une des principales formes d'exploitation du milieu par l'homme, avec l'exploitation des mines. Joseph-Hyacinthe Roussillon écrit :

> La chasse de cet animal occupe un certain nombre d'habitant de Saint Christophe et de tout l'Oisans. Elle ne peut qu'être très dangereuse dans ces montagnes, hérissées de rochers et bordées de précipices, car c'est là qu'il faut suivre le chamois et déjouer sa finesse. C'est une chose fort curieuse que la pratique de ce quadrupède quant il se sent poursuivi. Dès qu'il aperçoit le chasseur il mesure la distance qui le sépare de lui et il l'attend jusqu'à la portée de l'attaque. Alors il bondit sur ses pieds, il court, il saute, et laisse bien loin le chasseur derrière lui. Celui-ci le suit lentement, juge sa marche, et va, autant qu'il le peut, contre la direction du vent, pour n'être pas trahi par l'odorat d'un chamois ou bien il l'attend près d'un pâturage qu'il sait fréquenter par lui, et malgré toutes ces précautions, souvent il ne peut pas l'atteindre. Lorsqu'il a réussi il arrive parfois que le chamois, se sentant blessé, revient furieux sur son agresseur, obligé alors de lutter pour sa vie. D'autres fois, le chamois, traqué dans un coin de rocher dont il ne peut plus sortir, s'élance sur le chasseur et le précipite. Par le danger excessif qu'elle entraine, la chasse au chamois a couté la vie à plus d'un de ces amateurs.
>
> Néanmoins, cette chasse, si émouvante et si périlleuse, inspire souvent au montagnard une ardeur telle, qu'il ne peut plus s'en détacher et sacrifie tout à ce besoin. La perspective de la mort et le tragique exemple des victimes ne sauraient l'arrêter, quelques fois même il marche avec une certitude stoïque qu'il sera victime à son tour. Tant il aime ces alternatives terribles, tant il se plait au milieu de la nature la plus sauvage et la plus tourmentée!
>
> En voyant d'en bas ces cimes élevées avec ces rochers avides, il semble que le vide soit au delà, et qu'après les avoir franchies, il n'y aura plus qu'a descendre. Loin de la, derrière eux, la nature cache de vastes domaines, et le voyageur ne serait pas peu surpris si, après avoir gravi certaines de leur pentes, il apercevait devant lui d'immenses collines de verdures et de gras pâturages. De ces gras pâturages les uns sont récoltés pour la nourriture des bestiaux, les autres sont destinés au pacage. Une grande partie de ces derniers sont affermés au titre de bail à ces bergers de Provence, qui tous les étés y amènent des troupeaux de moutons, chassés par l'ardeur du soleil des plaines du littoral. Et cette ferme annuelle produit à la commune de Saint Christophe, comme à d'autres de l'Oisans qui en usent ainsi, certains revenus très utiles pour elles. Les Dheltroupeaux y séjournent pendant trois ou quatre mois, gardés par des bergers, qui comme eux, passent l'été dans ces solitudes. [92]

L'exploitation des mines

Dhellancourt remarque la présence de filon de plomb dans les montagnes de l'Oisans. D'après lui, quelques paysans du Villard d'Arène exploitent ce filon et vont vendre le plomb à Allemont. Il y est nécessaire pour fondre le minerai, exploité au sein de la mine de Chalanches. Autre filon exploité par les habitants de Villard d'Arène : le cuivre

[92] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans,* Clamelcy, imp.Laballery et Cie, 1979 op.cit. p.83-84

et l'arsenic[93]. Dhellancourt souligne qu'entre le village de la Grave et Loche, sur la rive gauche, se trouve la mine d'Echilose qui fournit du plomb à la fonderie :

> Cette mine est précisément sous un glacier, ce qui en rend l'accès très difficile à cause des avalanches qui ont lieu fréquemment. Le très mauvais temps qu'il fit pendant mon séjour dans ce lieu m'empêcha de visiter cette mine. [94]

Il y'aurait aussi deux filons à la Grave, « d'après d'anciens papiers ». Cette richesse est connue par l'homme depuis des siècles. En effet, les romains, les premiers après la conquête des Gaules, ensuite les Dauphins puis les seigneurs, enfin l'industrie privée viennent les exploiter tour à tour. Les romains ne connaissent que la calcination des roches comme procédé d'extraction pour le minerai et se gardent donc, dans la crainte du déboisement et de ses conséquences, d'exploiter les mines de l'Italie. Ils les recherches par conséquent avec avidité dans toutes leurs provinces. Ils entendent parler de gisement de plomb argentifère dans les flancs de la montagne où il les découvre. Ils procèdent bientôt à une grande échelle à l'exploitation des mines de Brandes, sur le revers des Petites Rousses. La roche est attaquée par de nombreuses galeries et les produits de l'extraction, abondants et riches, font créer à pied d'œuvre un établissement important, dont le développement devient bientôt considérable. Il y'aurait jusqu'à cent milles forçats employés dans les mines, et une garnison de trente-mille homme serait organisée pour surveiller et maintenir ces hommes dans l'obéissance. La seule vue du plateau des Brandes, dont l'exigüité ne peut se prêter à un pareil déploiement, fait justice de ces exagérations. On ne retrouve d'ailleurs aucun vestige de l'organisation romaine. Pour desservir cet établissement et le rattacher à la voie militaire, divers tronçon ont nécessairement été construit. L'un monte par Mizoen, les terrasses du Frenay et d'Auris et le col de Cluys, l'autre vient de la garde et de Huez, et peut être un embranchement au plateau de Paris. Plus tard, lors de la présence des Sarrasins en Oisans, sur les flancs du massif de Belledonne, au Chalanches, ils commencent aussi l'exploitation d'une mine de cuivre gris argentifère dont on ne trouve aucune mention avant leur arrivée.

Des siècles après, au XVIII^{e} siècle, les mines sont de nouveau exploitées. A Chalanches, un des principaux lieux d'exploitation, une bergère redécouvre en 1767 les vestiges de la mine. Cette dernière est rapidement exploitée en secret par les habitants d'Allemont. A la suite d'un éboulement grave les autorités sont alertées dès 1768, stoppant

[93] La mine de cuivre décrite par Dhellancourt est désignée sous le nom de mine de bas de pic dans le « Plan général et établissement de la compagnie d'Allemont », Paris, Thierry, 1841

[94] Dhellancourt, *Le voyage de Dhellancourt en Oisans, 1785*, publié par Paul Guillemin, extrait de l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, année 1891, Grenoble, imp. F. Allier père et fils. op.cit p.12

net les grattages clandestins. En 1777, le Comte de Provence qui a acquis la concession, engage un jeune ingénieur saxon nommé Schreiber. Sous son impulsion les mines connaissent alors un essor considérable. La production atteint 600 kilogrammes d'argent par an en 1784 et 1785 avec quatre-vingt-dix ouvriers. Schreiber s'intéresse également à toutes les autres mines autour d'Allemont : le Grand Clos, la Gardette, le Pontet, l'Alpette, Brandes et l'Herpie, le Lac Blanc, Venosc, La Mure, Saint-Arey, le Valgaudemar. Mais c'est à Chalanches qu'il s'implique le plus, seule mine de la région qui lui semble digne d'intérêt. En 1792, les mines deviennent mines nationales. Schreiber parvient à y maintenir les installations en parfait état de fonctionnement pendant une dizaine d'années face à l'abandon des instances dirigeantes de ces années révolutionnaires. Les lingots d'argent sont expédiés vers Paris mais l'argent nécessaire au fonctionnement ne revient pas. Au moment où la mine de Chalanches est à l'apogée de son exploitation, une mine d'or à la Gardette, petit hameau de la commune de Villard Eymont voit le jour. En effet, soupçonné depuis longtemps par la rumeur publique, ce gisement est découvert en 1779 par un habitant de la commune concernée. Cette mine est située dans un filon de quartz dans le gneiss, renfermant de l'or natif disséminé sous forme d'herborisation, de lamelle ou de grains, dans un quartz bleu ou dans la variété du quartz rubané. Les travaux sont commencés en 1781 et continués jusqu'en 1787. Par la suite la faiblesse de l'exploitation et les événements font interrompre les travaux.

Cette ressource provient donc de la formation même du massif. En effet, la roche granitoïde qui forme la masse des montagnes est très présente ici. C'est un granite talqueux dans lequel le quartz en grains amorphes, translucides et grisâtres est généralement très abondant. On y distingue deux espèces de feldspath, qui diffèrent par leur couleur et par leur état cristallin. Les variétés de feldspath blanc ou rose se localisent principalement en haute montagne. On les trouve ici situées entre la Bérarde et les vallées de Val Louise et de Monestier. Ce granite à feldspath rose est amené par les glaciers mais aussi les torrents. Les torrents d'Entraigues et de la Bérarde, se réunissent à Val Louise. Un autre torrent descend quant à lui des glaciers de Monestier.

L'exploitation du minerai à Allemont à travers les mines remonte à plusieurs siècles plus tôt. Cependant, au moment de la découverte de l'Oisans, cette activité perdure toujours. Joseph-Hyacinthe Roussillon, dans le *Guide du voyageur dans l'Oisans*, parle de l'exploitation des mines :

Pour quiconque aimerait à visiter l'intérieur des mines exploitées en Oisans, ce spectacle étrange sera du plus vif intérêt. L'existence de cette population d'ouvriers, ensevelie dans les ténèbres, occupés à de pénibles travaux, offre un vaste champ à la pensée (…) Pour la commune d'Allemont, les travaux des mines sont une industrie traditionnelle à laquelle l'homme se voue d'une manière exclusive, ce qui lui a valu autrefois une certaine prospérité.[95]

Ces exploitations sont les majeurs mais, comme dit précédemment, le massif est extrêmement riche ne minéraux. Toute la chaîne occidentale de l'Oisans, depuis sa naissance jusqu'à Saint Hugon, depuis le pic de Belledonne, au pied duquel une vieille légende place, sur les bords d'un lac, une mine d'or très riche, gardée par une vieille fée redoutable et mystérieusement exploitée par des miniers genevois, depuis la crête du Taillefer jusqu'au fond du massif où elle se termine, toute cette chaine est traversée par des filons de fer, cuivre, plomb, zinc, argent, quartz, etc. Les uns accessibles et exploitables, les autres recouverts par les glaces. On y trouve aussi de l'axinite, du prehnite, de la craitonite… dans les rochers de Saint-Christophe-en-Oisans. La chaine orientale, ou des Grandes Rousses possède des roches transpercées, sur toute la longueur, par des filons sans nombres de cuivre, or, plomb argentifère, quartz, baryte sulfaté, etc. Comme produit spéciaux on y remarque le titane anatase et les émeraudes blanches et verdâtre. Les marbres brèches, les gypses, les ardoises viennent s'ajouter à l'énumération de ces richesses. C'est sur ses flancs qu'on lieu les plus anciennes exploitations. Nous avons donc, et cela depuis des siècles, une profusion de métaux et de minéraux accumulés dans les montagnes de l'Oisans.

Ainsi, les ressources anciennement exploitées le sont par l'homme pour survivre dans un milieu atypique tandis que les ressources nouvellement exploitées répondent à l'idéal culturel, traduit par le mouvement des Lumières, cela au niveau scientifique.

L'exploitation des chutes d'eau

Les glaciers, d'où naissent les torrents, créent de nombreuses chûtes d'eau. Ces dernières sont exploitées par le montagnard au moment où le citoyen fait ses premiers pas dans l'Oisans. La ressource naturelle qu'est l'eau présente un intérêt industriel. Prenons l'exemple de l'usine hydraulique de Livet. Il y'a deux aménagements de chute. En aval, dans la vaste plaine du plan du lac, le canal d'Amenée franchit par un tunnel assez court percé dans les roches de la rive droite tout l'espace occupé par le clapier de Saint Christophe et se termine au dessus du hameau de Bourg d'Arum. L'eau ainsi détournée du lit du Vénéon et peut transporter jusqu'à 2000 litres par secondes en hiver et 6000 pendant

[95] Roussillon Joseph-Hyacinthe, *Guide du voyageur dans l'Oisans*.

les huit mois de la belle saison. Elle se précipite alors au moyen de conduites en tôle d'acier d'une hauteur de 224 mètres dans l'usine à construire dans l'entrée du village et y produit une force moyenne de plus de 8000 chevaux. Après un long parcours elle donne une force de plus de 7000 chevaux à l'usine qui s'établit à Pont-Escoffier.

Comment expliquer alors, qu'au milieu de tel richesses, les habitants vivent si pauvrement, confrontés à des privations sans nombre, obligés pour les plus jeunes de quitter le pays pour trouver une source de revenus ? Parmi tant d'autres, voici une réponse possible et qui semble évidente : les fruits de l'exploitation des mines ne leur revient pas à eux mais aux dirigeants, seigneurs, dauphins etc.

Ainsi, le paysage de montagne, nous l'avons vu au cours du chapitre quatre, est présent dans l'esprit de l'homme et cela depuis l'Antiquité, vision d'antan qui façonne cependant sa vision actuelle. En effet, entre effroi et admiration, la montagne est alors empreinte de mythes qui perdurent pendant des siècles. A cet époque, et pendant les siècles à venir, l'homme, bien que trouvant peut-être de plus en plus d'attrait à la montagne et l'incorporant petit à petit dans ses représentations paysagère, la regarde cependant avec distance des plaines. Au XVIII^{e} siècle, avec la découverte des Alpes, la montagne est représentée par les voyageurs à partir de ses flancs et sommets. On a donc une nouvelle vision de ces paysages. L'Oisans n'échappe pas à ce mouvement historique. Dans ce chapitre, cette représentation nouvelle de la montagne a deux attraits principaux. D'une part elle est le témoin d'un milieu naturel spécifique. Elle nous montre que la montagne n'est pas, comme tendent à le penser au début les voyageurs du XVIII^{e} siècle, un lieu totalement vierge qu'ils seraient les premiers à découvrir. L'Oisans détient en effet une histoire mouvementé, dont les ruines représentées à travers les gravures sont témoins. Les voyageurs découvrent aussi que la montagne est, au moment où ils la parcourent, habitée par une société atypique, très différente de la leur, société sur laquelle nous reviendrons au cours de notre étude. D'autre part, de manière plus ou moins consciente, les voyageurs mettent en avant tel ou tel aspect du paysage. Suivant ce choix, il montre donc de manière inconsciente, porter donc un intérêt spécifique pour le peintre voyageur.

Tout comme les voyageurs au sein des Alpes de Suisse et de Savoie, ceux qui traversent l'Oisans découvrent donc un milieu encore inconnu aux yeux de leurs contemporains et une société très différente de celle de l'Europe des Lumières et du Romantisme dans laquelle ils évoluent. Les représentations de ce monde perçu comme nouveau est sujet à de nombreux discours. Le plus visible est celui de l'art. Ce n'est pas

pour autant le discours le plus important émanant des représentations de la montagne. Ces représentations entrainent, dans un premier temps, la découverte d'une nouvelle manière de concevoir l'aspect esthétique du paysage.

Chapitre 6 – « Imiter la nature » : le paysage de l'Oisans dans l'art, entre sublime et pittoresque.

Lorsqu'on peint un tableau ou qu'on observe une œuvre, la première vision, la première analyse est en générale d'ordre esthétique, c'est-à-dire qu'on la créer ou l'analyse selon un point de vue artistique. C'est pourquoi nous allons désormais tenter de comprendre comment la représentation de l'Oisans au croisement du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècle est un véritable témoignage sur la façon dont les peintres-voyageurs dépeignent un paysage qu'ils viennent de découvrir et comment cette représentation évolue, faisant appartenir la gravure à des catégories esthétiques nouvelles. En effet, en ce qui concerne l'Oisans, on constate deux catégories esthétiques qui correspondent à deux périodes : fin XVIII^{e} siècle, la plupart des œuvres appartiennent à la catégorie esthétique du sublime et du début jusqu'à mi XIX^{e} au pittoresque. Il s'agit donc de montrer, toujours dans le contexte général de découverte des Alpes, comment, entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle, les représentations de l'Oisans, du point de vue esthétique, passent du sublime au pittoresque. Attention le sublime est toujours présent dans les représentations de l'Oisans au XIX^{e} siècle.

Notre source majeure est le corpus de gravure[96]. Cependant, à côté des gravures, d'autres sources, qui décrivent le paysage de l'Oisans sous l'angle esthétique, sont présentent. Il s'agit des sources littéraires, tels les poèmes, récits de voyages et guides de voyages. A travers les différentes descriptions de la montagne transparaissent différentes visions de sa beauté.

Le sublime à travers les représentations de la haute montagne au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle

Caractéristiques du sublime

Au XVIII^{e} siècle avec la découverte de la montagne et la représentation de ses paysages nait une catégorie nouvelle. En effet, dans un premier temps la montagne fait peur tout en provoquant, dans le même temps, l'admiration. Cette description de la montagne, entre grandeur, admiration et effroi, s'apparente à la catégorie esthétique du sublime. Qu'est ce que le sublime exactement ?

[96] Cf. table des illustrations dans le volume II

Le sublime, définition générale

Le sublime est une catégorie esthétique nouvelle qui nait en partie avec l'ouvrage révolutionnaire, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, du philosophe irlandais Burke, ouvrage paru en 1757 et qui peut être considéré comme le manifeste empiriste de la philosophie esthétique. Avec le sublime, on conçoit le beau et le sublime comme des sentiments intérieurs. Pour les philosophes ce sont des représentations que se fait l'âme lors de l'expérience esthétique. Le beau renvoie à un sentiment de plaisir et de calme, tandis que le sublime renvoie à un sentiment de plaisir mêlé de douleur, ou à une alternance contradictoire de sentiments. Le goût n'est plus alors une notion intellectuelle, mais concerne l'impression sensible et le sentiment, définis par les empiristes comme les idées de l'esprit les plus vraies et les plus vives.

L'esthétique classique ne concevait qu'une seule valeur esthétique, le beau, et son négatif, le laid. Le beau était conçu en termes d'harmonie, de symétrie, de proportion, de régularité, d'ordre et de mesure. L'esthétique empiriste ajoute alors cette seconde valeur esthétique positive qu'est le sublime. C'est une valeur caractérisée par la dysharmonie, la dissonance, la démesure, la disproportion, la dissymétrie, l'irrégularité. Là où le beau produisait le sentiment de la sérénité dans l'âme, le sublime produit la passion violente, l'alternance de peine et de satisfaction, sans pour autant susciter la terreur. Le sublime trouve cependant son application artistique la plus absolue dans le Romantisme, qui exaltera la passion et la démesure dans l'âme humaine.

Cette catégorie esthétique désigne une qualité d'extrême amplitude ou force, qui transcende le beau. Elle est liée au sentiment d'inaccessibilité. Elle déclenche un étonnement, inspiré par la crainte ou le respect. En effet on substitue une nature sauvage et montagneuse aux paysages plats et calmes qui attire jusqu'alors les peintres. Cette catégorie esthétique nouvelle est celle de l'horreur sublime, qui allie grandeur et effroi.

Une philosophie du sublime est développée à partir de cette catégorie esthétique nouvelle. En effet, au XVIII^{e} siècle, la philosophie du sublime a voulu penser jusqu'à ses conséquences extrêmes la tension entre perte de soi et ressaisissement que peut parfois produire le paysage. On peut en déduire qu'il y'a dans ces gravures un volontarisme de la connaissance en même temps qu'un enchantement esthétique, plus que le sentiment de la menace, de l'excès, voire de l'horreur sur quoi repose le sublime. Claude Reichler pense que par rapport à la philosophie du sublime de nombreuses questions se posent. En effet, il se demande si nous devons vraiment conclure sur cette interprétation ? Ou bien décider

que le sublime est un pathos de la représentation, de tout ce qui s'y refuse et s'en exclut ? Pour lui, le sublime est défini autant par les « objets extraordinaires », la « beauté indescriptible » des spectacles naturels que par la capacité humaine de se dédoubler devant eux.

Le sublime né des changements émotionnels subits par le voyageur à l'approche de la montagne ?

Avec la découverte de la montagne, de nouveaux sentiments naissent. De l'admiration à l'horreur, de l'exaltation du moi à la déception ils sont nombreux. Au cœur de la montage, le voyageur ressent en effet de fortes sensations. Un exemple concret, celui de Saussure qui, dans les fameux *Voyage dans les Alpes*, décrit son arrivée au sommet du Mont-Blanc : « Elle ne me donna même pas d'abord tout le plaisir que l'on pourrait imaginer. Au moment où j'eus atteint le point le plus élevé de la neige qui couronne cette cime je la foulai aux pieds avec une sorte de colère plutôt qu'un sentiment de plaisir. » Il parle cependant aussi d'une « une satisfaction vraie et sans éloge ». Ainsi le moment de la première découverte qui provoque chez le voyageur un bouleversement apporté par la vision d'un spectacle sublime, produisant à la fois douleur et plaisir est dépassé par une conscience gagnée de la pérennité du monde. Parallèlement l'homme des Lumières a une volonté d'atteindre le sommet, le point idéal, afin d'obtenir une vision totale de la beauté de la montagne. Par exemple, le grand désir de Saussure, parvenir au sommet du Mont-Blanc correspond à ce désir de vision totale, panoramique, qui offre une maitrise complète de l'espace, une compréhension sans reste de la structure du monde. Occuper le point où l'intelligibilité est absolue permet de voir le monde se déployer comme une carte à multiple lectures. Il s'agit là de rêves de savants mais aussi d'une ambition quasi-théologique : celle d'occuper la place de Dieu, qui voit tout d'un même regard. Saussure met en scène à plusieurs reprises ce désir de vision totale avec un crescendo dans la complétude.

Une forme de sublime politique à travers les œuvres représentant la haute montagne ?

Les voyageurs de l'époque voient dans les paysages de haute montagne deux types de sublime. Le sublime politique, issu de l'étude des sociétés de haute montagne et le sublime naturel. Nous nous arrêtons ici sur le sublime politique. Claude Reichler, parmi les différents thèmes philosophiques, en a nommé un. Il le prénomme le « paradoxe de Montesquieu », à savoir l'affirmation d'un lien entre l'espace alpin qui se caractérise par

la pauvreté du sol, la rigueur du climat et la démocratie. Il ne met cependant pas l'accent sur les aspects géopolitiques mais plutôt sur la stabilité des institutions et des mœurs, qu'à son avis la nature du pays favorise. Il pense en fait la question d'un paysage absolu dans un horizon renouvelé, parce qu'une argumentation politique nouvelle et puissante est sa construction intellectuelle. Cette argumentation provient de la critique fondamentale que Burke, homme politique et philosophe irlandais, adresse aux concepts clefs de la Révolution. Il s'agit d'état de nature, de raison universelle, de droits de l'homme, de Constitution même. Tous les voyageurs ne maintiennent cependant pas un lien, quel qu'en soit la nature, entre la dimension géomorphologique et la dimension sociale du milieu alpin. Ils admirent sans doute le paysage des Alpes sans éprouver le besoin de la constituer en absolu. Les descriptions politiques qu'ils produisent sont libérées de toute relation à l'espace naturel. Elles peuvent alors devenir des critiques du mythe alpestre. En effet, en les étudiants nous oublions le paysage, bien que la société de montagne en soit, de par ses infrastructures et son mode de vie, une des composantes. Le Romantisme et ses adversaires parlent de significations dont ils veulent précisément conserver, ou mettre en doute, l'authenticité. Leur célébration du paysage absolu, du sublime politique et naturel, a parfois un air de musée, un parfum de deuil quant ce n'est pas une allure de promotion touristique. Cette impression commence très tôt dans le XIX^{e} siècle.

Le sublime, du *Voyage dans les Alpes* aux représentations des paysages de l'Oisans

Le sublime à travers Voyage dans les Alpes, de Saussure

Saussure est un des premiers à avoir gravi le Mont-Blanc. Il relate son ascension mais aussi ses excursions dans *Voyage dans les Alpes*, déjà présenté, qui est publié en quatre volumes entre 1771 et 1796. A ce moment de la découverte des Alpes, l'Oisans est encore vu comme une contrée reculée donc les pics effraient. Cependant, concernant les Alpes de Suisse et de Savoie les premiers écrits et analyses sur le paysage et la société de haute montagne ont déjà vu le jour. Il est intéressant de comprendre comment, à travers cette œuvre, le sublime est déjà présent. De manière décalée elle est aussi présente dans les œuvres représentant les paysages de l'Oisans. Pour Saussure, il semble impossible de « faire passer dans l'âme du lecteur cette impression mêlée d'admiration et de terreur » que procure la vue des cimes. Elles sont en effet décrites comme indescriptibles, beauté inhumaine dans l'excès. Le goût romantique pour la démesure et l'union avec la nature commence à poindre. On combine pente méditative et grandeur formidable du décor. En effet, ce qui captive les lecteurs de la première génération de romantiques dans le texte des

Voyages dans les Alpes, ce sont ces descriptions qui sont encore au delà de l'accomplissement esthétique du beau et de grand, dans une dimension ou sciences et jouissances sont menacées toute deux, ou toute bascule. Les limites de la contemplation paraissent alors franchies, l'âme et le corps sont comme séparés dans un instant d'angoisse nue. C'est le sublime, qui ne laisse place à aucune position de maitrise. Le contraste des lieux et des représentations présents dans la mémoire éloigne toutes les émotions en faisant entrer l'âme dans un autre espace, l'espace du non humain et de l'incommensurable. Quoiqu'ils soient naturels, ces objets expulsent l'homme de son espace familier et le projette dans une jouissance inquiète et aigu. Même si il est situé à côté de l'anéantissement et de l'informe, par opposition au beau, même si il marque une cassure dans l'échelle jusqu'alors graduée des émotions esthétiques, le sublime auquel se réfère Saussure ne rompt pas la correspondance entre les affects du moi et les éléments de la nature. Il la rend douloureuse et désigne dans la mort sa limite.

Le sublime à travers les œuvres de l'Oisans

Le récit de voyage de Colaud de la Salcette, *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784* est très organisé dans son écriture. Le sublime y transparait à plusieurs reprises. Le but apparent est de changer d'air mais aussi de mener à bien des recherches scientifiques. Colaud de la Salcette décrit d'abord les paysages de la vallée de l'Oisans, tel Séchilienne où les jardins sont soignés et les prairies abondantes. L'arrivée vers la montagne est décrite entre beauté et horreur. En effet, pour accéder au cœur des montagnes, il traverse une vallée étroite, fermée, avec une rivière et entravée de nombreux rochers. Plus tard dans le récit il décrit l'arrivée aux glaciers du Mont-de-Lans. Pour y arriver il traverse plusieurs cantons tels Auris, le Freney, le pays de Bez. C'est lorsqu'il arrive à la Grave que le sublime est au plus fort du récit. En effet, Colaud de la Salcette y découvre une autre face de la montagne : il parle « d'horreur » au niveau des sommets, mais aussi au niveau de l'architecture des maisons du village ou des nombreux précipices et bouillonnement de la rivière. Il y'a donc, à un certain moment du récit, la marque du sublime. Cependant on ne peut pas classer l'ouvrage comme témoignage à part entière et caractéristique du sublime.

Autre témoignage, celui Roussillon, dans le *Guide du Voyageur dans l'Oisans.* Lorsqu'il décrit les sommets et la nature qui l'environne, il a tendance à dramatiser cette dernière. Est-ce un stratagème pour donner envie au lecteur de se rendre en Oisans ou est-il

influencé par le courant Romantique ? Certainement un peu des deux. Roussillon parle de lui-même de ce courant esthétique qu'est le sublime :

> N'est ce pas précisément une condition du sublime que cette fragilité du corps que la vision compense, cette insuffisance dont le regard triomphe en jouissance de ce que nie l'homme ? Les sensations sublimes, plus clairement encore que toutes les impressions provoquées par les hautes altitudes, appellent une pensée qui n'est plus statique et typologique, mais dynamique et intensive, qui n'est plus l'affaire du seul regard mais le partage de tous les sens.

Ainsi, le sublime, catégorie esthétique nouvelle qui né entre autre avec la découverte des Alpes en Suisse, est une catégorie qui continue de vivre à travers les représentations des sommets et paysages arides de l'Oisans. Ces représentations correspondent, d'une certaine façon, plus au genre du sublime que celle réalisées sur les Alpes de Suisse. L'Oisans est un milieu difficile d'accès, particulièrement hostile, effrayant, mais qui suscite dans le même temps une admiration certaine.

Au niveau des visiteurs anglais, Forbes aussi des descriptions des montagnes de l'Oisans, dans *Norway and its glaciers*, qui se rapprochent du sublime : « I had previously seen of the continuous and terrific precipices wich bounds on both sides of the valley, or rather ravines » [97]. A côté du sublime, une autre catégorie, antagoniste et pourtant liée à elle née : le pittoresque, et par dérivé le grand et le beau.

Le pittoresque, catégorie esthétique en continuité avec le sublime ou antagoniste ?

Le grand, le beau et le pittoresque dans le contexte de la découverte des Alpes

Avec le « pittoresque », nous avons une catégorie esthétique qui appartient clairement au mouvement des romantiques. On ne découvre plus, on retrouve. Les romantiques voyagent dans le texte ou dans les images avant de parcourir le pays. Les termes même de pittoresque ou de romantique indiquent ce renvoi à un déjà vu, déjà narré, réprouvé d'autant plus intensément par le voyageur que s'y mêle un sentiment de passé. *Pittoresque* dit la qualité picturale d'un paysage ou d'une scène. On peut évoquer une sorte de paramnésie pour expliquer sur le plan subjectif ce plaisir particulier du voyageur à percevoir le paysage à travers les représentations qui en ont été données et donc à sentir la sensation disparue comme immergée dans l'impression actuelle. Cependant la dimension sociale du paysage n'est pas absente dans la genèse de ce sentiment de réminiscence. La multiplication de la diffusion de la vue des paysages alpestres et des récits de voyages ont littéralement imprégné les esprits d'images de montagne. Cette diffusion quasi industrielle

[97] Forbes (James-David), *Norway and its glaciers visited in 1851, folowed by excursion in the High Alps of Dauphine, Berne and Savoy*, Edimburg, ed. Black, 1853,op.cit.p.272

s'est accrue durant tout le XIX[e] siècle, et des écrivains comme Dumas, Hugo, Gauthier en ont eu une claire conscience puisqu'ils jouent des attentes de leurs lecteurs dans la narration de leur voyage. Ce mouvement de remplacement d'une réalité vue par une image n'est pas différent de l'effet pittoresque ou romantique.

Le pittoresque à travers les gravures représentant l'Oisans

Les Voyages pittoresques de Taylor, un genre nouveau ?

Les *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France*, est un ouvrage monumental publié sous la direction d'Isidore Taylor, dit Baron Taylor, avec de nombreux collaborateur dont Charles Nodier et Alphonse de Cailleux et des dessinateurs, graveurs, lithographes dont la publication s'est étalée de 1820 à 1870. L'éditeur est Casimir Gide pour six volumes et l'imprimeur est Firmin Didot. Cependant, il est dit que la réalisation de cet ouvrage gigantesque a un mérite qui revient plus à Charles Nodier qu'à son ami Taylor. En 1833, un archéologue bourguignon assure que l'idée de ce genre de voyage « revenait aux anglais », et Taylor proteste énergiquement.

Ce qui est frappant dans les anciennes images de la montagne c'est la solitude des cimes, sans vies. Dans les gravures parues au sein de l'ouvrage de Taylor, la vue est animée par des cabanes, des églises, des torrents. C'est la forme préférée des amateurs, des touristes et des auteurs de voyages pittoresques.

Une prééminence des Anglais ?

A la fin de la première moitié du XIX[e] siècle l'Oisans entre dans le circuit touristique. Avec l'arrivée des Anglais, il y'a une nouvelle manière d'aborder le paysage, celle que souhaite Roussillon. Yasmine Marcil en parle dans son article « Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780 » Voici une des citations de Whymper qu'elle a retenu pour illustrer et témoigner de cette approche :

> J'entrai dans la merveilleuse combe de Malaval où j'entendis la Romanche ronger ses rives avec fracas. Près du Dauphin, j'aperçus le premier glacier de l'Oisans, s'étendant à droite sur la montagne. De ce point jusqu'au Lautaret, chaque brèche qui s'ouvrit dans les montagnes me laisse voir un glacier étincelant ou un pic élancé. [98]

[98] Citation reproduite dans l'ouvrage de Marcil (Yasmine), "Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780», in G.Bertrand, A.Guyot, dir., *Discours sur la montagne (XVIII-XIXème siècles), Rhétorique, sciences, esthétique*, Berne, Peter Lang, revue *Comp(a)raison*, 2001, op.cit, pp.145-170

Les Anglais demandent aux habitants de leur servir de guide alors que pour eux la haute montagne et ses glaciers sont inconnus, ils n'y ont pratiquement jamais pénétré. Les sommets leur font peur à eux aussi.

De plus, les Anglais seraient les précurseurs des voyages pittoresques. En effet, à l'origine du genre Robert Cosens, mort à 45 ans à Londres en 1797 chez son admirateur le docteur Monroe. Celui-ci, connu comme aliéniste, a voulu faire « terminer » les croquis de Cosens, interrompu par la mort de cet artiste, et il s'était adressé pour cela à deux paysagistes, nés tous deux en 1775.

Le pittoresque à travers les récits et guides de voyages sur l'Oisans

Dans le *Guide du voyageur dans l'Oisans*, de Joseph-Hyacinthe Roussillon, la dimension romantique et pittoresque ressort. Au niveau de l'image, mais aussi au niveau du texte, deux composantes de l'ouvrage qui sont étroitement liées. Roger Canac, y fait allusion dans la préface de l'ouvrage. Il montre en effet que le style est construit suivant des périodes charpentées et balancées, des termes recherchés et parfois archaïques. Pour lui cette écriture a le charme de celle que l'on peut retrouvé à la fois auprès du peuple de montagne mais aussi des milieux lettrés. C'est là tout le charme du Romantisme. On trouve à chaque page des exemples caractéristique de cette écriture influencée par des écrivains de renom, de Rousseau à Chateaubriand en passant par Victor Hugo, et qui se complait dans le goût du contraste. Il écrit par exemple :

> Nulle part on ne voit un mélange de fertiles campagnes et de roches abruptes, de glaciers et de prairies, de forêts et de monts dépouillés. A côté de sites pleins de grâce et de vigueur, se montre des lieux tristes et sauvages (…). Souvent, des tableaux de l'effet le plus suave sont opposés à des scènes de désolation et d'effroi.[99]

On retrouve donc ici la marque du pittoresque, aux côté, du sublime. On pourrait penser que la consécration du paysage par l'art et la littérature est un mouvement d'idées dont l'influence à été limité aux esthètes et aux lettrés, et que les perceptions communes n'en ont pas été affectées. Autre courant de pensée, antagoniste à l'hypothèse qui vient juste d'être émise : les représentations communes reposent-elles aussi sur un ennoblissement du paysage des Alpes, obtenu par référence à l'art et à la littérature? Il a beaucoup été dit que les parcs paysagers du XVIII^{e} siècle, et les paysages en général, devaient tout à la peinture, aux modèles élaborées par les peintres des siècles précédents. Certes, ceux-ci ont guidé le regard et ont aidé à composer les espaces, à répartir les masses végétales, à ménager des perspectives, des ouvertures et des vues. De plus elles donnent à

[99] Roussillon Joseph-Hyacinthe, op.cit

la nature un sens, une profondeur historique en inscrivant les paysages dans une mémoire, et elles confèrent à nos affects une lisibilité en les mettant en harmonie avec ceux qu'on nommés et décrit les poètes.

Le paysage alpestre devient un élément de la culture européenne au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle. Il est nécessaire de porter la question du paysage alpestre dans un cadre non national, au niveau des interactions entre les cultures européennes. Ainsi, la représentation des montagnes de l'Oisans, d'un point de vue esthétique, ne passe pas seulement, à l'instar des représentations du Mont-Blanc, par l'exaltation d'une beauté nouvelle. Les gravures, mais aussi récits de voyages, poèmes etc. sont le témoignage de cette façon de voir le massif de l'Oisans par les voyageurs de l'époque. Ces représentations sont donc le témoin de ce mouvement culturel.

Conclusion de la partie 2

Le but de cette partie était de définir les principales caractéristiques de la représentation du paysage de montagne au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle. Ainsi après avoir expliqué que le paysage de montagne détient, depuis l'Antiquité, une place atypique dans les mentalités de l'ensemble de la société nous avons montré, à travers l'étude de différentes gravures du corpus, comment les composantes du paysage apparaissant dans les gravures sont avant tout des témoignages d'une civilisation présente et passé. Cela contredit l'hypothèse selon laquelle l'Oisans serait un territoire vierge avant la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, lors de l'arrivée des premiers « visiteurs ». Elle permet, avec l'aide des sources qui accompagnent les gravures, de déterminer comment le milieu est représenté. En dernier lieu, nous avons analysé le discours le plus visible à travers ces représentations : il s'agit de celui de l'artiste-peintre. Ce dernier est influencé par le contexte artistique, par les nouvelles catégories esthétique qui naissent avec les représentations du Mont-Blanc, entre autre. Il s'agit du sublime et du pittoresque que l'artiste, en les faisant transparaitre dans sa représentation de l'Oisans, continu de véhiculer.

Dans une troisième partie nous allons étudier les discours issus de ces représentations, qu'ils soient scientifiques, littéraire, sur la société, etc. Nous verrons en dernier lieu comment la société perçoit ces représentations d'un territoire inconnu. Elle ne la voit en effet qu'à travers les représentations que le voyageur qui s'est rendu dans les Alpes lui en donne.

Partie 3

-

Analyses des discours émanant des représentations et réactions de l'ensemble de la société

Le but de cette partie est de présenter les autres discours des voyageurs émanant de leurs représentations de l'Oisans ainsi que la diffusion de ces dernières au sein de la société. Cela toujours en comparaison avec la découverte des « glacières » de Suisse et de Savoie. Ainsi, dans un premier chapitre nous montrerons comment les discours scientifique et littéraire, sont étroitement liés entre eux ainsi qu'à l'approche esthétique. Le deuxième chapitre a pour vocation d'analyser une toute autre forme de discours : il s'agit ici de l'analyse de la société que les voyageurs font de la montagne, du politique au social en passant par l'économique. Pour clore l'étude le dernier chapitre montre comment la société, à travers les représentations quelle a entre les mains, perçoit la société. Nous reviendrons au cours de ce chapitre sur l'évolution du mode de représentation écrite, du manuscrit au livre illustré, analysant la place de la gravure au sein de chacun d'eux.

Chapitre 7 – La représentation de l'Oisans, les discours marquants sur le milieu à côté de l'approche esthétiques

A côté de l'approche esthétique, nous avons d'autres approches, qui transparaissent certes de manière moins évidente à travers les gravures d'époques mais qui, nous allons le montrer avec l'appui d'autres sources, détiennent une place essentielle dans le mouvement atypique qu'est la découverte de l'Oisans fin XVIII^{e} et début XIX^{e} siècle. En effet, derrière la découverte des perspectives et des panoramas, source d'émotions de nature esthétique, se manifeste des intérêts de nature scientifique qui amènent à concevoir le voyage comme une source d'exploration. Le but de cette partie est d'analyser les autres visions sur la montagne: la vision scientifique et l'approche littéraire. Les trois principaux discours, d'ordre esthétique, scientifique et littéraire, sont étroitement liés au cours de l'étude. Leurs rapports entre eux évoluent entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle. Nous allons dans un premier temps expliciter le discours scientifique. Il s'agit ici de montrer, en comparaison avec la découverte du Mont-Blanc, comment l'aspect scientifique est une des raisons qui attire les voyageurs dans les Alpes au moment de sa découverte. L'Oisans n'y fait pas exception. Dans un deuxième temps nous montrerons que le discours littéraire, à la fois moins évident que le discours scientifique et esthétique, mais dans le même temps omniprésent, a une place essentielle dans la découverte de l'Oisans. Enfin dans un troisième temps nous allons montrer que si l'aspect scientifique transparait à travers les représentations des paysages de l'Oisans, il n'en est pas moins mêlé de très près à l'aspect esthétique et littéraire. Il s'agit donc de saisir ici les grandes caractéristiques de ces différents discours émanant des diverses représentations de la montagne.

Une des motivations du mouvement de découverte des Alpes : la montagne comme terrain d'expérimentation scientifique

Le siècle des Lumières, le siècle où la sciences devient une seconde religion, va voir naitre de grands savants qui vont effectuer des recherches dans leurs officines ou dans la nature, qui devient un « grand laboratoire de la connaissance ». L'homme de sciences devant les ressources de la montagne découvre, observe et confronte entre eux les différents aspects qui l'intéressent avant de formuler ses doutes et hypothèses. Motivé par l'utilité et le souci de diffuser des connaissances, travaillant en réseau académiques, actif à cumuler mesures et hypothèses, à décrire l'espace et à nommer les lieux, l'homme de science propose de la montagne une vision tout à la fois de détail, puisqu'il se déplace au ras du sol et des cailloux, et d'ensemble dans la mesure où il compare les lieux qu'ils

observent avec d'autres lieux à la surface du globe, comme l'Ecosse ou le massif Central. Non sans confier parfois des émotions, leur écriture participe bien à la « construction » de nouveaux paysages.

Les débuts du mouvement dans les Alpes de Suisse et de Savoie

Scheuchzer répertorie les sommets

Nous en avons parlé en introduction et dans le chapitre un, l'une des premières séries de gravure représentant les Alpes est réalisée par Scheuchzer au début du XVIIIe siècle. L'une d'entre elle répertorie les sommets[100]. Nous pouvons donc percevoir, dès le début de la découverte des Alpes, un intérêt scientifique provoqué par la richesse des ressources qu'offre la montagne.

L'empirisme : notion essentielle chez les voyageurs scientifiques des Alpes

L'empirisme est une philosophie expérimentale et sensualiste qui est la clef et la raison de tout scientifique qui se rend dans les Alpes au siècle des Lumières. Avant d'aller plus loin, qu'est ce que l'empirisme exactement? C'est une théorie philosophique selon laquelle l'expérience est source de toute connaissance valide et mais aussi source de plaisir esthétique. Elle s'oppose à l'innéisme des idées, prônée par les successeurs de Descartes, qui est une philosophie selon laquelle certaines idées ou structures mentales sont présentes dès la naissance.

Ainsi, c'est aussi à Saint-Gothard que Saussure, fervent adepte de cette philosophie, propose de la tester. Cela en posant une échelle des affects et en observant les effets de leur confrontation, différée et soudaine. A l'intensification perceptive provoquée par des contrastes naturels correspond ainsi, selon lui, un accroissement qualitatif du savoir apporté par la succession et la variété des expériences : perception, sensation et entendement s'entrainent l'un l'autre puisque l'esprit ne s'ouvre et ne s'accomplit qu'à travers les sens. L'amateur de paysage est bien une sorte d'automate éclairé par une conscience : ses yeux s'ouvrent, ses oreilles entendent, ses pores se dilatent, et par les flots de sensation qu'il aspire, sa compréhension augmente et se parfait. Le sensualisme admet que l'air frais des hauteurs, la luminosité plus intense, l'espace dégagé contribuent à libérer et à démultiplier l'action des sens dont celle de l'esprit. D'où les fréquentes exclamations de bonheur de ce philosophe des grands chemins qu'est Saussure, d'où les

[100] Cf. illustration n°16 p.19 dans le volume 2

plaintes et la mélancolie ressentie lorsqu'il se trouve, comme il dit, « enserré entre les murs d'un cabinet : il pense moins bien »

Captivé par de vives émotions, organisateur de connaissances, le sujet de paysage est aussi le piège d'une mémoire affective et d'une imagination innovante. Cela va, au contraire de l'éthique scientifique, qui doit rester froide.

Théorie de la Terre et de la formation des montagnes

Saussure va faire progresser la science. Professeur de philosophie expérimentale à l'académie de Genève, il entreprend une série de campagnes botaniques, minéralogiques et géologiques dans les Alpes. Il relate son ascension au Mont-Blanc, qui relève de l'exploit, dans les *Voyages dans les Alpes* :

> Retraçant alors dans ma tête la suite des grandes révolutions qu'a subi notre globe, je vis la mer, couvrant jadis toute la surface du globe, formant par des dépôts et des cristallisations successives, d'abord les montagnes primitives puis els secondaires ; je vis ces matières s'arranger horizontalement par couche concentriques, et ensuite le feu ou d'autres fluides renfermés dans l'intérieur du globe, soulever et rompre cette écorce, et faire sortir ainsi la partie intérieure et primitive de cette même écorce tandis que ses parties extérieures et secondaires demeuraient appuyées contre les couches intérieures. Je vis ensuite les eaux se précipiter dans des gouffres crevés et vidées par l'explosion des fluides élastiques. Et ces eaux, en courant à ces gouffres, entrainer à de grandes distances ces blocs énormes que nous trouvons épars dans nos plaintes. Je vis enfin, après la retraite. Je vis enfin, après la retraite des eaux, les germes des plantes et des animaux fécondés par l'air nouvellement produits, commencer à se développer, et sur la terre abandonnée par les eaux, et dans les eaux même qui s'arrêtèrent dans les cavités de la surface.[101]

Cette grande vision de la formation des montagnes est le récit d'une *Genèse scientifique*, que Saussure abandonne par la suite au profit d'une théorie qui ne devra plus rien aux mythes. C'est à lui que l'on doit le terme de géologie. Pour lui montagnes offrent une vision pratique des strates successives. Il s'agit de remonter à l'origine même du relief pour comprendre sa formation. Il cherche ainsi à comprendre comment des phénomènes extérieurs influent sur la formation des couches de la Terre. Il tente cela dans les plis du sommet alpins. Le Mont Blanc est pour lui la « clef d'un grand système ». A l'opposé, son intérêt pour la formation de la Terre le conduit à d'autres sciences.

L'Oisans, un terrain d'expérimentation scientifique au même titre que le Mont-Blanc ?

Le fait que le massif de l'Oisans est dans un premier temps attiré des scientifique ne fait pas de lui un cas à part. Ils s'intéressent à ses ressources naturelles, attirant dans un premier temps les naturalistes. Cet intérêt scientifique, mêlé par la suite à d'autres objectif,

[101] Publiée dans l'ouvrage de Reichler (Claude), *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg Editeur, 2002, op.cit.p.68

perdure tout au long du XIX[e] siècle en Oisans. Le massif devient alors un sujet d'étude scientifique à part entière.

L'approche géologique prime aussi en Oisans

Parmi les grandes parutions sur l'Oisans dans ce domaine, les ouvrages de Dhellancourt, *Voyage de Dhellancourt en Oisans* et de Guettard, *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné* [102] au XVIII[e] siècle puis celui d'Elie de Beaumont au XIX[e] siècle marquent l'approche géologique en Oisans. Arrêtons-nous ici sur une œuvre majeure qui a influencé le XIX[e] siècle : celle d'Elie de Beaumont Léonce, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*[103], parue en 1834. En effet, il procède à l'identification de la forme du paysage, et, en même temps, de la structure géologique, de l'organisation tectonique des matériaux qui forment la montagne. Les levés topographiques, les observations continues et les vérifications ont pour but de reconstruire une œuvre exceptionnelle de la nature. Sont ouvrage, accompagné de coupes géologiques de l'Oisans[104], connait un grand succès au niveau local et national. L'approche géologique fait partie des sciences naturelles. Commencée au XVIII[e] siècle elle perdure en Oisans au XIX[e] siècle.

Les sciences naturelles et l'Oisans

La plupart des scientifiques lient plusieurs domaines de recherches différents au cours de leur voyage dans l'Oisans. Nous avons parmi les grands thèmes scientifiques étudiés l'examen des plantes, des roches et des glaciers. Colaud de la Salcette, accompagné pendant son voyage dans l'Oisans d'un abbé s'intéressant à la minéralogie, témoigne de cette approche scientifique grandissante : « Tout homme curieux des grands ouvrages de la nature, soit minéralogiste, agriculteur ou botaniste, tout voyageur enfin ou habitant du Dauphiné, qu'il n'aille chercher ailleurs, évidement sans avoir vu l'Oisans. « [105]

Dominique Villars dans l'*Histoire des plantes du Dauphiné*[106], paru à la fin du XVIII[e] siècle, répertorie méthodiquement les plantes des vallées mais aussi massifs du

[102] Guettard (Jean-Etienne), *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, imp.de Clousier, 1779
[103] Elie de Beaumont Léonce, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*, extrait des *Annales des Mines*, tome V, Carilian-Gouery, Paris, 1834
[104] Cf. figures n°1 et 2, volume II
[105] Colaud de la Salcette (Joseph-Claude-Louis), *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784* ,op.cit. p.190
[106] Villars (Dominique), *Histoire des plantes du Dauphiné par M. Villars*, Ed. Grenoble, chez l'auteur, 1786-89

Dauphiné. L'Oisans est particulièrement attrayant car c'est une terre très riche à ce niveau là.

Dans son récit de voyage *Précis d'un voyage à la Bérarde*, Dominique Villars cherche à étudier les granits en masse au sein des montagnes. Le but de son voyage est d'améliorer ses connaissance dans les domaines des sciences et histoire naturelle, de satisfaire sa curiosité mais encore de se rendre utile auprès de ses semblable en partageant ses connaissances et découvertes et en faisant ainsi découvrir le monde. Il part de Grenoble le 11 septembre 1786 avec Mr de Bournon et l'abbé de Cros. Mr Bournon l'accompagne car il veut voir les granits en masse dans les grandes montagnes.

Les différents types de parutions scientifiques sur la montagne

Le XVIII^{e} siècle marque le début des grandes découvertes scientifiques. Celles-ci ont suscité un désir de connaissance émanant non seulement d'esprits cultivés, d'hommes de sciences, mais aussi de philosophes voir de simples touristes. Pour satisfaire cet appétit de savoir de nombreux écrits ont été publiés et de nombreuses estampes, de plus en plus fines, ont été tirées. Les gens de sciences amènent ainsi un savoir nouveau. Les traces écrites, relatant les expériences tirées de la montagne par les scientifiques, sont de natures diverses : journal en continu restituant les étapes d'un itinéraire, notes éparses et journalières fonctionnant comme un aide mémoire ou encore catalogue de roche, carnet de dépense, etc. Il s'agit le plus souvent de recueillir des exemples ou échantillons en vue d'élaborer la mémoire, des rapports ou autre s'appuyant sur des observations précises. Durant les dernières décennies du XVIII^{e} siècle vont se multiplier des sources plus spécifiques issues tantôt d'expédition sur un col, tantôt des promenades géologiques sur une route, tantôt d'enquêtes administrative, sans oublier les notes préparatoires.

L'approche littéraire de la montagne

Le genre littéraire : mode de représentation à part entière ou accompagne les autres ?

A travers la littérature passent la transmission de genres esthétique nouveau tel le sublime et le pittoresque, entre autre. De nombreux genres sont caractéristiques de la littérature alpine, tel les poèmes et récits de voyage.

Voici une description paysagère de Colaud de la Salcette dans son récit de voyage, fin XVIII^{e} siècle. Il décrit ici la beauté du Mont-de-Lans :

Nous quittâmes à regret cette plaine au moment où le soleil commençait à s'y répendre, nous suivîmes une belle chaussée, le long de la Romanche jusqu'au bas du Mont de Lans ; nous mîmes à la gravir à une heure et demi environ, nous arrêtant souvent bien aises de ne pouvoir aller vite pour mieux découvrir et connaitre les villages de l'Oisans, dont les divers cantons forment vis-à-vis de nous et sur la gauche, à l'opposite de la montagne où nous étions, le manteau le plus agréable. Nous distinguâmes Oris, le Freney, le pays du Bez ou de Bez et nombres d'autres dont les noms m'ont échappé en cherchant à retenir ceux-ci. Tous ces pays font du grain, nourrissent des troupeaux et ne sont séparés du Mont de Lans que par la Romanche. Le Mont de Lans est une montagne couverte d'arbres fruitiers, sous lesquels nous avons pu recueillir une grande quantité d'assez beau chanvre. Au dessus s'en élève une autre couverte de pelouse et de praires terminées par une forêt ; on l'appelle l'Alpes de Lan, elle est couverte de troupeaux et conduit au glacier que nous voulions voir au retour, qui se prolonge le long de la combe dite de Malaval jusqu'au-delà du Villard d'Arène c'est-à-dire à environ cinq lieux. [107]

Littérature et imaginaire

Au niveau l'étude de la littérature alpine au XVIII[e] et XIX[e] siècle, Claire-Elianne Engel, Michel Ballerrin et René Jantzen sont des figures incontournables. Ils tendent à montrer que, d'un point de vue général, le discours sur la montagne reproduit assez fidèlement la logique des structures imaginaires mise à jour dans l'étude des mythes. Relations de voyages, récits d'ascensions, poésie ou encore romans de montagne[108]les genres de la littérature alpine qui accompagne les gravures sont nombreux.

Au niveau de la poésie, de manière générale, le grandiose et le sublime ne font pas bon ménage avec la satyre et l'ironie, qui conviennent donc mal à la montagne. Cependant, presque tous les grands poètes de l'époque parlent de la montagne dans l'une ou l'autre de leur production. Par exemple Lamartine dans *Jocelyn et les Méditations* ou Hugo dans *La légende des siècles*. Cependant, les œuvres alpines qui comptent aujourd'hui aux yeux des critiques sont celle des britanniques tel Byron et Shelley au XIX[e] siècle. La poésie est présente dans la géographie lyrique de Michelet ou *la Montagne magique* de Thomas Mann. Les relations de voyage ou récits d'ascension sont souvent classés dans les genres mineurs. Cependant, l'auteur insère de temps à autre la description paysagère dans une intrigue. On parle aussi de roman de montagne *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, paru en 1761. Cependant, ce dernier parle de la moyenne montagne. Bozonnet note qu'entre les deux siècles le nombre de romans de montagne croit au fur et à mesure de la fréquentation de ces dernières. Le genre se diversifie même. En effet, l'Alpe reste un inépuisable décor pour d'innombrables romans d'amour. Toutefois, dans la première moitié du siècle, c'est le roman « autochtone » qui fait la gloire des maitres de la littérature montagnarde. Parmi eux Jean Proal qui fait vivre au quotidien des paysans farouches dans son ouvrage *Le maitre du*

[107] Colaud de la Salcette (Joseph-Claude-Louis), *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784* , in *La Société des Touristes du Dauphiné*, 1888, éd. A. Masimbert, Grenoble, imp. Allier et fils, 1889, in-8°, p.190-222 op.cit.p.200

[108] Cf. schéma issu de l'ouvrage de Bozonnet, *Des monts et des mythes*, dans le volume II.

jeu.[109] La veine paysanne va connaitre ici son essor. Elle s'enracine dans la thématique rousseauiste qu'elle prolonge en cette période de retour aux valeurs du terroir. Elle est liée au courant naturaliste qui rejette l'industrialisation et l'aménagement prométhéen. La distinction entre roman autochtone et roman d'ascension n'est pas toujours tranchée.

Le genre du récit de voyage prime

Nous avons de nombreux récits de voyages comme celui de Dhellancourt, de Villars, ou de Colaud de la Salcette. Nous allons prendre pour exemple ce dernier. Colaud de la Salcette est né à Grenoble en 1778, il est issu d'une famille briançonnaise et conseiller au Parlement. Passionné de botanique il réalise son voyage dans les Alpes le 31 aout 1784. Le but apparent est de changer d'air mais aussi de mener à bien des recherches scientifiques. Dans son récit de voyage, en admiration devant la beauté de la montagne, il s'exalte devant la variété de paysage, de faune et de flore.

Dans leurs périples et leurs récits les voyageurs du XIX^{e} n'inventent plus guère : ils répètent, vérifient leur lecture, conforment leurs impressions aux images répandues. D'où ce sentiment de deuxième vue et de variation sur des thèmes connus qui caractérisent leurs écrits. Ils s'efforcent pourtant de renouveler leurs approches et de conférer au mythe alpestre un second souffle.

Approches esthétiques et scientifiques : liées ou antagonistes ?

Le discours scientifique est lié au discours esthétique et littéraire, offrant ainsi une approche complète et complémentaire de la montagne.

Approches esthétiques et scientifiques

L'approche esthétique et scientifique, sont étroitement mêlées. Par exemple fin XVIII^{e} siècle se développent de nombreuses théories de la Terre dont celle de Buffon, qui est soit encensée, soit contrée. L'auteur montre l'apport scientifique de l'œuvre, à coté de son approche artistique. En effet, il fait cas dans ses gravures de son étude des roches et de leur histoire. Ce mélange d'approche scientifique et artistique répond à une démarche empiriste. Saussure, qui, ont l'a vu, voit avant tout dans la montagne un terrain d'investigation scientifique livre cependant, dans *Voyages dans les Alpes*, à plusieurs reprises, les impressions qu'il ressent, décrivant dans le même temps la beauté du paysage qui l'entoure :

[109] Jean Proal, Le maître du jeu, Paris, Denoël et Steel, 1933

La beauté de la soirée et la magnificence du spectacle que présente le coucher du soleil depuis mon observatoire vint me consoler de ce contretemps[110]. La vapeur du soir, qui comme un gaz légère, tempérait l'éclat du soleil et cachait à demi l'immense étendue que nous avions sous nos pieds, formoit une enceinte du plus beau pourpre qui emboisât toute la partie occidentale de l'horizon ; tandis qu'au levant les bases des neiges du Mont-Blanc colorées par cette lumière, présentoient le plus grand et le plus singulier spectacle. A mesure que la vapeur descendoit en se condensant, cette ceinture devenoi plus étroite et plus colorée ; elle parut enfin d'un rouge de sang, et dans le même instant de petits nuages qui s'élevoient au dessus de ce cordon lancoient une lumière d'une si grande vivacité qu'ils s'embloient des astres ou des météores embrasés.(…) Le repos et le profond silence qui régnoit dans cette vaste étendue, agrandie encore par l'imagination, m'inspiroient une sorte de terreur, il me sembloit que j'avais survécu seule à l'univers et que je voyois son cadavre étendu sous mes pieds.

L'art et la science sont donc étroitement liés dans la description paysagère. De Saussure est un savant, il aime la précision, même dans les gravures.

Dans son article, « La montagne comme modèle esthétique entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle » [111] paru dans la *Revue de géographie alpine* en 1999, Renzo Dubini montre que la progression de la description scientifique et développement du « panorama vont de pair ». Le panorama correspond au domaine de la vision, avec un panorama qui s'étend sur 360 degrés. Le but scientifique est de représenter la totalité, de décrire et aussi d'offrir l'image la plus ample du paysage alpin. La célèbre « Vue circulaire des montagnes du sommet du glacier de Buet », publiée par de Saussure dans *Voyage dans les Alpes*, est l'image et le programme d'une nouvelle méthode d'enquête. Les panoramas alpins permettent au regard de s'ouvrir l'horizon régionale. Renzo Dubini montre que la science et l'art ont étroitement liées, dans les œuvres de Towne. En effet, sa méthode est influencée par les publications scientifique tel les *Voyages dans les Alpes* de de Saussure ou le volume de Marc-Théodore Bourrit sur les Alpes de la Savoie.

L'approche scientifique à travers les récits de voyage

Le récit de voyage de Colaud de la Salcette, en 1784 détient un but scientifique par la présence de l'abbé. Ce dernier veut trouver dans l'Oisans des minéraux pour ses études. Le massif de l'Oisans est présenté au gré des étapes de l'auteur. Il s'agit du même procédé pour le récit de voyage de Dominique Villars, *Précis d'un voyage à la Bérarde*. Voici les principales étapes de ce voyage, qui révèlent l'intérêt scientifique du voyageur pour l'Oisans.

La première étape est Venosque. Il fait de ce village et ses alentours une description météorologique, géographique mais aussi de la végétation. La deuxième étape

[110] Echec de son expérience sur la chaleur nécessaire pour faire bouillir l'eau à différentes hauteurs
[111] Renzo Dubini, « La montagne comme modèle esthétique entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle », dans *Revue de géographie alpine*, 1999, numéro 87-1, pp. 61-69

se situe au premier étage des Alpes. Ils font un arrêt au village de Saint Christophe où Dominique Villard décrit la végétation, la paroisse et ses habitants. C'est un village exposé avec en face de lui un rocher considérable. La troisième étape est à la Bérarde. C'est un chemin qui est mauvais jusqu'à celui de champs Pebran d'où on peut voir les glaciers au fond de la vallée du Louvet. Cette dernière communique avec le Valgaudemar par des cols très élevés. Le torrent du côté opposé est plus fort et les glaciers plus considérables. Le hameau de Saint Christophe a une gorge très étroite qui s'enfonce en remontant la rivière. On cultive dans ce village les pommes de terre et les pois. Nous avons un dépôt calcaire à l'entrée des gorges. Les torrents de la Bérarde divergent en sens contraires des habituels. C'est un pays sain où il n'y a ni goitre, ni écrouelles. Les gorges sont étroites et les montagnes hautes mais les glaciers éloignés par d'autres gorges profonde. Ces derniers sont donc difficiles d'accès. Dominique Villars note un phénomène étonnant. On retrouve en effet le bois de pin issu de Genève à un demi-lieu de la Bérarde. La végétation cesse au contact du froid, c'est-à-dire dans les hauteurs. Dominique Villars tente de déterminer de façon sommaire la cause de la formation des glaciers : ils sont présents là où nous avons une pente du sol, une élévation des montagnes, et le confluent de plusieurs gorges. Ils se caractérisent par un amas de neige. Il constate, sur son propre corps, des phénomènes physiologiques au fur et à mesure de l'attention : raideur des muscles et respiration qui s'accélèrent par exemple. Ainsi, le voyage de Dominique Villars détient plusieurs but, mais tous d'origine scientifique. C'est le cas de beaucoup de scientifiques qui se rendent en Oisans. Ces attraits scientifiques sont relatés au sein d'un genre littéraire : le récit de voyage. Les deux perspectives sont donc liées.

Approches esthétiques et littéraires

Au niveau de l'approche littéraire et scientifique, le cas est différent. A partir des années 1760 et plus encore 1770 le voyage scientifique perd son ancrage mondain au profit d'une volonté de connaissance rapprochée des montagnes, mêlant à l'éventuelle contemplation un vif désir d'observation. Cependant, cette fusion entre littéraire et scientifique ne dure pas : les gens de sciences rompent dans leurs écrits intimes des dernières décennies du XVIII^{e} avec l'approche des gens de lettres. Au cours du XIX^{e} siècle, cette séparation entre les deux genres continue. A l'une l'observation objective, les méthodes soumises à la vérification, le rejet de toute émotion dans le compte rendu, à l'autre la dramatisation de la nature, le lyrisme du moi, le pathos de la représentation.

L'explication rigoureuse et la théorie y trouvent leur compte mais la perception unifiée dont relevaient le paysage et son écriture s'est perdue.

Penchons nous un instant sur l'étude d'Alain Guyot, maitre de conférences en littérature française à l'Université Stendhal de Grenoble. Il parle en effet de la place du récit de voyage sur la montagne entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle, dans l'article « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières, hétérogénéité des sources », paru dans la revue *Sociétés et Représentations* en 2006[112]. En effet, il remarque qu'à la fin du XVIII^{e} siècle sciences et littérature n'ont pas terminé de se constituer des espaces qui leurs sont propres. Beaucoup de savants et d'écrivains pensent qu'il est encore possible d'inventer une forme littéraire susceptible de transmettre un message de forme philosophique, voir scientifique.

Les voyageurs « utilisent » le paysage pour exalter sa beauté qu'ils découvrent comme nouvelle mais aussi pour faire de la montagne un champ d'expérimentation scientifique. Un autre champ d'étude est aussi à ne pas négliger : celui de l'analyse que les explorateurs font de la société de montagne.

[112] « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières, hétérogénéité des sources », Alain Guyot dans *Sociétés et Représentations*, 2006/1 (n° 21), 352 pages

Chapitre 8 – Les différentes visions et analyse sur la société uissane par les voyageurs

La société fait partie intégrante de la composition du paysage, ici de haute montagne. Le but de ce chapitre est de comprendre les différentes analyses que le voyageur fait de la société uissane, tout en prenant en références les premières analyses sur les sociétés chamoniardes, lors du début du mouvement de découverte des Alpes. Ces documents nous apportent ainsi un témoignage d'ordre ethnologique mais aussi concernant l'histoire culturelle et politique car ces sources révèle leur façon de penser, via l'étude des analyses portés par des voyageurs sur une société dont il ne connaisse rien ou très peu.

La figure du montagnard : trois visions de références antagonistes

Vision de la société montagnarde au fil des siècles

Parce qu'il est perçu comme vivant à l'écart de la civilisation, le montagnard est considéré, jusqu'au milieu du XVIII^{e} siècle, comme un être fruste et potentiellement dangereux. Au cours du siècle des Lumières, l'argument s'inverse : c'est parce qu'il n'a pas été corrompu par la civilisation, que les montagnards, les bergers et les paysans sont vus comme des êtres admirables, simples, paisibles, en un mot des hommes bons. C'est cette simplicité naturelle que les philosophes invitent les citadins à retrouver chez les montagnards. Car la montagne leur paraît doublement naturelle : comme nature physique et comme culture humaine. Cette idéalisation ne doit pas occulter la relation complexe et ambigüe entre ville et montagne et ville et campagne.

L'image actuelle des gens de la montagne n'est pas très différente de celle des mythes primordiaux, profondément enfouis dans la mémoire collective, ou des métaphores véhiculés par la littérature. Dans l'imaginaire social du XVIII^{e} et XIX^{e} siècle, elle oscille entre la figure du bon sauvage et celui du barbare. En effet, les philosophes du XVIII^{e} siècle louent les montagnards pour la pureté de leurs mœurs et leur liberté politique. Par exemple Montesquieu, reprenant les théories d'Hippocrate et de Jean Bodin, se fait un devoir d'expliquer pourquoi les habitants des montagnes échappent plus que les autres à la servitude. Soumis à la rigueur du froid ils seraient en effet plus dynamiques, courageux au travail et à la guerre : en outre le relief nuit à l'agresseur, favorise la défense et entrave l'extension des empires. La stérilité des terres rend les hommes plus sobres et l'absence de richesse décourage les prédateurs éventuels et toute forme de domination économique. Il

s'agit, d'une certaine manière, des premières ébauches d'un communisme primitif. A l'opposé des « bons sauvages », les philosophes du XVIII[e] siècle voient dans les habitants de la montagne des barbares. Par exemple Marc-Théodore Bourrit voit dans les habitants du val d'Anniviers des descendants des Huns, repoussés et refugiés dans cette vallée d'accès difficile.

Une société dites « retardée » et « primitive »

Pour beaucoup de contemporains, tant au niveau des voyageurs que des personnages qui lisent les représentations de ces derniers sur la société montagnarde, cette dernière est jugée retardée, tant sur le plan économique que politique et religieux. Cette vision transparait surtout dans les récits de voyages mais aussi dans d'autres genres d'écriture.

D'après Lalande ces derniers, « paroisses tenir leur imbécilité du sort de leur race et non des causes physiques des vallées qu'ils habitent ; cette race réputée, infâme et maudite, et partout désarmée, ne peut exercer que certaines professions, la misère et les maladies en sont le constant apanage. »[113]

A la fin des années 1780 le public ne se contente plus de descriptions d'un tel phénomène, il cherche à comprendre les causes de cette maladie. Par exemple on peut lire en 1791, dans le *Journal Encyclopédique*, un courrier envoyé par un lecteur demandant aux savants de chercher les causes de cette « incommodité ». Les phénomènes de la nature sont d'après eux dus à un être divin et non à une explication scientifique.

Face à cette vision une autre émerge celle d'une société sympathique, adaptée à son environnement.

Une société qui a su s'adapter à son environnement

La figure du « bon montagnard » chez de Saussure et Rousseau

Une autre figure émerge, celle du « bon montagnard », qui s'apparente à celle du « bon sauvage ». Cette dernière est une figure qui apparait avec la découverte de l'Amérique et donc d'un monde et d'une civilisation nouvelle au cours du XVIII[e] siècle. La figure du « bon montagnard », quand à elle nait entre avec le compte rendu de Saussure dans *Voyage dans les Alpes* sur cette société de montagne mais aussi de Rousseau avec sa

[113] Citation reproduite à partir de l'ouvrage de Claude Reichler, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg Editeur, 2002

Nouvelle Héloïse, paru en 1761. Le mythe du « bon montagnard », pour reprendre le terme de Numa Broc, est en effet essentiellement localisé dans les Alpes, où l'économie pastorale est bien adaptée au milieu et conditions naturelles. L'adaptation de l'homme à la montagne leur semble parfaitement réussie. Ce sont des montagnards qui, du haut des Alpes, montrent au reste de l'Europe, « l'étendard de la vertu et l'image du bonheur ». Pour Saussure, la sécularisation du regard porté sur la montagne entraine une attitude nouvelle envers ses habitants. Ils ne sont plus les hôtes farouches de reliefs inhospitaliers, mais je cite « des hommes assez civilisés pour n'être pas féroces et assez naturels pour ne pas être corrompus ». Adapté à son environnement le montagnard semble avoir reçu en partage des qualités particulières.

Une vision proche de l'ethnologie

Cette vision de la société de montagne se rapproche, d'une certaine manière, du travail d'ethnologue. Saussure, dont la relation avec la société montagnarde est toujours empreinte de sympathie et de confiance, voir d'admiration, dessine des figures attachantes et pittoresques, du chasseur de chamois défiant les précipices au cristallier arpentant les jardins secrets de la montagne en passant par le moine secourable ou encore le marronnier aux jarrets solides. Ils deviennent alors l'archétype d'un peuple courageux, honnête et éclairé. Saussure retrace la vie montagnarde avec amour et curiosité. Pour mieux les comprendre, il vit auprès d'eux pendant un certain temps. Il assiste aux fêtes données sur l'alpage, s'attable avec les familles ou encore dort dans les lits de paille qu'on lui installe au grenier. Plusieurs caractéristiques de la population sont mises en valeur: l'ingéniosité pratique, l'adaptation à la vie en montagne, un sens moral et religieux non corrompu par l'influence néfaste de la ville et une imagination poétique qui tend à lire la nature en terme de mystère et d'enchantements. Saussure met en valeur l'agilité des montagnards et l'intelligence de leur rapport à la terre. L'opposition entre la nature vigoureuse des montagnards et les médiocres capacités des citadins revient comme un leitmotiv dans tout le texte, doublé d'un semblable contraste dans la nature morale. Saussure fait une peinture des montagnards proches de celle que Rousseau fait des Genevois. Même pureté morale épargnée par l'air corrupteur des grandes villes, même sobriété du mode de vie et des coutumes, même solidarité spontanément éclose du besoin social, même conscience religieuse teintée de déisme. L'auteur insiste surtout sur ce sens du partage qui caractérise ces montagnards qui vivent de pain et de fromage, aussi bien à l'égard des étrangers qu'à celui de leurs concitoyens.

Une troisième vision émerge au début de la découverte des Alpes, ressemblant à cette dernière mais allant cependant plus loin.

La société montagnarde, un paradigme anti-moderne

Il s'agit d'une théorie qui touche le politique et le social, basée sur la pureté des peuples montagnard, non touchés par la perversité émanant de la ville. Ils représentent ainsi, de par leur façon de vivre un paradigme anti-moderne pour la société contemporaine. Claude Reichler, dans son ouvrage *Découverte des Alpes* explique les grandes lignes de ces théories. Nous nous sommes appuyés sur ses travaux.

Vision de De Luc

On reconnait, dans l'analyse que fait De Luc, savant suisse du XVIII^{e} siècle, de la société de montagne, le paradigme anti-moderne qui se reformule de diverses manières tout au long du siècle des Lumières et qu'on a pris l'habitude d'associer surtout à l'œuvre de Rousseau. Il s'agit du mythe d'une société hors histoire, préservée des bouleversements apportés par la technique et les transformations économiques. Plutôt que « d'intervention » de l'homme, De Luc parle d'adaptation de l'homme à son environnement naturel. Ce bonheur champêtre lui semble éclatant : ici les hommes ont trouvé leur place dans la nature et la société forme une communauté paisible. Au niveau économique, les habitants se servent de la terre comme ressource et donc comme source de richesse. Cette technique s'apparente à celle des physiocrates et du système anglais, que De Luc connait très bien. Ainsi, pour l'auteur, le bonheur des peuples ne réside pas dans une économie de production, mais tout au contraire dans une économie de subsistance traditionnelle : celle qui permet aux hommes de tirer du sol où ils vivent de quoi satisfaire leurs besoins. Ils ne visent pas tant l'accroissent des richesses que le partage et la sécurité, en particulier la sécurité des faibles. Pour lui, les habitants accomplissent le destin de l'homme : ils réalisent à la fois le bien et le vrai.

Pour lui, la société montagnarde est régentée suivant un modèle patriarcal qui se réfère à la fois à l'ancien testament et à la « société commencée ». La conviction que la raison, le respect d'autrui et le désir de sécurité sont au fondement des sociétés humaines sont au cœur de sa compréhension des communautés montagnardes. L'unité de base est la famille, fortement structurée. Les fonctions de ces membres sont immuables, l'homme travaillant aux champs et la femme gouvernant à la maison. Le dimanche, la société se rassemble sur la place du village ; on danse, on joue, on se délasse en bavardant. C'est pour

ces raisons que certains disent que les sociétés de montagne n'ont aucun sens religieux, le dimanche étant sensé être voué à la messe. Ici c'est l'intégration qui prime avant tout.

De Luc veut ainsi montrer que le monde naturel prend nécessairement le pas sur la société, et celle-ci sur l'individu, et qu'à l'inverse, le sujet humain ne peut se comprendre lui-même, qu'en s'inscrivant dans les dimensions qui lui donnent sa place et son sens, comme dans les sphères en intersection.

Vision de Ramon

Autre vision, celle de Ramond de Carbonnières, qui est né en 1755 en Alsace. C'est sur les traces de Goethe que Ramon effectue son premier voyage dans les Alpes. Il perçoit chez les habitants de la haute montagne un héroïsme de la nature. Il en fait les combattants d'une histoire héroïque et grandiose. Le destin des humains mime cette grandeur de la nature puisque les habitants de cette contrée sont, pour Ramon, restés en sommes inviolés. Ramon, tout comme Saussure, a vécu au contact de la population et choisi d'habiter la sous-pente d'une hutte rustique à laquelle il accède par une ouverture ménagée dans le plafond. Son récit est un témoignage passionné de l'enthousiasme de la découverte, mais aussi une description qui lie de manière cohérente le territoire, son histoire, le mode de vie des hommes qui l'habite et la culture matérielle. Au cœur de ce système il y'a, selon Ramon, l'intégration de l'homme dans son environnement mais aussi un art de vivre ensemble qui souligne une symbiose avec la nature. L'adaptation humaine est faite à la fois de soumission et d'ingéniosité. Ramon montre que les peuples alpins utilisent la nature sans disharmonie parce qu'ils fabriquent les objets dont ils ont besoin en transformant les objets naturels. Pour que soit pertinent et non contradictoire le paradigme anti-moderne que développe Ramon, pour faire croire à la formule de cette « société commencée » vivant dans un monde préservé, on doit passer sous silence les échanges commerciaux, l'existence d'un système capitaliste, la spécialisation des tâches. Ramon décrit l'économie pastorale des vallées alpines comme si elle fonctionnait sur un principe de subsistance. Alors qu'en réalité, ce n'est pas vraiment le cas…

Ainsi, entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle, trois visions des habitants de la montagne se développent, montrant ainsi, par effet de miroir, trois façons d'appréhender la société qui est contemporaine aux voyageurs. Comment les voyageurs analysent-ils la société de l'Oisans, au moment de sa découverte, quelques décennies plus tard? S'inspirent-ils des

analyses émises par leurs prédécesseurs sur la société de montagne? Comparent-t-ils la société uissane avec la société des montagnes de Suisse?

Différentes analyses de la société uissane par les voyageurs : comparaison avec les analyses sur la société montagnarde suisse

Discours sur la société uissane: le récit de voyage de Dominique Villars

Dominique Villars nous transmet, dans son ouvrage *Précis d'un voyage à la Bérarde*, sa vision des « hommes des montagnes ». Il présente un tableau qui traduit le peu de familiarité que le botaniste a avec les montagnards à l'exception du curé dont il loue l'apostolat :

> On ne saurait trop louer le zèle de M. Gallien, leur pasteur, qui a le courage de vivre ici, isolé avec eux pour leur expliquer l'Evangile et les instruire de leurs devoirs. C'est dans ces déserts affreux que se font admiré les lumières la droiture et le zèle d'un curé pour son troupeau.[114]

En effet, pour lui les Uissans sont des paysans qui ne cherchent pas plus loin que leur travail pour gagner leur vie. Il les qualifie d' « incultes », « ignares ». Les phénomènes de la nature sont d'après eux du à un être divin et non à une explication scientifique. Dominique Villars fait une comparaison avec le Mont-Blanc : ici les habitants ne sont pas encore pervertis par le goût de l'argent.

Cette vision perdure au XIX^{e} siècle : l'exemple de Beattie Williams

Beattie Williams nous apporte un témoignage de cette vision des montagnards dans son ouvrage *Les vallées vaudoises pittoresques*[115] ouvrage paru en 1838. Les habitants des montagnes sont appelés par certains les « crétins des Alpes ». Pour Beattie Williams, la société montagnarde est issue d'un autre âge. Cela transparait lorsqu'il parle des sociétés habitant les massifs du Dauphiné:

> Dans cette solitude des Alpes, exempte sans doute de ces passions violentes qui agitent et tourmentent le monde extérieur, deux cent habitants environ, dont la plus grande partie ne connait aucun autre pays, passent leur jour en paix. Dans ce village primitif l'usage des clefs et des verrous est inconnu. Les mœurs des habitants sont celles d'un autre âge, et toutes les propriétés restent sous la garde de la bonne foi publique. (…) Mais il faut que le zèle qui enflamme le cœur du pasteur soit bien puissant pour lui faire préférer aux autres hameaux de sa paroisse le plus affreux de tous les déserts, dans lequel semblent s'être

[114] Villars (Dominique), *Précis d'un voyage à la Bérarde* , 1786, in *Annuaire du Club alpin français*,1886, éd A.Masimbert, Grenoble, imp.Allier et fils, 1889.op.cit. p. 11

[115]Beattie (William), *Les Vallées Vaudoises pittoresques ; ou vallée protestantes du Piémont, du Dauphiné et du Ban de la Roche ; The Waldenses or Protestant valleys of Piedmont and Dauphiny*, par W.Bartlett… et W.Brockedon… Trad. de l'anglais par L.de Bauclaseng, Londres, G. Virtue, Paris, Ferrier, 1838.

concentré toutes les misères humaines. Refusant toutes les invitations qui lui avaient été faites d'aller à Arvieux, l'affection et l'hospitalité qu'il aurait trouvées à Saint Véran.[116]

Une société qui a su s'adapter à son environnement

L'analyse de la société montagnarde en Oisans est plus tardive. Il faut attendre les écrits des premiers statisticiens, comme François Pierre Dulac, qui publie en 1806 sa description générale du département de l'Isère. Il y'a aussi et surtout le baron d'Haussez, préfet du département, qui donne, en utilisant des voyages dans l'Oisans, « ses souvenirs pour servir à la statistique du département de l'Isère. Ces textes serviront de référence aux portraits futurs du montagnard. Le baron n'a eu aucun plaisir à traverser ces vallées et ne les décrit pas » Voici un extrait de ses souvenirs concernant sa vision sur le peuple uissan :
« Le pays, à l'exception du village d'Ornons, dont les cabanes sont jetées partout ou un sol moins incliné leur a offert un emplacement, est dépeuplé et d'un aspect sauvage. Après un long et pénible trajet les montagnes s'affaissent et la route descend vers le Bourg d Oisans. C'est un plaisir inexprimable, lorsqu'on a traversé un pays ou les terres sont incultes, les arbres si chétifs, les hommes si rares, d'apercevoir un bassin magnifique. »

L'homme est ici un produit de la nature qu'il n'a pu dompter. Ainsi, aucune civilisation, puisqu'il n'a pas pu en créer, ne l'a transformé. L'infécondité du sol et le froid poussent à une émigration de misère. Le froid de la neige glace jusqu'aux émotions, en témoignent les funérailles différés jusqu'au printemps, jusqu'au jour ou le sol moins dur permet l'inhumation. Deux figures de montagnard apparaissent: le chasseur et le colporteur. Pour le chasseur, les voyageurs mettent moins l'accent sur l'irresponsabilité de ces hommes que sur leur agilité apparente quant à la chasse au chamois. Le colporteur quant à lui est une figure ancienne. Il est héros par excellence d'une fable politique qu'aucun administrateur n'omet évoquait. En effet il s'agit de « montrer aux mécontents » qu'il est des hommes qui vivent dans des conditions impitoyables et qui pourtant restent attachés à leur pays, à leur communauté, à leur roi.

[116] Beattie (William), *Les Vallées Vaudoises pittoresques ; ou vallée protestantes du Piémont, du Dauphiné et du Ban de la Roche ; The Waldenses or Protestant valleys of Piedmont and Dauphiny*, par W.Bartlett… et W.Brockedon… Trad. de l'anglais par L.de Bauclaseng, Londres, G. Virtue, Paris, Ferrier, 1838.op.cit.p.181-182

Une description complexe de la société uissane par Roussillon

Aspect patriotique des uissans développé dans l'ouvrage de Roussillon : un modèle politique ?

Le docteur Roussillon montre toujours dans le *Guide du voyageur dans l'Oisans*, comment les habitants chérissent leur patrie, description qui pourrait ressembler à un modèle politique à suivre. Il se base sur l'étude par Roussillon des habitants de la Bérarde. En voici un extrait, où, après avoir montré l'isolement de la Bérarde et son aspect peut attrayant, il nous explique comment la société qui y vit y est tout de même attachée, et cela au niveau patriotique:

> La vue de ce hameau, le Grimsel de nos montagnes, frappe l'imagination par son isolement au fond des Alpes, par le sauvage aspect de ses alentours, et par une tristesse solitaire qu'aucun site habité ne peut dépasser. (…) Autour de lui tout est stérile, et ce n'est qu'en reportant les yeux sur le vallon par lequel on est arrivé, que l'on reconnait des terrains desquels les habitants peuvent tirer leur subsistance. (…) A cette hauteur de 1700 mètres, on touche aux limites de la culture, comme sous ces grandes montagnes on est à celles de la civilisation. Relégué au fond d'une impasse gigantesque, le village de la Bérarde voit en effet les antiques colonnes du monde, plus infranchissables que celles d'Hercule, se dresser devant lui, et fermer au delà tout passage. C'est au village de la Bérarde qu'est le triomphe de l'amour du pays natal. L'étranger s'incline devant sa puissance sur le montagnard, en voyant des hommes habiter et chérir ce désert. Dans ce petit cercle de roche qu'ils appellent leur patrie, ils vivent tranquilles et ne tremblent que devant la menace des torrents qui pourraient les en chasser. [117]

Roussillon est surpris de cet attachement à la montagne, qu'il considère lui-même comme un désert peu attrayant pour y vivre. Alors que, rappelons le, le but de l'ouvrage est de donner envie aux habitants dauphinois mais aussi français, de porter un regard neuf sur l'Oisans et de parcourir ces monts.

Une société préservée de toute perversion extérieure

Il montre ensuite le décalage des habitants par rapport au reste de la société : « Presque indifférents pour le reste du monde, les années s'abattent en silence sur leurs têtes, comme la neige sur leurs montagnes, et jamais ils ne s'inquiètent des événements ; rarement on les voit même, agités par l'intérêt comme les autres montagnards de l'Oisans, émigrer à leur exemple pendant les hivers »[118].

La figure du « bon sauvage » par le docteur Roussillon

Cependant, Roussillon, toujours au sein du même extrait, décrit l'habitant de l'Oisans comme Rousseau ou de Saussure le fait pour celui des montagnes suisse. Il fait en effet référence à la figure du « bon sauvage » :

---

[117] Roussillon, *Guide du voyageur dans l'Oisans,* op.cit. p.77-78

[118] Voir partie 2 chapitre 5, la partie sur les activités des habitants de l'Oisans. En effet, Roussillon fait ici référence à une des activités majeure des habitants de l'Oisans : le colportage.

Heureux de leurs modiques existence, au sein de leur famille, ils en demandent que leur pain quotidien au ciel et à la terre, de n'avoir pas de trop fortes impositions à payer. Simples et bons comme tous ceux de leur commune, ils sont heureux de la visite des voyageurs, et s'empressent de leur être utile dans leurs projets d'exploration. L'un d'eux, nommé Joseph Rodier, brave et digne montagnard, jouissant d'une existence aisée relativement au pays, tient sa chaumière ouverte aux visiteurs, et leur prodigue des soins ou, à défaut du confortable, se font remarquer l'attention et la prévenance. Plus d'un savant, plus d'un touriste distingué, visitant la Bérarde, ont accepté cette hospitalité que les lieux rendent si précieuse. Sous ce chaume à l'extérieur dénué, on trouvera les éléments nécessaires pour un frugal repas ; et si on veut passer la nuit à la Bérarde, une couche sur la paille fraiche, au grenier au foin. (…) Ainsi reposé, le visiteur aurait plus de force le lendemain pour visiter les glaciers voisins[119].

Apports des habitants pour les voyageurs : guides

Les habitants des montagnes de l'Oisans, qui ont pourtant pendant longtemps peur des sommets, servent de guide aux visiteurs, notamment pour s'aventurer vers les sommets et donc dans les glaciers. Nous avons déjà évoqué cet aspect là de la société montagnarde au cours du chapitre cinq notamment à travers les témoignages de Colaud de la Salcette, Dominique Villars et le baron Taylor. Cependant, il est important d'y revenir ici car la présence de guide caractérise le lien entre visiteur-autochtone et influe donc sur la façon que les voyageurs ont de voir les uissans. Voici comment Roussillon, toujours dans le même extrait sur la Bérarde, dépeint cette relation :

Quelque courageux qu'il soit, le touriste serait imprudent d'entreprendre la visite d'un glacier sans un guide connaissant les lieux ; car, pour celui qui les ignore, la marche a travers les glaces a des dangers immenses. Les crevasses qui les entrouvrent, quelques fois dissimulés par une surface perfide de neige fragile, cachent des précipices au fond desquels sont le désespoir et la mort. Une chute dans ces crevasses n'est pas sans exemple de la part des montagnards eux même, et tous, dans cette chute fatale, n'eurent pas le même sang froid et le même bonheur que ce chasseur de chamois qui, tombé au fond d'une crevasse, ne désespéra pas pour cela de lui-même (…) Les guides, pour visiter les glaciers, ne manqueront pas à la Bérarde. L'hôte de la chaumière y a conduit maints visiteurs et serait assurément un bon choix. A son défaut le meilleur serait celui qu'il indiquera lui-même.[120]

Ainsi Roussillon dépeint, à travers sa description des habitants de la Bérarde, un tableau plutôt flatteur du montagnard. On retrouve dans sa description les grandes idées au niveau politique notamment, émises au cours des analyses sur la société montagnarde suisse, pendant les décennies précédentes.

Ainsi les deux témoignages principaux sur la société uissane ne sont pas en accords. Ils permettent de développer différentes visions et analyses des voyageurs sur la société qu'ils découvrent comme nouvelle, lors de leurs premiers pas dans l'Oisans. Les visions et analyses du voyageur sur la société uissane sont donc, en certains points, similaires aux premières émisent lors du début du mouvement de découverte des Alpes. Ces différentes analyses forment une nouvelle forme de représentation des Alpes, un nouveau discours, qui va au delà de la simple description paysagère.

[119] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans*,op.cit.p.78
[120] Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *o*p.cit. p.79-80

Comment les différents discours émanant des représentations, qu'ils soient d'ordre scientifique, esthétique, littéraire, ethnologiques sont diffusés par la société et surtout reçus par cette dernière ? Dans le dernier chapitre de ce mémoire, nous allons tenter d'expliciter avec précision ce pan non négligeable de la place de l'Oisans au sein de la découverte des Alpes.

Chapitre 9 – Face à la diffusion de ces représentations, les réactions de la société à l'échelle locale et nationale

Les voyageurs, après s'être approprié l'espace alpin comme une terre nouvelle, tirent profit de cette découverte par l'« exploitation » de ce milieu, à différents degrés. Les représentations qu'ils en font, que ce soit des récits de voyages, des livres illustrés, des gravures seules ou encore des rapports scientifiques sont autant de discours divers et variés qui touchent ainsi différentes composantes de la société. Ces discours sont par la suite diffusés, à l'échelle locale, nationale et européenne. Comment ce nouveau lieu, quasi-inconnu de la plus grande couche de la société, est-il perçu ? A la fois récits de voyages, guides touristiques, œuvres scientifiques et livres illustrés constituent sur la haute montagne une documentation très précieuse et un véritable témoignage, pour les historiens, sur la transformation, à la fin du XVIII^{e} et au cours du XIX^{e} siècle, du sentiment des citoyens envers la montagne.

Ce chapitre contient un but à deux échelles. Au premier niveau il s'agit de comprendre comment les représentations des paysages de l'Oisans, sont transmises au sein de la société en général. Pour mieux comprendre ce mouvement nous le comparerons avec les modes de diffusions des représentations de l'ensemble de la découverte des Alpes. A un deuxième niveau il s'agit de comprendre comment la société dans son ensemble perçoit la montagne, à travers les représentations de la montagne que donnent à voir les voyageurs qui ont parcouru ses sentiers et gravit ses mont et, dans une certaine mesure, quelles réactions cela provoque t'il chez elle, notamment au niveau culturel?

Les journaux d'époque témoignent des types de discours sur la montagne

Le rôle essentiel des journaux

Présentation

L'étude des ouvrages concernant la montagne qui paraissent dans les journaux du XVIII^{e} et XIX^{e} siècle nous permet d'obtenir une forme de témoignage sur l'intérêt de la société ou non pour les ouvrages concernant cet attrait nouveau qu'est la montagne. En effet, suivant le nombre d'ouvrage nous pouvons arriver à savoir quel type de thème sur la montagne attire. A travers, l'article de Yasmine Marcil publié dans la revue

Comparaison[121], nous pouvons donc tirer une brève analyse, grâce à l'étude qu'elle fait des journaux d'époque, sur la façon dont la société perçoit ces représentations de la montagne. Nous parlons ici de manière générale et la plupart des ouvrages concernent la Suisse. En effet, les ouvrages traitant où évoquant la montagne dans les années 1780 sont plus nombreux et variés par rapport à la première moitié du XVIII^{e} siècle.

Importance du réseau savant-journaliste

Un facteur à ne pas négliger dans les parutions : les réseaux liant journalistes et savants. L'existence d'une telle relation n'a rien d'inédit en soit, comme le montre l'organisation du *Journal des savants* ou celle des *Observations sur la physique* qui comptent en leur sein les membres de l'Académie des sciences et des savants. L'engouement pour la montagne conduit les journalistes à vouloir être les premiers à informer les lecteurs sur le sujet.

L'avis des journaux sur la montagne

Que pensent les journaux de ces ouvrages sur la montagne ? Réticents à prendre position face aux nouvelles hypothèses et théories émises par les géologues, les périodiques ont utilisés d'autres critères pour exprimer, de manière implicite, l'approbation de ces dernière. Ils ont par exemple souligné la reconnaissance scientifique dont bénéficient ceux qui ne font pas partie des milieux académiques. Inversement, toujours malgré ces réticences à exprimer leur opinion sur le sujet, les commentaires critiques ne sont pas totalement absents, y compris dans les journaux littéraires.

L'annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné

Plusieurs ouvrages sur l'Oisans parus à différentes années et sur différents thèmes, sont regroupés en un même volume dans l'annuaire de la société des Touristes du Dauphiné, datant de 1888. Le regroupement de ces parutions nous permet de comprendre ici aussi quels sont les thèmes mis en avant et pourquoi. Voici les références des publications, placées dans l'ordre d'apparition dans l'ouvrage. Tout d'abord *La grande lance d'Allemont, 2844 mètres* de Claude Verne, suivi de *l'Essai historique sur les origines de l'exploitation des mines et de la métallurgie dans les Alpes du Dauphiné* par Ernest Chabrand, puis *Ventes aux enchères publiques des concessions de mines d'argent,*

[121]Marcil (Yasmine), « Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780 », in G.Bertrand, A.Guyot, dir., *Discours sur la montagne (XVIII-XIXème siècles), Rhétorique, sciences, esthétique*, Berne, Peter Lang, revue *Comp(a)raison*, 2001, op.cit, pp.145-170.

de cobalt, de nikel, de cuivre, de plomb,etc.. et des fonderies et établissements métallurgiques de la compagnie en faillite des mines d'Allemont et des hautes alpes, Paris, imp. De Félix Locquin, 16 rue Notre Dame des victoires, 1841. Nous avons ensuite une publication d'Henri Ferrand, *Excursion à la brèche de Lauvitel*[122]. Puis, Armand Chabrand, *Les guides et porteurs de la société des touristes du Dauphiné*[123], et du même auteur *Le grand pic de la Meije*[124], George Leser, *A travers les Alpes française, courses et ascensions dans le massif du Pelvoux*[125]. Ensuite, parmi les grandes publications nous avons *Le massif du Bernina, les anglais dans les Alpes françaises*[126], de Cordier Henri. Un autre document, plus ancien, de Clappier, *Epidémies observées par M. Clappier*[127] suivi finalement du récit de voyage de Colaud de la Salcette évoqué maintes fois au cours du mémoire, De Grenoble au Bourg d'Oisans à la Grave et à St Jean de Maurienne par le col du Galibier en 1784[128] .

On remarque ici aussi que les thèmes mis en avant sont essentiellement des discours d'ordre scientifiques. Sont-ils omniprésents au sein de la société ? Quels sont les autres discours sur la montagne qui marque la société au moment de la découverte des Alpes ?

Les discours sur les Alpes mis en avant

Les voyageurs ne sont pas les seuls à être passionnés pour la montagne. La découverte des Alpes et plus précisément de la haute montagne correspond à un phénomène de société massif. Au moment où le goût pour la science se diffuse, les lecteurs manifestent un intérêt croissant pour les ouvrages sur la montagne, récit de savant voyageurs, publications à caractère scientifique, certes, mais aussi mémoires ou lettres émanant savants, etc. qui sont directement publiés par les journaux. Voici les principaux thèmes qui passionnent les lecteurs de l'époque, d'après les publications sur la montagne référencées dans les journaux.

[122]Henri Ferrand, *Excursion à la brèche de Lauvitel* extrait de l'annuaire du club alpin français, 1875, Paris, typographies Georges Chamerot, 19 rue des Saint pères
[123] Armand Chabrand, *Les guides et porteurs de la société des touristes du Dauphiné*, Grenoble, Xavier Drevet, libraire-éditeur, 14 rue Lafayette, 1892
[124] *Le grand pic de la Meije*, M.Chabrand, Grenoble, imp Allier Père et Fils, 8 grande Rue, 1884
[125] George Leser, *A travers les Alpes française, courses et ascensions dans le massif du Pelvoux*, extrait de l'annuaire du club alpin français, 1882, Paris, typographie George Chamerot, 1883
[126] Cordier Henri, *Le massif du Bernina, les anglais dans les Alpes françaises*, extrait de l'annuaire du CAF, Paris, typographie George Chamerot, 1876
[127] Clappier, *Epidémies observées par M. Clappier*, Grenoble, chez la veuve d'André Faure, imprimeur ordinaire du roi, rue du Palais, 1768
[128] Colaud de la Salcette, *De Grenoble au Bourg d'Oisans à la Grave et à St Jean de Maurienne par le col du Galibier en 1784.*

Fascination pour l'exploit qu'est la conquête du Mont-Blanc

La conquête du Mont-Blanc, en 1786, provoque un engouement général. Dans les journaux, un thème fort est souvent relaté : la conquête des sommets, et particulièrement du Mont-Blanc. Par exemple, en janvier 1786, le lecteur du *Journal des Savants* se trouve directement informé des dernières tentatives d'ascension des sommets grâce à une lettre envoyé par Bourrit à Lalande. Information que le journal s'empresse de publier « avant qu'on en trouve les détails dans le deuxième volume du *Voyage dans les Alpes* de Saussure ». On décèle un véritable enthousiasme pour la conquête du sommet du Mont-Blanc de la part des journaux. Cette fascination pour le massif tient à la fois de l'intérêt scientifique de cette course et à la réputation d'inaccessibilité du sommet.

Pour Perret, les ouvrages traitant des « glacières » à cette époque fascinent la société. De nombreux ouvrages sont publiés sur ce thème. Nous ne présentons ici que les principaux. Un des ouvrages majeurs faisant partie de la période que Perret qualifie de « glacières » est écrit par l'allemand Grüner en 1760. Il s'agit de *L'histoire naturelle des glacières en Suisse*. A côté de Grüner, nous avons les *Relations de différents voyages dans les Alpes* de Faucigny, ouvrage paru en 1776. Cependant, c'est en 1773, avec la parution de la *Description des glacières, glaciers et amas de glaces du duché de Savoye*, que les glacières atteignent une véritable renommée. Le célèbre ouvrage de Bourrit est précédé de quelques mois par celui de Bordier intitulé *Voyage pittoresque aux glacières de Savoye*. Il y'a une concurrence rude entre les deux mais celui de Bordier connait le plus grand succès. Il publie une dizaine d'ouvrages sur les « glacières » et les Alpes suisse, illustrés par lui pour la plupart. Bien que ces ouvrages soient encore relativement faciles à trouver au début du XX^{e} siècle, ils sont devenus fort rares et sont très recherchés au XX^{e} siècle.

L'attrait des glaciers, discours scientifique très présent en Oisans aussi

A partir de 1730 environ, ce sont les glaciologues qui retiennent l'attention. Le mouvement commence en Suisse, mais entre autres savants émérites, James-David Forbes consacre de nombreuses études aux glaciers. Pour cela il n'hésite pas à réaliser de véritables ascensions en haute montagne, préfigurant ainsi l'âge d'or de l'alpinisme, quelques décennies plus tard. L'activité des savants alpinistes ne s'est pas limitée aux seules Alpes et Pyrénées. Certains d'entre eux ont exploré des massifs lointains. Par exemple, Forbes visite les montagnes de Norvège et publie le compte rendu de son ouvrage en 1853 dans *Norway and its glaciers, visited in 1851*. Il y'a aussi la découverte des

Andes et de l'Himalaya, qui exerce une fascination auprès des savants alpinistes. En effet, dès 1736 une équipe de savants conduite par Pierre Bouguer et Charles Marie de la Condamine explorent les Andes de l'équateur pendant huit ans. Les premières explorations des contrées de l'Himalaya ont également donné lieu à de nombreuses parutions. Prenons pour exemple le premier livre publié sur le voyage d'un anglais au Tibet et au Bouthan qui parait en français et en anglais en 1800. Il s'agit de l'ouvrage de Samuel Turner, *Ambassade au Tibet et au Bouthan*. Il a en effet visité ces régions à la fin du XVIII^{e} siècle. Cette période des glacières est donc d'une richesse incroyable sur le plan du livre de montagne. Elle ne se limite pas aux plus connus des ouvrages sur les voyages en Suisse. On constate qu'à l'intérieur du discours scientifique, ce sont les géologues qui prennent le plus de place. Cependant les journaux sont sensibles à la maitrise scientifique de cet espace grâce à l'altimétrie et la botanique.

Ramon et de Saussure : les « stars » de la découverte des Alpes au niveau européen

Deux personnalités exceptionnelles dominent à la fin du XVIII^{e} siècle, en ce qui concerne la découverte des Alpes du côté de la Suisse et de la Savoie.

Il s'agit d'Horace Bénédicte de Saussure et de Ramon. Le premier est un savant de renommé universelle. Nous l'avons maintes fois évoqué au cours de notre étude, car il est un des premiers à avoir gravi le Mont-Blanc, en août 1786. Il relate cet exploit dans le fameux *Voyages dans les Alpes*, qui parait en quatre volumes entre 1779 et 1796. C'est sans doute le livre de montagne le plus fondamental qui est jamais existé.

La deuxième personnalité, Ramon, traduit en 1781 les *Lettres* de William Coxe qui est sans doute le livre de voyage qui bénéficie du plus de traductions. Lors du chapitre précédent nous avons évoqué ce travail et explicité certains fruits des analyses de Ramon. Ce dernier, en le traduisant, ajoute à l'œuvre de Coxe un nombre considérable de notes et d'observations, qui donne en résultat quasiment un autre ouvrage, dont le style et le contenu préfigurent son œuvre. Il est par la suite un fervent explorateur des Pyrénées, et publie deux livres essentiels sur ce massif dont *Voyage au Mont-Perdu*, en 1809.

Bien que le discours scientifique attire le public, que ce soit des parutions concernant les Alpes de Suisse et de Savoie ou celles sur l'Oisans, d'autres approches de la montagne arrivent à trouver une place dans le cœur de la société des Lumières puis du romantisme.

Les discours en retrait

Un discours scientifique prédominant, bien que le discours esthétique soit présent

Nous l'avons vu, l'approche scientifique de la montagne prédomine et cela se répercute au niveau de la société. L'évocation de la montagne dans les journaux n'est cependant pas limitée à une approche scientifique. Elle s'accompagne d'une certaine fascination esthétique, se rattachant au discours de Rousseau et au mouvement romantique naissant. Les récits de montagne renvoient à des ouvrages tels que ceux de Saussure ou de Ramond, qui mêlent description esthétique et scientifique. Cependant, bien que de nature différentes et visant des publics distincts, les livres dont on rendu compte les journaux ont cependant tous pour point commun d'avoir été rédigé par un auteur qui a effectivement voyagé en montagne et qui en parle, au moins partiellement, dans son ouvrage.

Un intérêt pour le discours littéraire en retrait mais qui intéressent quand même

D'Etienne Pivert de Sénancourt avec *Obermann* en 1804 ou encore Alexandre Dumas avec *Les impressions de voyage en Suisse* en 1833 en passant par George Sand dans les *Lettres du voyageur* en 1837, tous chantent à leur manière les Alpes. Pas toujours aussi littéraires, les innombrables « Voyages en Suisse » qui paraissent à la charnière du siècle constituent un morceau de bravoure de la littérature alpine de l'époque. Entre autres exemples, nous avons les *Lettres sur la Suisse* de Raoul-Rochette. Corollaires de ces voyages, les guides de voyage font leur apparition. Le plus célèbre de cette époque est le *Manuel du voyageur en Suisse*, d'Ebel, publié en français pour la première fois en 1755.

Du manuscrit au livre illustré: le rôle de la gravure

Le genre du livre de montagne évolue au fil des décennies et des découvertes. En ce qui concerne les parutions sur l'Oisans, les représentations sont au début des manuscrits puis, petit à petit, deviennent des livres illustrés complets au cours de la première moitié du XIX^{e} siècle.

Les manuscrits du XVIII^{e} siècle

Les premiers ouvrages sur l'Oisans, fin XVIII^{e} sont, rappelons le, essentiellement des récits de voyages et des rapports scientifique, par exemple au niveau de la minéralogie avec Guettard ou de la flore, avec Villars. Ils sont accompagnés de peu de gravure mais le lecteur a à sa disposition une définition très précise de l'Oisans. Cette dernière effraie

encore et n'attire que des catégories de voyageurs très ciblés, avec un but précis, les scientifiques.

Au XIX^{e} siècle, l'Oisans devient plus attractif, et cela sur le plan international. Il y'a aussi, comme nous l'avons vu précédemment, la volonté de faire découvrir l'Oisans à un plus grand nombre. Apparaissent alors les livres illustrés, qui ont déjà vu le jour pour représenter les montagnes suisses quelques décennies plus tôt.

Le livre illustré: caractéristique du XIX^{e} siècle

Jacques Perret, dans son *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme* parle des différents types d'ouvrages parus que ce soit au niveau des représentations esthétiques de la montagne que des apports scientifiques ou littéraires. Il décrit lesquels ont le plus d'impact auprès de la société et pour quelles raisons. Tout d'abord il souligne que le livre de montagne illustré connaît un formidable développement, en raison de l'attrait nouveau exercé par les paysages de montagne, cela dans une société sous l'influence des Romantiques. Les gravures, alliées au texte, permettent au lecteur qui ne connait pas la montagne de s'en faire une idée et peu susciter chez lui l'envie de voyager sur un terrain nouvellement exploré et qu'il ne connait qu'à travers ses lectures. Jacques Perret distingue différentes formes d'ouvrages illustrés.

Les albums

A la fin du XVIII^{e} siècle, se multiplient des albums de vues en couleur, gravé au trait ou à l'aquatinte. Ces grands albums, publiés entre 1770 et 1830 environ, sont aujourd'hui très rares et recherchés. Après 1820, la lithographie et la gravure sur acier prennent le relais pour illustrer les albums non moins célèbre de Cockburn, Brockedon ou autres. L'usage intensif de la lithographie permet la réalisation, dans la première moitié du XIX^{e} siècle, de la production importante de « petits albums ». Ce sont des « souvenirs » constitués de séries de vues en noir ou en couleur. Les protagonistes sont Dubois, Perrin ou encore Petit. Parfois montés en accordéon, bien que la qualité soit inégale, ces « albums souvenirs » sont très recherchés de nos jours.

Les grands albums de régionalisme

Les grands albums de régionalisme commencent à paraître, le plus souvent sous forme de livraison. Ils inaugurent alors un genre qui connaitra son apogée vers 1860. Par exemple les *Albums du Dauphiné* de Cassien et Debelle, parus entre 1835 et 1839. En

effet, l'ouvrage contient 192 planches lithographiées mais très peu sur l'Oisans. C'est un ouvrage monumental à la gloire du Dauphiné, dans la pure tradition romantique. Il a été réimprimé à Grenoble en 1967. Des critiques ont cependant été émises envers cet ouvrage. En effet, on a reproché aux auteurs le manque d'unité et d'ensemble de l'ouvrage. Ceux ci répondent que celui ci détient avant tout un but artistique et qu'il a pris les « formes plus vastes d'un monument historique ». De manière générale, on remarque qu'Alexandre Debelle s'intéresse plus à l'architecture, où la nature est souvent absente alors que Victor Cassien porte plus d'attention à la nature et à sa générosité. Les gravures sur l'Oisans sont présentent dans le tome trois.

Autre exemple de grand album de régionalisme : *Le Dauphiné pittoresque et romantique*, qui fait partie intégrante des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* de Taylor et Nodier. On y trouve de nombreuses gravures à côté d'une description géographique et historique par secteurs du Dauphiné. Plus encore que *l'Album du Dauphiné*, il s'agit d'un monument érigé par le mouvement romantique à la gloire de cette région française qu'est le Dauphiné et de ses paysages montagneux. Il paraît en 47 livraisons, réunies le plus souvent en deux volumes in-folio avec 174 planches hors texte.

Au cours de la période étudiée, comment les lecteurs perçoivent-ils la montagne, à travers les modes de représentation à leur disposition?

L'intérêt des lecteurs pour le thème de la montagne

Les différents types de publics

Tous ces ouvrages, divers et variés, tant dans leurs formes que dans leur discours, sont diffusés auprès de l'élite européenne. Ils favorisent le développement du thème des Alpes dans la littérature, qui est soumise, entre autre, à l'influence des Lumières puis du Romantisme.

De plus, chaque artiste perçoit un paysage en fonction de sa personnalité mais aussi de son époque. Son imagination va en trier les éléments essentiels, sa sensibilité et sa main vont créer l'œuvre. Le spectateur suit un cheminement semblable en contemplant l'œuvre. Il sélectionne les éléments représentés, pourtant déjà simplifiés, et ne retiendra que le reflet de sa personnalité. Par exemple, sur un même tableau représentant un paysage de montagne, le simple spectateur en admirera sa beauté, le géographe scrutera l'œuvre d'un œil précis, formé par l'observation quasi mathématique du paysage, le botaniste remarque l'herbe rase, les buissons courts, la discontinuité du couvert végétal, etc., le climatologue

observe les nuages et l'inclinaison des arbres. Enfin, l'artiste d'aujourd'hui sera ébahi en pensant à la somme de travail qu'a demandé cette œuvre.

Un engouement différent pour les représentations du Mont-Blanc et de l'Oisans

L'attrait de l'Oisans pour les naturalistes à la fin du XVIII^{e} siècle ne déclenche pas chez les aristocrates locaux et européens ce mouvement de curiosité qui a eu lieu quelques décennies plus tôt en Suisse et à Chamonix. Roussillon écrit, quelques décennies plus tard, dans son ouvrage intitulé *Guide du voyageur dans l'Oisans* : « Célèbre depuis longtemps dans les annales de la minéralogie, de la botanique et de la géologie, l'Oisans n'a presque eu pour visiteurs que des hommes savants ou laborieux qui savent étudier la nature dans ses productions mêmes. »

Les voyageurs-lecteurs

Les journaux ne témoignent pas seulement de l'engouement des lecteurs pour les livres de montagnes, ils évoquent aussi leur importance auprès d'un public de « voyageur ». La lecture des ouvrages sur la montagne donne envie à ce dernier de voyager, de découvrir lui aussi les Alpes. Ce ne sont plus simplement des voyageurs « intrépides et physiciens infatigables », ce sont désormais aussi des philosophes curieux ou des femmes. Plus généralement, le journaliste, conscient de l'attrait croissant pour les montagnes dès les années 1780 n'ignore pas qu'il s'adresse à un public susceptible de partir découvrir des espaces et des paysages encore ignorées ou méconnus.

L'engouement pour la montagne dans les années 1780-1789 abrite dans les journaux des discours multiples ou s'entrecroisent des significations différentes et où s'opèrent des glissements de savoirs. La « rencontre » avec la montagne et la reconnaissance de cet espace comme paysage pour les journalistes, ont mis à l'épreuve leur façon de penser et leurs habitudes descriptives. Les journaux littéraires n'ont pas été insensibles aux approches scientifiques de la haute montagne. Pour la comprendre ils se sont réapproprié ces discours, notamment ces modes d'écriture, ainsi que le regard du savant voyageur. La compréhension de l'espace est en fait ici fortement liée à un « travail littéraire ». Ce que les journalistes veulent retrouver dans les récits de voyage, c'est leur lecture de Rousseau, dont le rôle dans la découverte de la montagne est unanimement reconnu. Certes le discours savant prédomine dans ces journaux, mais il n'est pas exclusif.

Ainsi, la représentation de la diffusion de ce savoir nouveau provoque, au niveau de la société, un engouement général. Au moment de la découverte de l'Oisans, le cas est différent. Le public, tout comme le voyageur quelques années auparavant, met du temps avant de se décider à tourner son regard vers ce massif qui l'entoure. Tout comme pour la Suisse, le discours scientifique prédomine, principalement au niveau de la géologie et de l'étude des glaciers. C'est en effet une composante du paysage peu connue de la société et qui fascine. Au XIX^{e} siècle, les représentations, mieux présentés et plus faciles d'accès via le livre illustré notamment, donne envie au lecteur de les consulter. En ce qui concerne l'Oisans le lecteur s'intéresse désormais aux guides et récits de voyages mais aussi récits d'ascensions.

Conclusion de la partie 3

Cette partie avait pour but de montrer les discours parallèles à l'approche esthétique, qu'ils soient d'origine scientifique, littéraire ou au niveau de l'analyse de la société. Nous avons montré les rapports qu'ils avaient entre eux. Enfin, nous avons expliqué comment ces différents types de représentations sont diffusés au sein de la société, au moment de la découverte des Alpes puis de l'Oisans. Nous avons comparé les Alpes de Suisse et le massif de l'Oisans au niveau des caractéristiques de diffusion mais aussi de la réception de ces représentations par le public. Nous avons montré une évolution du support, du manuscrit à la gravure jusqu'à ce que cette dernière soit intégrée dans le livre illustré.

Conclusion

Avons-nous répondu au principal questionnement ? A travers l'étude des diverses représentations, dont la gravure détient une place centrale, nous devions définir comment l'appropriation de l'Oisans, massif du Dauphiné, au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle est un cas original dans la découverte des Alpes. Cela en parallèle avec l'exploration et la conquête du Mont-Blanc, quelques décennies plus tôt, dans les Alpes de Suisse et de Savoie.

Le mode de représentation de référence est iconographique : il s'agissait de la gravure. Elle est accompagnée de diverses sources tels les récits de voyages, relevés topographiques, rapports scientifiques, guides de voyages etc. Si nous avons choisi de lui donner une place centrale c'est car elle se révèle être un témoignage riche, à différents niveaux, de ce mouvement culturel qu'est la découverte des Alpes dans l'Europe des Lumières puis du Romantisme. En effet, elle témoigne entre autre du contexte culturel européen dont est imprégné le voyageur. Il transparait notamment à travers l'étude de la construction des représentations. La vision de ce monde perçu comme nouveau, révèle un milieu naturel et un peuple montagnard hors-temps. Nous avons analysé l'influence sur ce mouvement culturel sur les représentations que donne à voir le voyageur et expliqué les différentes approches de l'homme des Lumières vis-à-vis de la montagne. Entre autre exemple cet intérêt se traduit pour les naturalistes de la fin du XVIII^{e} siècle par l'étude des ressources naturelles tel le minerai et la flore ou pour les anglais et autre explorateurs du XIX^{e} siècle par l'étude des glaciers.

Sur certains points, les discours émanant des voyageurs de l'Oisans se rapprochent de ceux émis sur le Mont-Blanc. Ce dernier symbolise l'attrait naissant du voyageur pour la montagne, ses cimes et ses glaciers, bref, le point de lancement du processus de découverte des Alpes tant au niveau des voyageurs que de l'ensemble de la société. Ce pan de l'histoire des Alpes a été largement exploré. Concernant l'Oisans, au niveau historiographique, il y'a peu d'études, en comparaison avec le nombre et la diversité de travaux sur l'exploration et la conquête du Mont-Blanc. Etudier ce mouvement d'appropriation d'un territoire qu'est celui de la découverte du massif de l'Oisans m'a donc intéressé.

La conquête de l'Oisans se déroule en trois phases distinctes. Il s'agit du premier niveau d'appropriation du territoire. Dans un premier temps, à la fin du XVIII^{e} siècle, alors que le Mont-Blanc vient d'être conquis, les hauts sommets de l'Oisans répulsent le spectateur. Seuls les naturalistes y voient un attrait nouveau. De Villars à Dhellancourt en passant par

Guettard, tous louent ce trésor que leur offre l'Oisans, l'un au niveau de l'immense variété de flore, l'autre pour l'étude des strates de la terre ou celle du minerai. Cette dernière approche, l'approche géologique, prime tout comme pour le Mont-Blanc au sein du discours scientifique. Elle continue de primer au cours du XIX^{e} siècle, lors de la phase d'exploration alpine de l'Oisans, au moment où les anglais y font leurs premiers pas. Ces derniers y ont un rôle moins central que pour la conquête du Mont Blanc, mais qui est tout de même prépondérant. En effet, ils portent pendant longtemps un intérêt faible au massif de l'Oisans. Au gré de leurs traversées dans les Alpes, ils y découvrent un territoire aux facettes multiples.

La façon de représenter l'Oisans constitue un deuxième niveau d'appropriation du territoire. Sur place ils dessinent les pics noirs ainsi que les villages entourés de monts tout en décrivant leurs expériences personnelles. A travers les gravures des anglais suivis d'autres explorateurs transparaissent deux catégories esthétiques à la fois antagonistes et complémentaires, le sublime et le pittoresque. Le domaine de la haute montagne et sa représentation sont plutôt apparentés, dans le domaine artistique, au genre du sublime, mais, de par la conquête tardive de l'Oisans les représentations de ce dernier font aussi parti du pittoresque, sous l'influence du romantisme. Ainsi les anglais, de Brockedon à Forbes en passant par Whymper ou Bonney, diffusent une fois de retour en Angleterre, leurs dessins devenus gravures et insérés dans leurs récits de voyages et observations scientifiques. Elles connaissent un succès quasi immédiat. En effet, les gravures sont le reflet des hauts sommets de l'Oisans, où le voyageur joue un rôle d'intermédiaire. Ces représentations iconographiques détiennent donc ici un rôle clef puisque, de par leurs succès, elles donnent envie au lecteur de découvrir ce territoire perçu comme un monde nouveau.

L'étude des représentations de l'Oisans par les voyageurs du XVIII^{e} et XIX^{e} siècle se termine avec le début de la conquête des sommets, mi XIX^{e} siècle. Nous avons pourtant explicité les grandes lignes de cette troisième phase au cours de l'étude. En effet, il s'agit de définir tout d'abord l'appropriation de l'Oisans dans son ensemble pour ensuite s'arrêter sur les représentations des deux premières phases et, ainsi, mieux les comprendre.

La place de la gravure sur l'Oisans au sein des représentations qui la complète et l'accompagne évolue au sein de la période étudiée. En effet, elle possède peu de place au milieu des manuscrits relatant les observations des scientifiques à la fin du XVIII^{e} siècle. Cependant, petit à petit, elle prend une place de plus en plus importante au sein des différents ouvrages, trouvant son apogée au sein du livre illustré, au XIX^{e} siècle.

Toujours en parallèle avec le Mont-Blanc où les différentes phases d'appropriation sont similaires, la diffusion de ces représentations au sein de la société rencontre dans un premier temps un engouement moindre. Les autorités locales ont consciences de ce phénomène. C'est pourquoi elles mettent en place des invectives pour donner envie au lecteur de visiter l'Oisans à partir de 1850. La conquête de l'Oisans, tardive au niveau chronologique par rapport au mouvement de découverte des Alpes original, a plus de difficulté que le Mont-Blanc au XVIII^{e} siècle à toucher et passionner un large public.

L'étude des gravures sur l'Oisans sélectionnées, de Brockedon à Roussillon en passant par Taylor ou Forbes, ainsi que les récits de voyages, guide de voyages, etc. ont le privilège de détenir, mis à part les autres formes de témoignages explicités auparavant, celui de la naissance de l'Oisans dans les mentalités de la société contemporaine à sa découverte.

L'Oisans aura par la suite une histoire qui lui est propre. Les voyageurs de la fin du XIXe siècle s'inscrivent notamment, suite à la fin de la conquête des sommets majeur, dans le domaine de l'alpinisme, dont Coolidge, Whymper, Bonney etc. en sont les précurseurs. La naissance de l'alpinisme en Oisans est caractérisé par la création du C.A.F. (Club Alpin Français), en 1874. Un autre mode de représentation voit le jour, il s'agit de la photographie, que nous avons évoquée au cours de l'étude, en tant que comparaison avec la gravure. L'étude de la photographie de haute montagne, déjà sujet de travaux, peut faire l'objet a elle seule d'un mémoire.

Sources

Sources issues de la B.M.G

Fond dauphinois

- Aristide (Albert), *Essai descriptif sur l'Oisans,* Grenoble, imp. Maisonville, 1854, O.2823

-Bibesco (Alexandre Prince), *Sur les glaciers de Grenoble*, Grenoble, Librairie du Dauphiné, 1894, 26 pages. O.14868

-Bourcet de la Saigne (Jean-Baptiste), *Itinéraire de la petite route de Grenoble à Briançon en 1752*, (Relation signée Bourcet de la Saigne et, publiée, avec une préface par Henri Duhamel dans la "Revue des Alpes dauphinoises du 5 juin 1902 p. 265-282), Grenoble, imp. éd. Vallier et cie, 1903 V.2940

-Bourrit (Marc-Théodore), *Description des cols et passages des Alpes et du duché de Savoie,* in 8°, 2 vol, Genève, G.J Manguet, 1773 E.28368

- Colaud de la Salcette (Joseph-Claude-Louis), *De Grenoble au Bourg d'Oisans, à la Grave et à Saint Jean de Maurienne par le col du Galibier, en 1784*, in *La Société des Touristes du Dauphiné,* 1888, éd. A. Masimbert, Grenoble, imp. Allier et fils, 1889, in-8°, p.190-222 V.3932

-Dolomieu, *Journal du dernier voyage du citoyen Dolomieu dans les Alpes* par T.C. Brun-Neergaard, Paris, Solvet, 1802 O.3355

-Dollfuss-Ausset (Daniel), *Matériaux pour l'étude des glaces, tome cinquième, première partie des glaciers en activité dans les Alpes*, typographie E.Simond, Strasbourg, 1864.

-Duhamel (Henri), Coolidge (W.A.B), Pern, *Guide du haut Dauphiné*, imp. Breynat et cie, Grenoble, 1890, 90 pages. V.3530

-Duhamel (Henri), *Cartes du Haut-Dauphiné, réédition des six cartes du pays du haut Dauphiné*, H.Barrès, Paris, 1909

-Dhellancourt, *Le voyage de Dhellancourt en Oisans, 1785*, publié par Paul Guillemin, extrait de l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné,* année 1891, Grenoble, imp. F. Allier père et fils. V.19237

-Faujas de Saint-Fons, (Barthélémy), *Histoire naturelle de la province du Dauphiné,* Grenoble, Veuve Giroud, 1780 Ch.568 (Fond Chenevaz)

-Ferrand (Henri), *Statistiques des premières ascensions des pics du massif de l'Oisans, avec une table par ordre alphabétique*, Grenoble, imp. Et lith. Vallier Edouard, 1903

-Ferrand (Henri), *Les Alpes dauphinoises : l'Oisans et la région de la Meije, du Pelvoux et de la barre des Ecrins, la Grave, le Lautaret, la Bérarde*, éd. Grenoble, Gratier et Rey, 1903, in-4°,124p

-Forbes (James-David), *Norway and its glaciers visited in 1851, folowed by excursion in the High Alps of Dauphine, Berne and Savoy*, Edimburg, ed. Black, 1853 U.4292

- Forbes (James David), *Récit d'excursion faite dans les Alpes du Dauphiné en 1841,* par Forbes, membre de l'institut de France O.14105

-Guettard (Jean-Etienne), *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, imp.de Clousier, 1779 V.995

-Guillemain Paul, Le voyage de Villars, en Oisans, 1889, Arras, typ. Sede et Cie, O.6450

-Joanne (Adolphe), *Excursions dans le Dauphiné,* Le Tour du Monde, Paris, 1860 O.10282

-Joanne (Adolphe), *Itinéraire descriptif et historique du Dauphiné*, Paris, 1862-63 O.16592

-Joanne (Adolphe), *Le Dauphiné, vues au XIXe siècle*, Paris, Errance, 1982 SRD 944.586 JOA

- Prospectus de treize des plus belles vues de la province du Dauphiné, dessinées par le sieur Treillard et gravées par le Sieur Duflos, Grenoble, imp. Vème Faure et fils, 1769 0.5942

- Reclus (Elisée), *Excursions dans le Dauphiné*, 1850-1860, Paris, Hachette, 1860 V.4699

-Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Etude nouvelle et plus complète de l'ancienne voie romaine et de ses annexes,* Maisonville, Grenoble, 1878

-Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Essai historique et statistique*, mémoire présenté à la société statistique de l'Isère, 4 avril 1846, imp. De prudhommes, Grenoble, 1847 O.4378

- Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans,* Grenoble, imp. Maisonville, 1854 O.4378

-Saussure (Horace Bénédicte de), *Voyage dans les Alpes*, éd. et présenté par Julie Bloch, Genève, Georg, 2002. SLD DZ A SAU

-Villars (Dominique), *Précis d'un voyage à la Bérarde*, 1786, in *Annuaire du Club alpin français*, 1886, éd A. Masimbert, Grenoble, imp. Allier et fils, 1889. V.4878

-Villars (Dominique), *Histoire des plantes du Dauphiné*, Grenoble, 1786-89 T.998

Réserve

-Beattie (William), *Les Vallées Vaudoises pittoresques ; ou vallée protestantes du Piémont, du Dauphiné et du Ban de la Roche ; The Waldenses or Protestant valleys of Piedmont and Dauphiny*, par W.Bartlett… et W.Brockedon… Trad. de l'anglais par L.de Bauclaseng, Londres, G. Virtue, Paris, Ferrier, 1838. Vh.795 Rés.

-Brockedon, *Illustrations of the Passes of the Alps by which Italy communicate with France, Switzerland and Germany,* London, 1838 V.12910 Rés.

-Brockedon (William), *Journals of excursions in the Alps, the Pennines, Graian, Cottian, Rhetian, Lepotian and Bernese*, London, J.Duncan,1833 V.15718 Rés.

-Cassien (Victor-Désirée) et Debelle (Alexandre), *Album du Dauphiné ou recueil de dessins représentant les sites les plus pittoresques, les villes, bourgs et principaux villages; les églises, châteaux et ruines les plus remarquables du Dauphiné, avec les portraits des personnages les plus illustres de cette ancienne province*, Grenoble, Prudhomme, imprimeur-libraire, rue Lafayette, 1839 Vh.714(4) Rés. (Ou dans le fond dauphinois : U.44(4))

- Coignet (Jules-Louis-Philippe), 1798-1860, *Vues du Dauphiné, 75 dessins originaux au crayon*, 1825 à 1859 Hd46

- Lord Monson, *Views in the department of the Isere and the High Alps*, Londres, Dalton, 1840 Vh.723 Rés.

- Monteux (de Jérôme), *De fonte qui flamas egerit in hac delphinatus Viennensis provincia Hieronymi Montui Astensis, Viennenis phisici Ambiguitates et Solutiones, Viennae aedibus Martii*, 1523 O.5275

-Scheuchzer (Johann Jacob), *Itinera alpina tria: in quibus incolae, animalia, plantae…*exponuntur autore Joh. Jacobo Scheuchzero, Londini, H.Clements, (17.)

-Surell Alexandre, *Etude sur les torrents des Hautes-Alpes*, ed.Carilien Goery et Dalmont, Paris, 1841.Vh.1922

-Taylor (Isidore-Justin-Séverin baron), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Impr. de Firmin Didot Frères, 1854 Hd.678 Rés.

Sources issues de fonds privés

Concerne les fonds personnels de M. Raymond Joffre, libraire et éditeur aux éditions de Belledonne.

-Elie de Beaumont Léonce, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans*, extrait des *Annales des Mines*, tome V, Carilian-Gouery, Paris, 1834

Autres type de sources, accès par la B.N.F via internet

-Bonney (T-G) *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*, in 4°, panoramas et cartes, London, 1865

-Cozens (Alexander), *A New Method of Assisting the Invention in Drawing Original Composition*, 1785

Sources présentent dans les annexes

Gravures du corpus

Les gravures du corpus ont été consultées et analysé à partir de documents de la réserve de la B.M.G mais reproduite à partir d'ouvrages plus récents, issus du fond privé de M. Joffre.

- Les huit première gravures sont issues l'ouvrage de la réserve est : Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans*, Grenoble, imp. Maisonville, 1854. Elles ont été reproduites à partir de Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans,* Clamelcy, imp.Laballery et Cie, 1979

- Les gravures n°9 et 10 sont consultées dans l'ouvrage de la réserve est Taylor (Isidore-Justin-Séverin baron), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Imp. de Firmin Didot Frères, 1854. Elles sont cependant reproduite dans le mémoire à partir de l'ouvrage suivant Perret (Jacques), *Les 100 livres les plus importants et rares sur les Alpes*, ed. Belledonne, 2010

- Les gravures n°11, 12,13 Brockedon (William), *Journals of excursions in the Alps, the Pennines, Graian, Cottian, Rhetian, Lepotian and Bernese*, London, J.Duncan,1833,Elles sont reproduites dans le mémoire à partir de l'ouvrage suivant : Tailland (Michel), *William Brockedon, un peintre à travers les Alpes, An English painter accross the Alps, De Turin à Grenoble par la col du Mont Genèvre, 1824*,ed.de Fournel, 2005.

- La gravure n°14 est issue de l'ouvrage Bonney (T-G) *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*, in 4°, panoramas et cartes, London, 1865. Elles sont dans le mémoire à partir de

l'ouvrage suivant Perret (Jacques), *Les Les 100 livres les plus importants et rares sur les Alpes,* ed. Belledonne, 2010.

Figures

Les deux figures présentent dans les annexes sont issues de l'ouvrage suivant :

-Elie de Beaumont Léonce, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans,* extrait des *Annales des Mines,* tome V, Carilian-Gouery, Paris, 1834

Cartes

-La carte n°2 est extraite des fonds numériques de la B.M.G (côte) et a été reproduite par cette dernière.

-La carte n°3 est extraite de l'ouvrage de la réserve qui est : Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans, tableau topographique, historique et statistique de cette contrée, orné de neuf lithographies et d'une carte de l'Oisans,* Grenoble, imp. Maisonville, 1854. Elles ont été reproduites à partir de Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans,* Clamelcy, imp.Laballery et Cie, 1979

-Les cartes n°5 et 6 sont issues de l'ouvrage de la B.M.G de Bourcet de la Saigne (Jean-Baptiste), *Itinéraire de la petite route de Grenoble à Briançon en 1752*, (Relation signée Bourcet de la Saigne et, publiée, avec une préface par Henri Duhamel dans la "Revue des Alpes dauphinoises du 5 juin 1902 p. 265-282), Grenoble, imp. éd. Vallier et cie, 1903 V.2940. Elles ont été reproduites à partir du site internet : *http://www.bibliotheque-dauphinoise.com/carte_haute-dauphine_bourcet.html*

Bibliographie

Instruments

-Catalogue le Maignan.

-Jouty (Sylvain), Odier (Hubert), *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Arthaud, 1999

-Perret (Jacques), *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Ed. de Belledonne, 1997

-Perret (Jacques), *Les 100 livres les plus important et rares sur les Alpes*, ed. Belledonne, 2010

Ouvrages spécialisés

Ouvrages spécialisés sur l'Oisans

-Allix (André), *L'Oisans, étude géographique*, Librairie ancienne Honoré Champion, Paris, 1929

-Barruol, *Les peuples pré romains du sud est de la Gaule, étude de géographie historique*, Edition E.de Boccard, Paris, 1969

-Bayle (Joseph), *Exploration de l'Oisans, les Grandes Rousses, les glaciers du Mont de Lans*, œuvres complètes de Joseph Bayle, curé d'Oz en Oisans, éd. De Belledonne, Grenoble, 2005.

-Bailly-Maitre (Marie-Christine) et Pissard (Laurence), *Rites et croyances populaires en Oisans ou les étapes d'une vie*, 1994, Collection Musée d'Huez et de l'Oisans n°1, 59 p., ill.,

-Bernard (François), *Mémoires du Bourg d'Oisans*, Tome I, Ed. de Belledonne, 1998

- Bernard (François), *Mémoires du Bourg d'Oisans*, Tome II, Ed. de Belledonne, 2006

- Besson (Elisabeth), *Les colporteurs de l'Oisans au XIXe siècle*, M.A.R n° 1-2, 1975, tiré à part, Centre Alpin et Rhodanien d'ethnologie, musée Dauphinois, juillet 1975

-Boyer (Bernard), *Le voyage au pays de la Meije*, éd. Bernard Boyer, 1999

- Canac (Roger), *La montagne, peuple et culture*, éd. du Seuil, 1968

-Canac (Roger), Boyer (Bernard), *Vivre en Oisans*, éd. de Glénat, Grenoble, 1991

-Chianea (Gérard), *La condition juridique des terres en Dauphiné au XVIIIème (1700-1789)*, Mouton Paris, 1963

-Chernotte (Alexis), *L'or et l'argent, aventures d'un minéralogiste au XVIII*^{e}, l'emprunte du temps, Presse Universitaire de Grenoble, 1981

-Cortes (Louis), *Etude de mœurs locales, la veillée en Oisans vers 1820*, Bulletin de la société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, Grenoble, n°1-4, 1929

-Fontaine (Laurence*), Le Voyage et la mémoire, colporteurs de l'Oisans au XIX*^{e} *siècle*, Presses universitaire de Lyon, 1984.

- « Un type d'émigration alpine : les colporteurs de l'Oisans » Muller (Claude) et Allix André, *Revue de géographie alpine*, 1923, n° 11-3, p. 585-634

-« Les ecclésiastiques et leurs familles. Etude des structures sociales et des pratiques migratoires en haut-Dauphiné du XV^{e} au XIX^{e} siècle », Prost (Michel), dans les *Annales de démographie historique*, 2004, n°1

Imaginaire autour de la montagne

- Durand (Gilbert), *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, éd. Dunod

-Bozonnet (Jean-Paul), *Des monts et des mythes. L'imaginaire social de la montagne*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, 1992, 294 pages.

- Engel (Claire-Eliane), Vallot (Charles), *Ces monts affreux, 1650-1802. Ces monts sublimes*, 1803-1895 Anthologie, Paris, Delagrave, 1934

-Engel (Claire-Elianne), *La littérature alpestre en France et en Angleterre au XVIII^e^ et XIX^e^ siècles*, Chambéry, Ed. Dardel, 1930

- Gorris Camos (Rosanna), dir. *Les montagnes de l'esprit : imaginaire et histoire de la montagne à la Renaissance*, (acte du colloque international de Saint-Vincent, Vallée d'Aoste, les 22 et 23 novembre 2002), Aoste, Musumeci, 2005

-Joutard (Philippe), Majastre (Jean-Olivier),dir.,*Imaginaires de la haute montagne*, document d'ethnologie régionale, vol.9, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, Musée Dauphinois, 1987, 187 p.

-« La montagne comme modèle esthétique entre le XVIIIe et le XIXe siècle «, Renzo Dubini, *Revue de géographie alpine*, 1999, n°87, pp. 61-69

Discours sur la montagne

-Bertrand (Gilles), « Construire un discours sur la montagne : nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v.1760-v.1820) », in G.Bertrand, A.Guyot, dir. *Discours sur la montagne (XVIII-XIXème siècles), Rhétorique, sciences, esthétique*, Berne, Peter Lang, revue *Comp(a)raison*, 2001, op.cit, pp.93-130.

-Broc (Numa), *Les montagnes au siècle des Lumières. Perceptions et représentations*, Paris, ed. du CTHS, 1991

-« Draco Helveticus, Scheuchzer et Saussure : du merveilleux à l'étude ethnologique », Coleman (Patrick), in *Reconceptualizing Nature, Sciences, and Aesthetic*, Genève, Slatkine, coll. »Travaux sur la Suisse des Lumières », 1998

-Engel (Claire-Elianne), *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles*, Chambéry, ed.Dardel, 1930. 287 pages

-Mornet (Daniel), *Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint Pierre, Paris*, Hachette, 1907.

- Marcil (Yasmine), « Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780 », in G.Bertrand, A.Guyot, dir. *Discours sur la montagne (XVIII-XIXème siècles), Rhétorique, sciences, esthétique*, Berne, Peter Lang, revue *Comp(a)raison*, 2001, op.cit, pp.145-170.

-Ouvr.coll, *Horace Bénédicte de Saussure et la découverte des Alpes*, catalogue de l'exposition de Grenoble, Bibliothèque municipale de Grenoble, nov.-déc. 1987, Michel Merland, Marie Françoise Bois-Delatte, Yves Jocteur-Montrozier, Grenoble, Ville de Grenoble, 1987.

-Reichler (Claude), « L'économie pastorale, un paradigme anti-moderne chez les voyageurs dans les Alpes », in G.Bertrand, A.Guyot, dir. *Discours sur la montagne (XVIII-XIX^{e} siècles), Rhétorique, sciences, esthétique*, Berne, Peter Lang, revue *Comp(a)raison*, 2001, op.cit, pp.131-144.

-« Perception et représentation du paysage alpestre à la fin des Lumières », in Françoise Chenet (dir.), *Le paysage, état des lieux*, Bruxelles, éd.Ousia, 2001

-Phytian (Margaret), *La géographie des Alpes françaises dans les romanciers contemporains*, Grenoble, imp. Allier, 1938

-« Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières, hétérogénéité des sources », Guyot (Alain), dans *Sociétés & Représentations*, 2006/1 (n° 21), Nouveau Monde éditions, 352 pages

La montagne dans l'art

-Fosca (François), *La montagne et les peintres*, Lausanne, 1965

-Ouvr., *Les Alpes pittoresques et romantiques par des dessinateurs et des graveurs du XIXème siècle*, catalogue d'exposition, mairie de Grenoble, 12 juillet-30 aout 1984, Corenc, ACMAD (Association pour la création d'un musée des artistes dauphinois), 1984.

-Tailland (Michel), *William Brockedon, un peintre à travers les Alpes, An English painter accross the Alps, De Turin à Grenoble par le col du Mont Genèvre, 1824*, ed.de Fournel, 2005

-Wantellet (Maurice), *La Montagne Magique, les Alpes et les Peintre*s, Editions Curandera, 1992

-Wantellet (Maurice), *Le Dauphiné et les peintres, une source d'inspiration,* Editions Curandera

La construction du paysage

-Berque (Augustin), *Médiance, de milieux en paysages*, 1990 Reed. Berlin 2000

- Burgard (Chrystèle), Chenet (Françoise), dir. *Paysage et identité régionale. De pays rhônalpins en paysages*, Valence, la Passe du Vent, 1999.

- « A quoi sert un paysage, qu'est ce qu'un beau paysage ? », Lacoste (Yves), in *Hérodote*, n°7, Paris, Masperro, 1997

-Luginbuhl (Yves), *Textes et représentations du paysage au siècle des Lumières à nos jours*, Paris, La Manufacture, 1989.

-Ouv.coll., *Lire le paysage, lire les paysages*, Saint Etienne, publication de l'Université de Saint-Etienne, 1984.

-Marcel (Odile) dir. *Composer le paysage*, Seyssel, Champ Vallon, DL 1989

-Reichler (Claude), *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg Editeur, 2002

- Roger (Alain), *La théorie du paysage en France*, Seyssel, Champs Vallon, 1995

- Ouvr.coll., « La haute-montagne. Visions et représentations de l'époque médiévale à 1860 », acte du colloque en mémoire de l'ascension de d'Horace Bénédicte de Saussure en 1787), *Le monde alpin et rhodanien*, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, Musée Dauphinois, numéro spécial 1-2/1988

- «Sciences et sublime dans la découverte des Alpes », in *Les Géographes faiseurs de montagne, Revue de géographie alpine*, 1994

Table des matières

Dédicace....4
Remerciements....5

Sommaire 5

Introduction 6

PARTIE 1 - LA CONQUETE DU MASSIF DE L'OISANS EN RAPPORT AVEC LA DECOUVERTE DES ALPES : REPERES CHRONOLOGIQUES 16

CHAPITRE 1 – L'OISANS, UN MASSIF QUI NE FAIT PAS EXCEPTION AU SENTIMENT DE REPULSION ET DE PEUR QUE PROVOQUE ORIGINELLEMENT LES MONTAGNES 18

Une peur ancestrale de la montagne qui perdure 18

Présentation 18
Une vision mythologique et archaïque de la montagne 18
Evocations de la montagne auprès des peuples archaïques 18
Le rôle du mythe autour de la montagne 19
Icare, figure emblématique du mythe autour de la montagne 20

La perception de la montagne : un changement progressif dans la mentalité collective 21

Une vision de la montagne qui perdure au début de l'époque moderne 21
Avant le XVIII^e siècle, la montagne n'existe pas 21
Le XVIII^e siècle, un changement radical de perception de la montagne 22

L'Oisans, un massif qui effraie mais pas totalement vierge 23

Une nature effrayante 23
Un accès difficile 24
L'Oisans est traversé dès le XVI^e siècle, mais souvent par obligation 24

CHAPITRE 2- FIN XVIII^E SIECLE, LES PREMIERES APPROCHES DE L'OISANS, EN PARALLELE AVEC LA DECOUVERTE DU MONT-BLANC 26

Les premiers pas de l'homme dans les Alpes 26

Les premières représentations de ce « monde nouveau » 26
Présentation des œuvres de Scheuchzer 26
Les Alpes dans la poésie : le poème de Haller 27
La conquête du Mont-Blanc en 1786, fin de la découverte des Alpes ? 27

Les ressources de l'Oisans, une richesse pour les savants issus de la branche des sciences naturelles 28

Un intérêt nouveau pour les ressources de l'Oisans qui s'inscrit dans le contexte d'essor scientifique des Lumières 28
Des ressources naturelles extraordinaires pour les naturalistes au sein de l'Oisans 28
Les grands savants du XVIII^e siècle 29
Villars et la botanique 29
Dhellancourt et la minéralogie 31
Autres savants 32
Un témoignage de cette approche scientifique à travers les récits de voyages de la fin du XVIII^e siècle 32
Rencontre avec une nouvelle société : un attrait nouveau de l'Oisans pour le scientifique ? 33
Les premières représentations de l'Oisans : très peu de gravures et une forte présence de manuscrits 33

CHAPITRE 3 – DE L'EXPLORATION ALPINE A LA CONQUETE DES SOMMETS 36

L'exploration et la conquête du Mont-Blanc 36

William Windham et l'exploration des glacières en Suisse 37
De Saussure et la conquête du Mont-Blanc 38

La phase d'exploration de l'Oisans : la première moitié du XIX^e siècle 38

Donner une image positive de l'Oisans : une volonté des autorités locales 39
Explications de cette volonté 39
Le docteur Roussillon et son Guide du voyageur dans l'Oisans, un rôle clef quant à l'attractivité de l'Oisans 40
Le rôle des Anglais dans le mouvement de découverte et d'exploration de l'Oisans 42
Comparaison avec le rôle qu'ils ont eu en Suisse 42
James-David Forbes 42
Brockedon et le Dauphiné 43
Les autres protagonistes de l'Oisans dans la première moitié du XIX^e siècle 44
Influence du romantisme ? 44
Voyageurs locaux ou issus de contrées lointaines ? 45

La conquête des sommets de l'Oisans, dernière phase d'appropriation de l'Oisans 46

Une particulière difficulté d'accès aux sommets 46
Description des événements 48
Le capitaine Durand et le Pelvoux, origine d'une vague de conquête ? 48
Les Anglais et la conquête des sommets 49

Coolidge et Miss Breevort 49
PARTIE 2 - LES REPRESENTATIONS DE LA HAUTE MONTAGNE : HISTOIRE, CONSTRUCTION, TECHNIQUES ET APPROCHE ARTISTIQUE 52
CHAPITRE 4 – LA NOTION DE PAYSAGE A TRAVERS LES GRAVURES 54
La gravure, mode majeur de la représentation iconographique de la montagne 54
Le XVIII^e siècle : la gravure à l'honneur 54
Des procédés divers 55
Un travail qui relève de l'œuvre de plusieurs artistes 55
Les différentes techniques de gravures 55
La peinture et la photographie, autres modes de représentation iconographique de la montagne: concurrence ou complémentarité ? 57
Différences majeures entre estampe et peinture 57
Apparition de la photographie à la fin de la période étudiée 58
La représentation du paysage de montagne, de l'Antiquité au siècle des Lumières. 58
La genèse du paysage 58
Le XVII^e siècle 59
Les changements opérés au XVIII^e siècle 59
L'école du paysage moderne 60
Les écoles de peinture de paysage 60
Les débuts de la représentation de la haute montagne 61
Les Anglais et la représentation du paysage alpestre 62
La construction du paysage 63
Les facteurs autour du voyageur qui jouent sur la construction de la représentation de la montagne 63
L'impact du contexte culturel 63
L'impact de la montagne sur le corps humain 65
Les facteurs personnels : un impact sur la construction de la représentation du paysage de montagne ? 66
Suivant ces facteurs, des manières diverses de représenter la montagne 66
Le peintre représenté 66
L'endroit d'où le paysage est représenté : explications 67
Une vision de totalité ou de détail ? 68
Les différentes théories autour de la construction du paysage : historiographie 69
La théorie culturaliste émise par Alain Roger 69
La théorie de la phénoménologie, d'après Husserl et Merleau-Ponty 70
La théorie de la médiance, selon Augustin Bercque 71
CHAPITRE 5 – LE PAYSAGE DE MONTAGNE A TRAVERS LES GRAVURES, TEMOIGNAGE D'UN MILIEU ORIGINAL 73
Le milieu naturel de montagne, composante du paysage de l'Oisans représenté à travers les gravures 73
Entre milieu et milieu naturel, définition de celui de montagne 73
L'attrait des glaciers 74
La société de montagne, composante du paysage de l'Oisans représenté à travers les gravures 76
Un massif habité depuis des siècles 76
Les romains dans l'Oisans 76
L'Oisans et les sarrasins 79
Une série de catastrophes naturelles plonge l'Oisans dans le noir 80
Les richesses du sol de l'Oisans : un territoire attractif pour les dauphins 81
Les gravures du XVIII^e siècle montrent que les montagnes sont habitées 82
Etude comparative de deux villages « clefs » de l'Oisans au XVIII^e et XIX^e siècle : Bourg d'Oisans et la Grave 82
Une vocation nouvelle pour les uissans avec l'arrivée des voyageurs: les guider vers les sommets 84
Exploitation du milieu naturel par la société montagnarde 85
La chasse au chamois 86
L'exploitation des mines 86
L'exploitation des chutes d'eau 89
CHAPITRE 6 – « IMITER LA NATURE » : LE PAYSAGE DE L'OISANS DANS L'ART, ENTRE SUBLIME ET PITTORESQUE 92
Le sublime à travers les représentations de la haute montagne au XVIII^e et XIX^e siècle 92
Caractéristiques du sublime 92
Le sublime, définition générale 93
Le sublime né des changements émotionnels subits par le voyageur à l'approche de la montagne ? 94
Une forme de sublime politique à travers les œuvres représentant la haute montagne ? 94
Le sublime, du *Voyage dans les Alpes* aux représentations des paysages de l'Oisans 95

Le sublime à travers Voyage dans les Alpes, de Saussure 95
Le sublime à travers les œuvres de l'Oisans 96
Le pittoresque, catégorie esthétique en continuité avec le sublime ou antagoniste ? 97
Le grand, le beau et le pittoresque dans le contexte de la découverte des Alpes 97
Le pittoresque à travers les gravures représentant l'Oisans 98
Les Voyages pittoresques de Taylor, un genre nouveau ? 98
Une prééminence des Anglais ? 98
Le pittoresque à travers les récits et guides de voyages sur l'Oisans 99
PARTIE 3 - ANALYSES DES DISCOURS EMANANT DES REPRESENTATIONS ET REACTIONS DE L'ENSEMBLE DE LA SOCIETE 102
CHAPITRE 7 – LA REPRESENTATION DE L'OISANS, LES DISCOURS MARQUANTS SUR LE MILIEU A COTE DE L'APPROCHE ESTHETIQUES 104
Une des motivations du mouvement de découverte des Alpes : la montagne comme terrain d'expérimentation scientifique 104
Les débuts du mouvement dans les Alpes de Suisse et de Savoie 105
Scheuchzer répertorie les sommets 105
L'empirisme : notion essentielle chez les voyageurs scientifiques des Alpes 105
Théorie de la Terre et de la formation des montagnes 106
L'Oisans, un terrain d'expérimentation scientifique au même titre que le Mont-Blanc ? 106
L'approche géologique prime aussi en Oisans 107
Les sciences naturelles et l'Oisans 107
Les différents types de parutions scientifiques sur la montagne 108
L'approche littéraire de la montagne 108
Le genre littéraire : mode de représentation à part entière ou accompagne les autres ? 108
Littérature et imaginaire 109
Le genre du récit de voyage prime 110
Approches esthétiques et scientifiques : liées ou antagonistes ? 110
Approches esthétiques et scientifiques 110
L'approche scientifique à travers les récits de voyage 111
Approches esthétiques et littéraires 112
CHAPITRE 8 – LES DIFFERENTES VISIONS ET ANALYSE SUR LA SOCIETE UISSANE PAR LES VOYAGEURS 114
La figure du montagnard : trois visions de références antagonistes 114
Vision de la société montagnarde au fil des siècles 114
Une société dites « retardée » et « primitive » 115
Une société qui a su s'adapter à son environnement 115
La figure du « bon montagnard » chez de Saussure et Rousseau 115
Une vision proche de l'ethnologie 116
La société montagnarde, un paradigme anti-moderne 117
Vision de De Luc 117
Vision de Ramon 118
Différentes analyses de la société uissane par les voyageurs : comparaison avec les analyses sur la société montagnarde suisse 119
Discours sur la société uissane: le récit de voyage de Dominique Villars 119
Cette vision perdure au XIX^{e} siècle : l'exemple de Beattie Williams 119
Une société qui a su s'adapter à son environnement 120
Une description complexe de la société uissane par Roussillon 121
Aspect patriotique des uissans développé dans l'ouvrage de Roussillon : un modèle politique ? 121
Une société préservée de toute perversion extérieure 121
La figure du « bon sauvage » par le docteur Roussillon 121
Apports des habitants pour les voyageurs : guides 122
CHAPITRE 9 – FACE A LA DIFFUSION DE CES REPRESENTATIONS, LES REACTIONS DE LA SOCIETE A L'ECHELLE LOCALE ET NATIONALE 124
Les journaux d'époque témoignent des types de discours sur la montagne 124
Le rôle essentiel des journaux 124
Présentation 124
Importance du réseau savant-journaliste 125
L'avis des journaux sur la montagne 125
L'annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné 125
Les discours sur les Alpes mis en avant 126
Fascination pour l'exploit qu'est la conquête du Mont-Blanc 127
L'attrait des glaciers, discours scientifique très présent en Oisans aussi 127

Ramon et de Saussure : les « stars » de la découverte des Alpes au niveau européen ... 128
Les discours en retrait ... 129
Un discours scientifique prédominant, bien que le discours esthétique soit présent ... 129
Un intérêt pour le discours littéraire en retrait mais qui intéressent quand même ... 129
Du manuscrit au livre illustré: le rôle de la gravure ... 129
Les manuscrits du XVIII^e siècle ... 129
Le livre illustré: caractéristique du XIX^e siècle ... 130
Les albums ... 130
Les grands albums de régionalisme ... 130
L'intérêt des lecteurs pour le thème de la montagne ... 131
Les différents types de publics ... 131
Un engouement différent pour les représentations du Mont-Blanc et de l'Oisans ... 132
Les voyageurs-lecteurs ... 132
Conclusion ... 135
Sources ... 138
Sources issues de la B.M.G ... 138
Fond dauphinois ... 138
Réserve ... 140
Sources issues de fonds privés ... 141
Sources présentent dans les annexes ... 142
Gravures du corpus ... 142
Figures ... 143
Cartes ... 143
Bibliographie ... 144
Instruments ... 144
Ouvrages spécialisés ... 144
Ouvrages spécialisés sur l'Oisans ... 144
Imaginaire autour de la montagne ... 145
Discours sur la montagne ... 146
La montagne dans l'art ... 147
La construction du paysage ... 148
Table des matières ... 149

RÉSUMÉ

Entre Grenoble et Briançon l'Oisans est un massif du Dauphiné détenteur de richesses prodigieuses tant par les incroyables ressources naturelles que par la variété de paysage qu'il offre. La société détourne cependant pendant des siècles son regard de ces monts majestueux. Originellement, la montagne effraie de par sa grandeur et sa difficulté d'accès texte. Cependant ses hauteurs deviennent, dans le contexte des Lumières un nouvel objet d'étude pour le savant, l'artiste ou bien le philosophe. On la jauge désormais avec un œil neuf, on pense, en l'explorant, découvrir un monde nouveau. L'homme se tourne dans un premier vers le Mont-Blanc, entre la Suisse et la Savoie, impressionné par sa beauté nouvelle et sa grandeur. Son appropriation, qui trouve un point d'honneur en sa conquête, en 1786, connait d'emblée un succès européen. Au cœur de ce mouvement qu'on appelle la découverte des Alpes, dans ce moment d'effusion et de savoir nouveau, l'Oisans est délaissé, en décalage avec le reste des Alpes. A la fin du XVIII^{e} siècle, les premiers voyageurs foulent sa terre, pour des intérêts principalement d'origine scientifique. Ils y découvrent un milieu original. Dans les décennies suivantes, les hauts alpages de l'Oisans deviennent un objet d'étude, attirant savants et artistes, locaux et européens. Des sommets aux villages entourés par les cimes, les représentations de la haute nature alpestre de l'Oisans sont diverses, variés et nombreuses, évoluant au fil de la période. A travers les gravures mais aussi récits de voyages, rapports scientifiques, guide de voyages etc.… transparaissent les premières visions du voyageur. Elles nous offrent ainsi un témoignage à différentes facettes sur les premiers pas et l'appropriation de l'Oisans par la société, mouvement en parallèle et en contraste avec celui de la conquête du Mont Blanc.

SUMMARY

Located between Grenoble and Briançon, the Oisans is a mountain range belonging to the lands of the Dauphiné. The Oisans offers prestigious natural resources and incredibly various landscapes. But society ignored the Oisans for centuries. People are said to be afraid of mountains, because of its height and the difficulty of getting to it. But for the Enlightenment years, altitude became a new focus of study for the scientist as much as for the philosopher. People see it with a new eye and a new mind, wanting to explore it and discover this new world. At first man interest turns to the Mont Blanc, between Switzerland and the Savoye, much impressed by the beauty and natural splendor. 1786 marked a very important date as man finally conquers the Mont Blanc. In this movement that is known as the Discovery of the Alps, in this moment of new knowledge in Europe leaves the Oisans apart from the rest of the Alps. At the end of the 18th century, the first travelers walked on these lands mainly for scientific reasons. They discovered an original and different place. In the decades that follow, the heights of the Oisans become a place of study that attracted artists and scientists, as much local ones than European ones. From the summits to villages in the clouds, artist representations of the natural heights of the Oisans are many and various and evolve throughout the century. Through travel guides, engravings, scientific rapports and travel books from many travelers, we can see the visions that these travelers have. They also give us a precious insight into the first steps of the conquest of the Oisans by society, a parallel movement to the conquest of the Mont Blanc.

MOTS CLÉS : Alpes, Oisans, sommets, gravure, livre illustré, sublime, pittoresque, géologie

Vue du Pont de Bourg d'Oisans, eau-forte de Fortier, 1854, dans l'ouvrage Roussillon (Joseph-Hyacinthe), *Guide du voyageur dans l'Oisans,* Clamelcy,imp.Laballery et Cie, 1979 .